96/150
96 a 82

Nº 2044.
5t.

MARMI

1562 & 1561 -

N. la grande marque de Langelier au Privilege, après la Deffence - et après la satire contre les Cavieres poetes -

UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE
13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv. A/43124

SIGB

Sibil

SU 60404563

Cote RRA 78 in-8°

1153327838

3154

OEVVRES

DE IOACHIM

DV BELLAY ANGEVIN, FIDE-lement reueues, & corrigees oultre les pre-cedentes impreßions.

*

C'EST A SCAVOIR,

La Deffenſe & Illuſtration de la Langue Françoiſe.
L'Oliue augmentee.
L'Anterotique de la vieille & ieune amye.
Quelques vers Lyriques.
La Muſagneomachie.
Le recueil de poeſie.
Et pluſieurs autres œuures poetiques.

*

AVEC PRI *VILEGE.*

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

A PARIS,

Par Charles Langelier, Libraire iuré, tenant ſa boutique au perron de la ſalle des merciers, ioignant la porte de la grand' ſalle du Palais.

1562

ACQUISITIONS N° 43124

A MONSEI-

GNEVR LE REVEREN-

diſsime Cardinal du Bel-

lay. S.

*

VEV le perſonnage, que tu ioues au Spectacle de toute l'Europe, voire de tout le monde en ce grand Theatre Romain, veu tant d'affaires, & tels que ſeul quaſi tu ſoutiẽs: ô l'honneur du ſacré College? pecheroy'-ie pas (comme dit le Pindare Latin) contre le bien publicq' ſi par longues paroles i'empeſchoy' le temps que tu donnes au ſeruice de ton Prince, au profit de la Patrie, & à l'accroiſſement de ton immortelle renommee? Epiant donques quelque heure de ce peu de relais, que tu prẽs pour reſpirer ſouz ſi peſant faiz des affaires Francoiſes (charge vrayement digne de ſi robuſtes epaules, nõ moins que le Ciel de celle du grãd Hercule) ma Muſe a pris la hardieſſe d'entrer au ſacré Cabinet de

tes ſainctes & ſtudieuſes occupatiõs: & l'a entre tant de riches & excellens vœuz de iour en iour dediez à l'image de ta grandeur, pendre le ſien hũble & petit: mais toutesfois biẽ heureux ſ'il rencõtre quelque faueur deuãt les yeux de ta bonté, ſemblable à celle des Dieux immortels, qui n'ont moins agreables les pauures preſens d'vn biẽ riche vouloir, que ces ſuperbes & ambicieuſes offrandes. C'eſt en effect la Deffenſe & Illuſtration de noſtre Langue Francoiſe. A l'entrepriſe de laquelle rien ne m'a induit, que l'affectiõ naturelle enuers ma Patrie: & à te la dedier, que la grãdeur de ton nõ. A fin qu'elle ſe cache (cõme ſouz le bouclier d'Aiax) cõtre les traicts enuenimez de ceſte antique ennemie de vertu, ſouz l'vmbre de tes eſles. De toy, dy-ie, dont l'incomparable ſcauoir, vertu & conduite, toutes les plus grandes choſes, de ſi long tens de tout le monde ſont experimentees, que ie ne les ſcauroy' plus au vif exprimer, que les couurãt (ſuyuant la ruſe de cẽ noble peintre Tymante) ſouz le voile de ſilence. Pour ce, que de vne ſi grande choſe il vault trop mieux (comme de Carthage diſoit T. Liue) ſe taire du tout, que d'en dire peu. Recoy donques auec ceſte accouſtumee bonté, qui ne te rend moins amiable entre les plus petis, que ta vertu & auctorité venerable entre les plus grãds, les premiers fruicts, ou pour mieux dire les premieres fleurs du Printens de celuy qui en toute reuerence & humilité baiſe les mains de ta R. S. Priant le ciel te departir autant d'heureuſe & longue vie, & à tes haultes entrepriſes eſtre autant fauorable, comme enuers toy a eſté liberal, voire prodigue de ſes graces. A Dieu, de Paris ce quinzieſme de Feurier, mil cinq cens quaranteneuf.

L'autheur prie les Lecteurs differer leur iugement iuſques à la fin du liure, & ne le condamner ſans auoir premierement bien veu, & examiné ſes raiſons.

Ιωάννης Αὐρατὸς εἰς κελτικῆς
γλώσσης Ἀπολογίαν.

Εἷς οἰονὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης,
Εἶπεν ὁμηρέιων ἐνεπίη χαρίτων.
Ἓν δὲ κλέος μέγ' ἄριστον ἀμύνεσθαι περὶ γλώττης
Τῆς πατρίης, κἀ γὼ φημὶ παρῳδιάον
Βελλά' ὡς γοῦν σεῦ πρόγονοι φιλοπάτριδες ἄνδρες
Ἤκουσαν, πατρίς γῆς πέρι μαρνάμενοι.
Οὕτως καὶ πατρίης σὺ συνηγορέων περὶ γλώττης,
Κληδόν' ἀεὶ σχήσεις, ὡς φιλόπατρίς ἀνήρ.

A L'AMBICIEVX ET AVARE Ennemy des bonnes Lettres.

Sonnet.

Serf de Faueur, Eſclaue d'Auarice,
Tu n'heuz iamais ſur toy meſmes pouuoir,
Et ie me veux d'vn tel Maitre pouruoir,
Que l'Eſprit libre en plaiſir ſe nourriſſe.
L'Air, la Fortune, & l'humaine Police
Ont en leurs mains ton malheureux Auoir.
Le Iuge auare icy n'a rien à voir:
Ny les trois Seurs, ny du Tens la malice.
Regarde donc qui eſt plus ſouhaitable
L'ayſe, ou l'ennuy, le certain, ou l'inſtable.
Quant à l'honneur, i'eſpere eſtre immortel:
Car vn cler Nom ſouz Mort iamais ne tumbe.
Le tien obſcur ne te promet rien tel,
Ainſi, tous deux ſerez ſouz meſme Tumbe.

COELO MVSA BEAT.

La Deffence & Illu-

STRATION DE LA

Langue Françoiſe.

*

LIVRE PREMIER.

L'origine des Langues.

CHAP. I.

SI LA NATVRE (dont quelque perſonnage de grand' renommee non ſans raiſon a douté, ſi on la deuoit appeller Mere, ou Maratre) euſt donné aux Hommes vn commun vouloir & conſentement, oultre les innumerables commoditez qui en feuſſent procedees, l'inconſtance humaine n'euſt eu beſoing de ſe forger tant de manieres de parler. Laquelle diuerſité & confuſion, ſe peut à bon droict appeller la Tour de Babel. Donques les langues ne ſont nees d'elles meſmes en facon d'herbes, racines & arbres: les vnes infirmes & debiles en leurs eſpeces: les autres ſaines & robuſtes, & plus aptes à porter le faiz des conceptions humaines: mais toute leur vertu eſt nee au monde du vouloir & arbitre des mortels. Cela (ce me ſemble) eſt vne grãde raiſon, pourquoy on ne doit ainſi louer vne langue, & blaſmer l'autre: veu qu'elles viennent toutes d'vne meſme ſource

& origine, c'eſt la fantaſie des hõmes, & ont eſté formees d'vn meſme iugemẽt, à vne meſme fin, c'eſt pour ſignifier entre nous les conceptions & intelligẽces de l'eſprit. Il eſt vray que par ſucceſsiõ de tens les vnes, pour auoir eſté plus curieuſemẽt reiglees, ſont deuenues plus riches que les autres, mais cela ne ſe doit attribuer à la felicité deſdictes Lãgues, ains au ſeul artifice & induſtrie des hommes. Ainſi dõcques toutes les choſes que la Nature a crees, tous les ars & ſciences en toutes les quatre parties du Monde, ſont chacune endroict ſoy vne meſme choſe, mais pource que les hommes ſont de diuers vouloir, ilz en parlent & ecriuent diuerſement. A ce propos, ie ne puis aſſez blamer la ſotte arrogance & temerité d'aucuns de noſtre nation, qui n'eſtãs riens moins que Grecz, ou Latins, depriſent & reietent d'vn ſourcil plus que Stoique, toutes choſes ecrites en Francois: & ne me puis aſſez emerueiller de l'etrange opinion d'aucuns ſcauans, qui penſent que noſtre vulgaire ſoit incapable de toutes bonnes lettres & erudition, comme ſi vne inuention pour le Lãgaige ſeulemẽt deuoit eſtre iugee bonne ou mauuaiſe. A ceux la ie n'ay entrepris de ſatisfaire. A ceux cy ie veux bien, ſ'il m'eſt poſsible, faire changer d'opinion par quelques raiſons, que brefuement i'eſpere deduire: non que ie me ſente plus cler voyant en cela, ou autres choſes, qu'ils ne ſont, mais pour ce que l'affection qu'ils portent au Langues eſtrangeres, ne permet qu'ils veillent faire ſain, & entier iugement de leur vulgaire.

*

Que

Que la Langue Françoiſe ne doit eſtre nommee Barbare.

CHAP. II.

POVR commencer donques à entrer en matiere, quant à la ſignification de ce mot Barbare: Barbares anciennement eſtoient nommez ceux qui ineptement parloient Grec. Car comme les eſtrãgers venans à Athenes ſ'efforcoyent de parler grec, ils tumboiẽt ſouuent en ceſte voix abſurde βαρβαρ. Depuis les Grecz tranſporterent ce nom aux meurs brutaux & cruels, appellant toutes natiõs hors la grece, Barbare. Ce qui ne doit en rien diminuer l'excellence de noſtre langue, veu que c'eſt arrogance greque, admiratrice ſeulement de ſes inuentions, n'auoit loy ny priuilege de legitimer ainſi ſa nation, & abatardir les autres, comme Anacharſis diſoit que les Scythes eſtoyent Barbares entre les Atheniens, mais les Atheniens auſsi entre les Scythes. Et quand la barbarie des meurs de noz anceſtres euſt deu le mouuoir à nous appeller Barbares, ſi eſt ce que ie ne voy point, pour quoy on nous doiue maintenãt eſtimer tels, veu qu'ẽ ciuilité de meurs equité de loix, magnanimité de courages, bref en toutes formes & manieres de viure non moins louables, que profitables, nous ne ſommes rien moins qu'eux, mais bien plus, veu qu'ils ſont tels maintenant que nous les pouuons iuſtement appeller par le nom, qu'ils ont dõné aux autres. Encores moins doit auoir lieu de ce que les Romains nous ont apellez Barbares, veu leur ambicion & inſatiable faim de gloire, qui tachoyẽt non ſeulement à ſubiuguer, mais à rendre toutes autres nations viles & abiectes au pres d'eux: principalement les Gauloys, dont ils ont receu plus de honte & dõmage, que des autres. A ce propos, ſon-

geant beaucoup de fois, d'ou vient que les gestes du peuple Romain, sont tãt celebrez de tout le Monde, voyre de si lõg interua le preferez a ceux de toutes les autres nations ensemble, ie ne treuue point plus grande raison que ceste cy: c'est que les Romains ont eu si grande multitude d'Ecriuains, que la plus part de leurs gestes (pour ne dire pis) par l'espace de tant d'annees, ardeur de batailles, vastité d'Italie, incursions d'estrangers, s'est cõseruee entiere iusques à nostre temps. Au contraire les faiz des autres nations singulierement des Gauloys, auant qu'ils tumbassent en la puissance des Francois, & les faiz des Francois mesmes depuis qu'ils ont donné leur nom aux Gaules, ont esté si mal recueillis, que nous en auons quasi perdu non seulement la gloire, mais la memoire, A quoy à bien aydé l'enuie des Romains, qui comme par vne certaine coniuration conspirant contre nous, ont extenué en tout ce qu'ils ont peu, noz louanges belliques, dont ils ne pouuoyent endurer la clarté: & non seulemẽt nous ont faict tort en cela, mais pour nous rendre encor' plus odieux & contemptibles, nous ont appellez brutaux, cruels & Barbares. Quelqu'vn dira, pourquoy ont ils exempté les Grecz de ce nom? pource qu'ils se feussent faict plus grand tort, qu'aux Grecz mesmes, dont ils auoyent emprunté tout ce qu'ils auoyẽt de bon, au moins quant aux sciences & illustration de leur langue. Ces raisons me semblent suffisantes de faire entendre à tout equitable estimateur des choses que nostre langue (pour auoir esté nommez Barbares ou de noz ennemys, ou de ceux qui n'auoyent loy de nous bailler ce nom) ne doit pourtant estre deprisee, mesmes de ceux aux quels elle est propre & naturelle: & qui en rien ne sont moindres que les Grecz ou Romains.

Pourquoy la Langue Françoiſe n'eſt ſi riche, que la Grecque & Latine.

CHAP. III.

ET ſi noſtre langue n'eſt ſi copieuſe & riche que la Grecque ou Latine, cela ne doit eſtre imputé au default d'icelle, comme ſi d'elle meſme elle ne pouuoit iamais eſtre ſi non pauure & ſterile: mais bien on le doit attribuer à l'ignorãce de noz maieurs, qui ayãs (comme dict quelqu'vn, parlant des anciens Romains) en plus grande recõmendation le bien faire, que le bien dire: & mieux aymans laiſſer à leur poſterité les exemples de vertu, que les preceptes: ſe ſont priuez de la gloire de leurs bien faictz, & nous du fruict de l'immitation d'iceux: & par meſme moyen nous ont laiſſé noſtre Langue ſi pauure & nue, qu'elle a beſoing des ornemẽtz, & (ſ'il fault ainſi parler) des plumes d'autruy. Mais qui voudroit dire que la Grecque & Romaine euſſent touſiours eſté en l'excellence qu'on les à veues du Tens d'Homere & de Demoſthene, de Virgile & de Ciceron? Et ſi ces auctеurs euſſent iugé, que iamais pour quelque diligence & culture, qu'on y euſt peu faire, elles ne euſſent ſceu produire plus grãd fruict, ſe feuſſent ils tãt efforcez de les mettre au poinct, ou nous les voyons maintenant? Ainſi puis-ie dire de noſtre langue, qui commence encores à fleurir, ſans fructifier, ou plus toſt comme vne Plante & Vergette, n'a point encores fleury, tant ſe fault qu'elle ait apporté tout le fruict qu'elle pourroit bien produire. Cela certainement non pour le default de la nature d'elle auſsi apte à engendrer que les autres: mais pour la coulpe de ceux qui l'ont eue en garde, & ne l'ont cultiuee à ſuffiſance, ains comme vne plante ſauuage, en celuy meſmes Deſert, ou elle auoit com-

mencé à naiſtre, ſans iamais l'arrouſer, la tailler, ny defendre des Ronces & Eſpines, qui luy faiſoyẽt vmbre, l'ont laiſſee en uieillir, & quaſi mourir. Que ſi les anciens Romains euſſent eſté auſsi negligens à la culture de leur Langue, quand premierement elle commenca à pululer, pour certain en ſi peu de temps elle ne feuſt deuenue ſi grande. Mais eux en guiſe de bons Agriculteurs, l'ont premierement tranſmuee d'vn lieu ſauuaige en vn domeſtique: puis affin que plus toſt & mieux elle peuſt fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour echange d'iceux reſtauree de Rameaux francs & domeſtiques magiſtralement tirez de la langue Grecque, leſquelz ſoudainement ſe ſont ſi bien entez & faiz ſemblables à leur tronc, que deſormais ne apparoiſſent plus adoptiz: mais naturels. De la ſont nees en la Langue Latine ces fleurs & ces fruicts colorez de ceſte grande eloquence, auecques ces nombres, & ceſte liaiſon ſi artificielle, toutes leſquelles choſes non tant de ſa propre nature, que par artifice toute langue à couſtume de produire. Doncques ſi les Grecs & Romains plus diligẽs à la culture de leurs langues, que nous à celle de la noſtre, n'ont peu trouuer en icelles ſinon auecques grand labeur & induſtrie ny grace, ny, Nombre, ny finablement aucune eloquence, nous deuons nous emerueiller ſi noſtre vulgaire n'eſt ſi riche comme il pourra bien eſtre, & de là prendre occaſion de le meſpriſer comme choſe vile, & de petit prix? Le temps viendra (peut eſtre) & ie l'eſpere moyennant la bonne deſtinee Francoiſe, que ce noble & puiſſant royaume obtiendra à ſon tour les regnes de la Monarchie, & que noſtre Langue, (ſi auecques Francois n'eſt du tout enſeuelie la Langue Francoiſe) qui commence encor' à iecter ſes racines, ſortira de terre, & ſ'enleuera en telle hauteur & groſſeur que elle ſe pourra egaler aux meſmes Grecz & Romains, produi-

ſant comme eux, des Homeres, Demoſthenes, Virgiles, & Cicerons, auſsi bien que la France a quelquefois produit des Pericles, Nicies, Alcibiades, Themiſtocles, Ceſars & Scipions.

Que la Langue Françoiſe n'eſt ſi pauure que beaucoup l'eſtiment.

CHAP. IIII.

IE n'eſtime pourtant noſtre vulgaire, tel qu'il eſt maintenant, eſtre ſi vil & abiect, comme le font ces ambicieux admirateurs des Langues Grecque & Latine, qui ne penſeroient, & feuſſent ils la meſme Pythô, Deeſſe de perſuaſion, pouuoir rien dire de bon, ſi n'eſtoit en lãgaige eſtranger, & non entendu du vulgaire. Et qui vouldra de bien pres y regarder, trouuera que noſtre langue Francoiſe n'eſt ſi pauure, qu'elle ne puiſſe rendre fidelement ce qu'elle emprunte des autres, ſi infertile, qu'elle ne puiſſe produyre de ſoy quelque fruict de bonne inuention, au moyen de l'induſtrie & diligence des cultiueurs d'icelle, ſi quelques vns ſe treuuent tant amys de leur pais, & d'eux meſmes, que ils ſ'y veillent employer. Mais à qui, apres Dieu, rendrõs nous graces d'vn tel benefice, ſinon à noſtre feu bon Roy & pere Frãcois, premier de ce nom & de toutes vertus? Ie dy premier d'autant qu'il a en ſon noble royaume premierement reſtitué tous les bons ars & ſciences en leur ancienne dignité: & ſi a noſtre langaige au parauant ſcabreux & mal poly, rendu elegant, & ſi non tant copieux, qu'il pourra bien eſtre, pour le moins fidele interprete de tous les autres. Et qu'ainſi ſoit, Philoſophes, Hiſtoriens, Medecins, Poetes, Orateurs, Grecs & Latins ont aprins à parler Francois. Que diray-ie des Hebreux? Les ſainctes let-

tres donnent ample teſmoignage de ce que ie dy. Ie laiſſeray en ceſt endroict les ſuperſtitieuſes raiſons de ceux qui ſouſtiennent, que les myſteres de la Theologie ne doiuent eſtre decouuers, & quaſi comme prophanez en langue vulgaire, & ce que vont allegant ceux qui ſont d'opinion contraire. Car ceſte diſputation n'eſt propre à ce que i'ay entrepris, qui eſt ſeulement de montrer que noſtre langue n'ha point eu à ſa naiſſance les Dieux & les Aſtres ſi ennemis, qu'elle ne puiſſe vn iour paruenir au poinct d'excellence & de perfection auſsi bien que les autres, entendu que toutes ſciences ſe peuuẽt fidelemẽt & copieuſemẽt traicter en icelle, comme on peut voir en ſi grãd nombre de liures Grecz & Latins, voyre biẽ Italiens, Eſpaignols, & autres traduicts en Francois, par maintes excellentes plumes de noſtre Tens.

Que les Traductions ne ſont ſuffiſantes pour donner perfection à la Langue Françoiſe.

CHAP. V.

TOVTESFOIS ce tant louable labeur de traduyre ne me ſemble moyen vnique & ſuffiſant, pour eleguer noſtre vulgaire à l'egal & Parãgon des autres plus fameuſes lãgues. Ce que ie pretẽs prouuer ſi clerement, que nul ny voudra (ce croy-ie) contredire, ſ'il n'eſt manifeſte calumniateur de la verité. Et premier, c'eſt vne choſe accordee entre tous les meilleurs Aucteurs de Rethorique, qu'il y à cinq parties de bien dire, l'Inuention, l'Eloquution, la Diſpoſition, la Memoire, & la Pronunciation. Or pour autant que ces deux dernieres ne ſe apprennent tant par le benefice des Langues, comme elles ſont donnees à cha-

cun ſelon la felicité de ſa Nature, augmentees & entretenues par ſtudieux exercice & continuelle diligence, pour autant auſsi que la Diſpoſition giſt plus en la diſcretion & bon iugement de l'Orateur, qu'en certaines reigles & preceptes, veu que les euenementz du Tens, la circunſtance des lieux, la condition des perſonnes, & la diuerſité des occaſions ſont innumerables. Ie me contenteray de parler des deux premieres, ſcauoir de l'Inuention, & de l'Eloquution. L'office donques de l'Orateur eſt de chacune choſe propoſee elegamment & copieuſement parler. Or ceſte faculté de parler ainſi de toutes choſes, ne ſe peut acquerir que par l'intelligence parfaite des ſciences, les quelles ont eté premierement traitees par les Grecz, & puis par les Romains imitateurs d'iceux. Il fault donques neceſſairement que ces deux langues ſoient entendues de celuy qui veut acquerir cete copie, & richeſſe d'Inuention, premiere & principale piece du Harnois de l'Orateur. Et quant à ce point, les fideles Traducteurs peuuent grandement ſeruir & ſoulager ceux qui n'ont le moyen Vnique de vacquer aux Langues eſtrangeres. Mais quant à l'Eloquution, partie certes la plus difficile, & ſans laquelle toutes autres choſes reſtent comme inutiles, & ſemblables à vn Glayue encores couuert de ſa Guyne. Eloquution (dy-ie) par la quelle Principalement vn Orateur eſt iugé plus excellent, & vn Genre de dire meilleur que l'autre: comme celle dont eſt appellee la meſme Eloquence, & dont la vertu giſt aux mots propres, vſitez & non alienes du commun vſaige de parler: aux Metaphores, Allegories, Comparaiſons, Similitudes, Energies, & tant de autres figures, & ornements, ſans les quels toute oraiſon, & Poeme ſont nudz, manques, & debiles. Ie ne croyray iamais qu'on puiſſe bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce

qu'il eſt impoßible de le rendre auecques la meſme grace, dont l'Aucteur en a vſé: d'autant que chacune Langue à ie ne ſcay quoy propre ſeulement à elle, dont ſi vous efforcez exprimer le Naif en vn autre Langue obſeruant la Loy de traduyre, qui eſt n'eſpacier point hors des Limites de l'Aucteur, voſtre dictiõ ſera contrainte, froide, & de mauuaiſe grace. Et que ainſi ſoit, qu'on me liſe vn Demoſthene, & Homere Latins, vn Ciceron, & Virgile Francoys, pour voir ſ'ils vous engendreront telles affections, voire ainſi qu'vn Prothee vous transformeront en diuerſes ſortes, comme vous ſentez liſant ces Aucteurs en leurs Langues. Il vous ſemblera paſſer de l'ardẽte Mõtagne d'AEthne ſur le froid Sommet de Caucaſe. Et ce, que ie dy des Lãgues Latine, & Grecque, ce doit reciproquement dire de tous les vulgaires, dont i'allegueray ſeulement vn Petrarque, duquel i'oſe bien dire, que ſi Homere, & Virgile renaiſſans auoient entrepris de le traduyre, ils ne le pourroient rendre auecques la meſme grace, & naifueté, qu'il eſt en ſon vulgaire Toſcan. Toutesfois quelques vns de noſtre Tens ont entrepris de le faire parler Frãcois. Voyla en brief les raiſons, qui m'ont fait penſer, que l'office & diligẽce des Traducteurs, autremẽt fort vtile pour inſtruire les ignorans des Langues eſtrangeres en la congnoiſſance des choſes, n'eſt ſuffiſante pour donner à la noſtre ceſte perfection, & comme font les Peintres à leurs tableaux ceſte derniere main, que nous deſirõs. Et ſi les raiſons, que i'ay alleguees, ne ſemblent aſſez fortes, ie produiray pour mes garans, & deffenſeurs les anciens Aucteurs Romains, Poetes principalemẽt, & Orateurs, leſquels (combien que Ciceron ait traduit quelques liures de Xenophon, & d'Arate, & qu'Horace baille les preceptes de bien traduyre) ont vacqué à ceſte partie plus pour leur eſtude, & profit particulier, que pour le publier à l'amplification

fication de leur Langue, à leur gloire & commodité d'autruy. Si aucũs ont veu quelques Oeuures de ce tens la ſoubz tiltre de traduction, i'entens de Ciceron, de Virgile & de ce bienheureux Siecle d'Auguſte, ils me pourroient dementir de ce que ie dy.

Des mauuais Traducteurs, & de ne traduyre les Poetes.

CHAP. VI.

MAIS que diray-ie d'aucuns vrayement mieux dignes d'eſtre appellez Traditeurs, que Traducteurs? Veu qu'ils trahiſſent ceux qu'ils entreprẽnent expoſer, les fruſtrant de leur gloire, & par meſme moyen ſeduyſent les Lecteurs ignorans, leur montrant le blanc pour le noyr, qui pour acquerir le nom de ſcauans, traduyſent à credict les langues, dont iamais ils n'ont entendu les premiers Elementz, comme l'Hebraique, & la Grecque, & encor' pour mieux ſe faire valoir, ſe prennent aux Poetes, genre d'Aucteurs certes, auquel ſi ie ſcauoy', ou vouloy' traduyre, ie m'adroiſſeroy' auſsi peu à cauſe de ceſte Diuinité d'inuention, qu'ilz ont plus que les autres, de ceſte grandeur de ſtyle, magnificence de motz, grauité de ſentences, audace & varieté de figures, & mil' autres lumieres de Poeſie: bref ceſte Energie, & ne ſcay quel Eſprit, qui eſt en leurs ecritz, que les Latins appelleroient Genius. Toutes les quelles choſes ſe peuuent autant exprimer en traduiſant, comme vn Peintre peut repreſenter l'Ame auecques le Cors de celuy, qu'il entreprent tyrer apres le Naturel. Ce que ie dy ne ſ'adroiſſe pas à ceux, qui par le commandement des princes & grands ſeigneurs traduyſent les plus fameux Poetes Grecz, & Latins: pource que l'obeiſſance, qu'on

doit à telz perſonnages, ne recoit aucune Excuſe en ceſt endroit, mais bien i'entẽs parler à ceux, qui de gayeté de cueur (cõme on dict) entreprennent telles choſes legerement, & ſ'en aquitent de meſmes. O Apolon, O Muſes, prophaner ainſi les ſacrees reliques de l'Antiquité? Mais ie n'en diray autre choſe. Celuy donques qui voudra faire œuure digne de prix en ſon vulgaire, laiſſe ce Labeur de traduyre principalement les Poetes, à ceux, qui de choſe laborieuſe, & peu profitable, i'oſe dire encor' inutile, voyre pernicieuſe à l'Acroiſſement de leur Langue, emportent à bon droict plus de moleſtie, que de gloire.

Comment les Romains ont enrichy leur Langue.

CHAP. VII.

SI les Romains (dira quelqu'vn) n'ont vacqué à ce Labeur de Traduction, par quels moyẽs donques ont ils peu ainſi enrichir leur Langue, voyre iuſques à l'egaller quaſi à la Grecque? Immitant les meilleurs Aucteurs Grecs, ſe transformant en eux, les deuorant: & apres les auoir bien digerez, les conuertiſſant en ſang, & nourriture, ſe propoſant chacun ſelon ſon Naturel, & l'Argument, qu'il vouloit elire, le meilleur Autheur, dont ils obſeruoient diligemment toutes les plus rares, & exquiſes vertuz, & icelles comme Grephes, ainſi que i'ay dict deuant, entoient & appliquoient à leur Langue. Cela faiſant (dy-ie) les Romains ont baty tous ces beaux Ecriz, que nous louons, & admirons ſi fort: egalant ores quelqu'vn d'iceux, ores le preferant aux Grecz. Et de ce, que ie dy, font bonne preuue Ciceron & Virgile que voluntiers & par Honneur ie nõme touſiours

en la Langue Latine, des quels comme l'vn ſe feut entierement adonné à l'Immitation des Grecs, contre-fiſt & exprima ſi au vif la copie de Platon, la vehemence de Demoſthene, & la ioyeuſe douceur d'Iſocrate: que Molon Rhodian l'oyant quelquefois declamer, ſ'ecria, qu'il emportoit l'eloquence Grecque à Rome. L'autre immita ſi bien Homere, Heſiode, & Theocrit, que depuis on a dict de luy, que de ces trois il a ſurmonté l'vn, egalé l'autre, & aproché ſi pres de l'autre, que ſi la felicité des argumens qu'ils ont traictez, euſt eſté pareille, la Palme ſeroit bien douteuſe. Ie vous demande donq' vous autres, qui ne vous employez qu'aux Tranſlations, ſi ces tant fameux Aucteurs ſe fuſſent amuſez à traduyre, euſſent ils eleué leur Langue à l'excellence & haulteur, ou nous la voyons maintenant? Ne penſez doncques quelque diligence, & induſtrie, que vous puiſſez mettre en ceſt endroict, faire tant que noſtre Langue encores rampante à terre, puiſſe hauſſer la teſte, & ſ'eleuer ſur piedz.

D'amplifier la Langue Françoiſe par l'immitation des anciens Aucteurs Grecs, & Romains.

CHAP. VIII.

SE compoſe donq' celuy qui voudra enrichir ſa Lãgue, à l'immitation des meilleurs Aucteurs Grecs, & Latins, & à toutes leurs plus grandes vertuz, comme à vn certain but, dirige la pointe de ſon Style. Car il n'y ha point de doubte, que la plus grand' part de l'Artifice ne ſoit contenue en l'immitation: & tout ainſi que ce feut le plus louable aux Anciẽs de bien in-

uenter, auſsi eſt ce le plus vtile de bien immiter, meſmes à ceux, dont la langue n'eſt encor' bien copieuſe, & riche. Mais entende celuy qui voudra immiter que ce n'eſt choſe facile de bien ſuyure les vertus d'vn bon Aucteur, & quaſi comme ſe transformer en luy, veu que la Nature meſmes aux choſes, qui paroiſſent treſſemblables, n'a ſceu tant faire, que par quelque notte, & difference elles ne puiſſent eſtre diſcernees. Ie dy cecy, pour ce qu'il y en a beaucoup en toutes Langues, qui ſans penetrer aux plus cachees, & interieures parties de l'Aucteur, qu'ils ſe ſont propoſé, ſ'adaptent ſeulement au premier Regard, & ſ'amuſant à la beauté des Mots, perdent la force des choſes. Et certes, comme ce n'eſt point choſe vicieuſe, mais grandement louable emprunter d'vne Langue etrangere les Sẽtences, & les mots, & les approprier à la ſienne, auſsi eſt-ce choſe grandement à reprẽdre, voyre odieuſe à tout lecteur de liberale Nature, voir en vne meſme langue vne telle Immitation, comme celle d'aucuns Scauans meſmes, qui ſ'eſtiment eſtre des meilleurs, quand plus ils reſſemblent vn Heroet, ou vn Marot. Ie t'amonneſte donques (ò toy, qui deſires l'accroiſſement de ta langue, & veux exceller en icelle) de non immiter à piéleué, comme n'agueres a dict quelqu'vn, les plus fameux Aucteurs d'icelle, ainſi que font ordinairement la plus part de noz Poetes Francois, choſe certes autant vicieuſe, comme de nul profict à noſtre vulgaire: veu que ce n'eſt autre choſe (ò grãde liberalité) ſinon de luy dõner ce, qui eſtoit a luy. Ie vouldroy' bien que noſtre Langue feuſt ſi riche d'exemples domeſtiques, que n'euſsions beſoing d'auoir recours aux Etrangers. Mais ſi Virgile, & Ciceron ſe feuſſent contentez d'immiter ceux de leur langue, qu'auront les Latins outre Enuie, ou Lucreſſe, outre Craſſe, ou Antoyne.

Reſponſe à quelques obiections.

CHAP. IX.

APRES auoir le plus ſuccintement qu'il m'a eté poſsible ouuert le chemin a ceux, qui deſirẽt l'amplification de notre langue, il me ſemble bon, & neceſſaire de repondre a ceux, qui l'eſtiment barbare & irreguliere, incapable de cete elegance & copie, qui eſt en la Grecque & Romaine: d'autant (diſent ils) qu'elle n'a ſes Declinations, ſes piedz & ſes Nombres, comme ces deux autres Langues. Ie ne veux alleguer en ceſt endroict (bien que ie le peuſſe faire ſans honte) la ſimplicité de noz Maieurs, qui ſe ſont contentez d'exprimer leurs Conceptions auecques paroles nues, ſans Art, & Ornement: non Immitans la curieuſe diligence des Grecz, aux quels la Muſe auoit donné la bouche ronde (comme dict quelqu'vn) c'eſt a dire, parfaire en toute elegance, & Venuſté de paroles: cõme depuis aux Romains Immitateurs des Grecz. Mais ie diray biẽ, que noſtre Lãgue n'eſt tant irreguliere, qu'on voudroit bien dire: veu qu'elle ſe decline ſi non par les Noms, Pronoms, & Participes pour le moins par les Verbes, en tous leurs Tens, Modes, & Perſonnes. Et ſi elle n'eſt ſi curieuſement reiglee, ou plus toſt liee eſt gehinnee en ſes autres parties, auſsi n'ha elle point tant d'Hetheroclites, & Anomaux, monſtres etranges de la Grecque, & de la Latine. Quant aux piedz, & aux nombres, ie diray au ſecond Liure en quoy nous les recompẽſons. Et certes (comme dict vn grand Auctcur de Rethorique parlant de la felicité, qu'ont les Grecz en la compoſition de leurs mots) ie ne penſe que telles choſes ſe facent par la nature deſdictes Langues, mais nous fauoriſons touours ſi les Eſtrangers. Qui euſt gardé

noz Anceſtres devarier toutes les parties declinables, d'allonger vne ſyllabe, & accourſir l'autre: & en faire des piedz, ou des mains? Et qui gardera noz ſucceſſeurs d'obſeruer telles choſes, ſi quelqs Scauãs, & nõ moins ingenieux de ceſt aage entreprẽnẽt de les reduyre en Art? cõme Ciceron promettoit de faire au droict Ciuil, choſe, qui à quelques vns a ſemblé impoſsible, aux autres non. Il ne fault point icy alleguer l'excellence de l'antiquité: & comme Homere ſe plaignoit que de ſon tens les cors eſtoient trop petits, dire que les Eſpris modernes ne ſont à comparer aux anciens. L'architecture, l'art du Nauigaige, & autres Inuentions antiques certainemẽt ſont admirables, non toutesfois ſi on regarde à la neceſsité mere des Ars, du tout ſi grandes, qu'on doyue eſtimer les cieux, & la Nature y auoir dependu toute leur vertu, vigueur, & induſtrie. Ie ne produyray pour teſmoings de ce que ie dy l'Imprimerie Sœur des Muſes, & dixieme d'elles, & ceſte non moins admirable, que pernicieuſe foudre d'artillerie, auecques tant d'autres non antiques inuentions, qui montrent veritablement, que par le long cours des Siecles, les Eſpris des hommes ne ſont point ſi abatardiz, qu'on voudroit bien dire. Ie dy ſeulement, qu'il n'eſt pas impoſsible, que notre Langue puiſſe receuoir quelquefois ceſt ornemẽt, & artifice auſsi curieux, qu'il eſt aux Grecs, & Romains Quant au ſon, & ie ne ſcay quelle naturelle douceur (comme ils diſent) qui eſt en leurs Langues, ie ne voy point que nous l'ayons moindre au iugement de plus delicates Oreilles. Il eſt bien vray que nous vſons du preſcript de Nature, qui pour parler nous a ſeulement donné la Langue. Nous ne vomiſſons pas noz paroles de l'eſtommac, comme les yurongnes: nous ne les etranglons de la Gorge, comme les Grenoilles: nous ne les decoupons pas dedans le Palat comme les Oy-

zeaux, nous ne les ſifflons pas des leures comme les Serpens. Si en telles manieres de parler giſt la douceur des Langues, ie confeſſe que la notre eſt rude, & mal ſonnante. Mais auſsi nous auons ceſt auantage de ne tordre point la Bouche en cent mile ſortes, comme les Singes, voire comme beaucoup mal ſe ſouuenans de Minerue, qui iouant quelquefois de la fluſte, & voyant en vn myroir la deformité de ſes leures, la ieta bien loing, malheureuſe rencontre au preſumptueux Marſye, qui depuys en fut ecorché. Quoy donques, dira quelque vn, veux-tu à l'exemple de Marſye, qui oſa comparer ſa Fluſte ruſtique à la douce Lyre d'Apolon, egaler ta Langue à la Grecque, & Latine? Ie confeſſe, que les Aucteurs d'icelles nous ont ſurmontez en ſcauoir & facunde: eſquelles choſes leur ha eté bien facile de vaincre ceux qui ne repugnoient point. Mais que par longue, & diligente Immitation de ceux, qui ont occupé les premiers, ce que Nature n'ha pourtant denié aux autres, nous ne puiſsions leur ſucceder auſsi bien en cela, que nous auons deſia faict en la plus grand' part de leurs Ars Mecaniques, & quelquefois en leur monarchie, ie ne le diray pas: car telle iniure ne ſ'etendroit ſeulement contre les Eſpris des Hommes: mais contre Dieu, qui a donné pour loy inuiolable à toute choſe cree de ne durer perpetuellement: mais paſſer ſans fin d'vn Etat en l'autre: etãt la fin, & Corruptiõ de l'vn, le cõmencement, & generation de l'autre. Quelque Opiniatre repliquera encores. Ta Lãgue tarde trop à receuoir ceſte perfectiõ. Et ie dy, que ce retardement ne prouue point qu'elle ne puiſſe la receuoir, aincois ie dy qu'elle ſe pourra tenir certaine de la garder longuement, l'ayant acquiſe auec ſi longue peine, ſuyuant la Loy de Nature, qui a voulu, tout Arbre qui naiſt, Floriſt, & fructifie bien toſt: biẽ toſt auſ-

ſi enuieilliſſe, & meure: & au contraire, celuy durer par longues Annees, qui a longuement trauaillé à iecter ſes Racines.

Que la Langue Françoiſe n'eſt incapable de la Philoſophie, & pourquoy les anciens eſtoient plus ſçauans que les Hommes de noſtre Aage.

CHAP. X.

TOVT ce, que i'ay dict pour la deffence, & illuſtration de noſtre Langue, appartient principalement a ceux, qui font profeßion de bien dire, comme les Poetes, & les Orateurs. Quant aux autres parties de Literatures, & ce Rond de Sciences, que les Grecz ont nommé Encyclopedie. I'en ay touché au commencement vne partie, de ce, que m'en ſemble: c'eſt que l'induſtrie des fideles Traducteurs eſt en ceſt endroict fort vtile, & neceſſaire: & ne les doit retarder, ſ'ils rencontrent quelquesfois des Mots, qui ne peuuent eſtre receuz en la famille Francoiſe, veu que les Latins ne ſe ſont point eforcez de traduyre tous les vocables Grecz, comme Rethorique, Muſique, Arithmetique, Geometrie, Philoſophie & quaſi tous les noms des Sciences, les noms des figures, des Herbes, des Maladies, la Sphere, & ſes parties, & generalement la plus grand' part des termes vſitez aux ſciences natureles & Mathematiques. Ces motz la donques ſeront en notre Langue comme etrangers en vne Cité: aux quels toutesfois les Periphrazes ſeruiront de truchements. Encores ſeroy' ie bien d'opinion que le ſcauant Tranſlateur fiſt plus toſt l'office de Paraphraſte, que de Traducteur, s'efforcant donner à toutes les Sciences qu'il voudra traiter, l'ornement,

& lu-

& lumiere de ſa Langue, comme Ciceron ſe vante d'auoir fait en la Phyloſophie, & à l'exemple des Italiens qui l'ont quaſi toute conuertie en leur vulgaire, principalement la Platonique Et ſi on veut dire que la Phyloſophie, eſt vn faiz d'autres Epaules, que de celle de noſtre Lãgue, i'ay dict au commẽcement de ceſt œuure, & le dy encores, que toutes Langues ſont d'vne meſme valeur, & des mortels à vne meſme fin d'vn meſme iugement formees. Parquoy ainſi comme ſans muer des couſtumes ou de nation, le Francois & l'Alement, non ſeulement le Grec, ou Romain ſe peut donner à Phyloſopher, auſsi ie croy, qu'à vn chacun ſa Langue puiſſe competemment communiquer toute doctrine. Donques ſi la Phyloſophie ſemee par Ariſtote, & Platon au fertile champ Atique eſtoit replantee en noſtre Pleine Francoiſe, ce ne ſeroit la iecter entre les Ronſes, & Epines, ou elle deuint ſterile: mais ce ſeroit la faire de loingtaine, prochaine, & d'Etrangere Citadine de noſtre Republique. Et parauenture ainſi que les Epiſſeries, & autres Richeſſes Orientales, que l'Inde nous enuoye, ſont mieulx congneues, & traitees de nous & en plus grand prix qu'en l'endroict de ceux qui les ſement ou recueillent, ſemblablement les Speculations Phyloſophiques deuiendroient plus familieres, qu'elles ne ſont ores, & plus facilement ſeroient entendues de nous, ſi quelque ſcauant Homme les auoit tranſportez de Grec, & Latin en noſtre Vulgaire, que de ceux, qui les vont (ſ'il fault ainſi parler) cueiller aux lieux ou elles croiſſent. Et ſi on veut dire, que diuerſes Langues ſont aptes à ſignifier diuerſes conceptions, aucunes, les conceptions des Doctes, autres, celles des Indoctes: & que la Grecque principalement conuient ſi bien auecques les doctrines, que pour les exprimer il ſemble, qu'elle ait eſté formee de la

meſme Nature, non de l'humaine Prouidence. Ie dy, qu'icelle Nature, qui en tout Aage, en toute Prouince, en toute Habitude eſt touſiours vne meſme choſe, ainſi comme voluntiers elle exerce ſon Art par tout le monde, non moins en la Terre, que au ciel, & pour eſtre ententiue à la production des Creatures raiſonnables, n'oublie pourtant les irraiſonnables : mais auecques vn egal Artifice engendre ceſtes cy, & celles la, auſsi eſt elle digne d'eſtre congnue, & louee de toutes perſonnes, & en toutes Langues. Les Oyſeaux, les Poiſſons, & les Beſtes terreſtres de quelquonque maniere ores auecques vn ſon, ores auecques l'autre, ſans diſtinction de paroles, ſignifient leurs Affections. Beaucoup plus toſt nous Hommes deurions faire le ſemblable, chacun auecques ſa langue : ſans auoir recours aux autres. Les eſcritures & langaiges ont eſté trouuez non pour la conſeruation de la Nature, laquelle (comme diuine qu'elle eſt) n'a meſtier de noſtre aide : mais ſeulement à noſtre bien & vtilité : affin que preſens, abſens, vifs, & mors manifeſtans l'vn à l'autre le ſecret de noz cueurs, plus facilement paruenions à noſtre propre felicité, qui giſt en l'intelligence des ſciences, non point au ſon des paroles : & par conſequent celles langues, & celles eſcritures deuroient plus eſtre en vſaige, leſquelles on apprendroit plus facilement. Las & combien ſeroit meilleur, qu'il y euſt au monde vn ſeul langage naturel, que d'employer tant d'annees pour apprendre des motz : & ce iuſques à l'aage bien ſouuent, que n'auons plus ny le moyen, ny le loiſir de vaquer à plus grandes choſes. Et certes ſongeant beaucoup de fois, d'ou prouient que les hommes de ce ſiecle generalement ſont moins ſcauans en toutes ſciences, & de moindre prix que les anciens, entre beaucoup de raiſons ie treuue ceſte

cy, que i'oseroy', dire la principale: c'est l'Estude des langues Grecque, & Latine. Car si le Temps, que nous consumons à reprendre les dites langues, estoit employe à l'estude des Sciences, la Nature certes n'est point deuenue si brehaigne, qu'elle n'enfentast de nostre Tẽps des Platons, & des Aristotes. Mais nous, qui ordinairement affectons plus d'estre veuz scauans, que de l'estre, ne consumons pas seulement nostre ieunesse en ce vain exercice: mais comme nous repentans d'auoir laissé le Berseau, & d'estre deuenuz Hommes, retournons encor' en Enfance, & par l'espace de vingt ou trente ans ne faisons autre chose que apprẽdre à parler, qui Grec, qui Latin, qui Hebreu. Les quels ans finiz, & finie auecques eux ceste vigueur & promptitude, qui naturellement regne en l'esprit des ieunes hommes, alors nous procurons estre faicts Phylosophes, quãd pour les maladies, troublez d'afaires domestiques, & autres empeschemẽts qu'ameine le Tẽps, nous ne sommes plus aptes à la speculation des choses. Et bien souuẽt estonnez de la difficulté, & longueur de apprendre des mots seulement, nous laissons tout par desespoir, & hayons les lettres premier que les ayõs goustees, ou commencé à les aimer, fault il donques laisser l'estude des langues? non, d'autant que les Ars & Sciences sont pour le present entre les mains des Grecs & Latins. Mais il se deuroit faire à l'auenir qu'on peust parler de toute chose, par tout le monde, & en toute langue. I'entens bien que les Professeurs des langues ne seront pas de mon opinion, encores moins ces venerables Druydes, qui pour l'ambicieux desir, qu'ils ont d'estre entre nous ce, qu'estoit le Phylosophe Anacharsis entre les Scythes, ne craignent rien tant, que le Secret de leurs mysteres, qu'il fault apprendre d'eux, non autrement que iadis les iours

des Chaldees, ſoit deſcouuert au Vulgaire: & que on ne creue (comme dict Ciceron) les yeulx des Corneilles. A ce propos, il me ſouuient auoir ouy dire maintesfois à quelques vns de leur academie, que le Roy Francois. Ie dy celuy Francois, à qui la France ne doit moins qu'à Auguſte. Romme auoit deshonnoré les Sciences, & laiſſé les Doctes en meſpris. O Tens! ô Meurs! ô craſſe Ignorance! n'entendre point que tout ainſi qu'vn mal, quand il ſ'eſtent plus long, eſt d'autant plus pernicieux, auſsi eſt vn bien plus profitable, quand plus il eſt commun. Et ſ'ils veulẽt dire (comme auſsi diſent ils) que d'autant eſt vn tel bien moins excellent, & admirable entre les Hommes. Ie repondray, qu'vn ſi grand appetit de Gloire, & vne telle Enuie ne deuroit regner aux Coulonnes de la Republique Chreſtienne: mais bien en ce Roy ambicieux qui ſe plaignoit à ſon Maiſtre pource qu'il auoit diuulgué les Sciences Acroamatiques c'eſt a dire, qui ne ſe peuuent apprendre que par l'Audition du Precepteur. Mais quoy? ces Geans Ennemis du Ciel veulent ils limiter la puiſſance des Dieux, & ce qu'ils ont par vn ſingulier benefice donné aux Hommes, reſtreindre, & enſerrer en la Main de ceux, qui n'en ſcauroient faire bonne garde? Il me ſouuient de ces Reliques: qu'on voit ſeulement par vne petite vitre, & qu'il n'eſt permis toucher auecques la Main. Ainſi veulent ils faire de toutes les Diſciplines, qu'ils tiennent enfermees dedans les liures Grecs, & Latins, ne permettent qu'on les puiſſe voir autrement: ou les tranſporter de ces paroles mortes en celles, qui ſont viues, & volent ordinairement par les bouches des Hommes. I'ay (ce me ſemble) deu aſſez contenter ceux, qui diſent, que noſtre Vulgaire eſt trop vil & barbare, pour traiter ſi haultes Matieres, que la

Phyloſophie. Et ſ'ils n'en ſont encores bien ſatisfaiz, ie leur demanderay: Pourquoy donques ont voyagé les Anciens Grecz par tant de pais & dangers, les vns aux Indes pour voir les Gymnoſophiſtes, les autres en Egypte, pour emprunter de ces vieux preſtres, & prophetes ces grandes richeſſes, dont la Grece eſt maintenant ſi ſuperbe? Et toutefoys ces natiõs, ou la Phyloſophie a ſi voluntiers habité, produyſoient (ce croy-ie) des perſonnes auſsi barbares, & inhumaines, que nous ſommes: & des paroles auſsi eſtrãges, que les noſtres. Biẽ peu me ſoucyroy-ie de l'elegance d'Oraiſon, qui eſt en Platon & en Ariſtote, ſi leurs liures ſans raiſon eſtoient ecrits. La Phyloſophie vrayement les a adoptez pour ſes fils, non pour eſtre nez en Grece: mais pour auoir d'vn hault ſens bien parlé, & bien ecrit d'elle. La verité ſi biẽ par eux cherchee, la diſpoſitiõ & l'ordre des choſes, la ſentencieuſe brefueté de l'vn, & la diuine copie de l'autre eſt propre à eux, & non à autres: mais la Nature, dont ils ont ſi bien parlé eſt Mere de tous les autres, & ne dedaigne point ſe faire congnoiſtre à ceux qui procurent auecques toute induſtrie entendre ſes ſecrets non pour deuenir Grecz, mais pour eſtre faicts Phyloſophes. Vray eſt que pour auoir les Ars, & Sciences touſiours eſté en la puiſſance des Grecs, & Romains plus ſtudieux de ce, qui peut rendre les Hommes immortels, que les autres, nous croyons que par eulx ſeulement elles puiſſent & doiuent eſtre traictees. Mais le Temps viendra parauenture (& ie ſuplye au Dieu treſ-bon, & treſ-grand, que ce ſoit de noſtre Aage) que quelque bonne perſonne non moins hardie, qu'ingenieuſe, & ſcauante: non ambicieuſe, non craignant l'enuie, ou hayne d'aucun, nous oſtera ceſte faulſe perſuaſion, donnant à noſtre Langue la fleur, & le fruict des bonnes let-

tres, autrement si l'affection : que nous portons aux Langues estrangeres (quelque excellence, qui sout en elles) empeschoit ceste nostre si grande felicité, elles seroient dignes veritablement non d'enuie, mais de hayne, non de fatigue, mais de facherie, elles seroiẽt dignes finablement d'estre non appriſes, mais repriſes de ceux, qui ont plus de beſoing du vif intellect de l'Eſprit, que du ſon des paroles mortes. Voyla quant aux Diſciplines. Ie reuiens aux poetes, & orateurs principal obiect de la matiere, que ie traite, qui eſt l'ornement, & illuſtration de noſtre lãgue.

Qu'il eſt impoſsible d'egaler les Anciens en leurs Langues.

CHAP. XI.

TOVTES perſonnes de bon Eſprit entendront aſſez, que cela, que i'ay dict pour la deffence de noſtre langue, n'eſt pour decouraiger aucun de la Grecque & Latine : car tant ſ'en fault, que ie ſoye de ceſte opinion, que ie confeſſe, & ſouſtiens celuy ne pouuoir faire œuure excellent en ſon vulgaire, qui ſoit ignorant de ces deux langues, ou qui n'entende la Latine pour le moins. Mais ie ſeroy' bien d'auis qu'apres les auoir appriſes, on ne depriſaſt la ſienne : & que celuy qui par vne inclination naturelle (ce qu'on peut iuger par les œuures Latines & Thoſcanes de Petrarque, & Boccace : voire d'aucuns ſcauans hommes de noſtre Tẽps) ſe ſentiroit plus propre à eſcrire en ſa Lãgue, que en Grec ou en Latin, ſ'eſtudiaſt plus toſt a ſe rendre immortel entre les ſiens, eſcriuant bien en ſon vulgaire, que mal eſcriuãt en ces deux autres langues, eſtre vil aux doctes pareillement &

aux indoctes. Mais ſ'il ſ'en trouuoit encores quelques vns de ceux, qui de ſimples paroles ſont tout leur Art & Science: en ſorte que nommer la langue Grecque & Latine, leur ſemble parler d'vne langue diuine: & parler de la vulgaire, nommer vne langue inhumaine, incapable de toute erudition, ſ'il ſ'en trouuoit de telz, dy-ie, qui vouluſſent faire des braues, & depriſer toutes choſes eſcrites en Frãcois: Ie leur demanderoy' voluntiers en ceſte ſorte. Que penſent doncques faire ces Reblanchiſſeurs de murailles: qui iour & nuit ſe rompẽt la teſte a immiter: que dy-ie immiter? Mais tranſcrire vn Virgile & vn Ciceron? batiſſant leur Poemes de Hemyſtyches de l'vn, & iurant en leurs proſes aux mots & ſentences de l'autre: ſongeant, comme à dict quelqu'vn, des Peres conſcripts, des Conſuls, des Tribuns, des Commices, & toute l'antique Rome, non autrement qu'Homere, qui en ſa Batracomyomachie adapte aux Raz, & Grenoilles les magnifiques Tiltres des Dieux & Deeſſes. Ceux la certes meritent bien la punition de celuy, qui rauy au Tribunal du grand Iuge, reſpondit qu'il eſtoit Ciceronien. Penſent ils donques ie ne dy egaler: mais aprocher ſeulement de ces Aucteurs, en leurs langues? recueillant de ceſt Orateur, & de ce Poete ores vn Nom, ores vn Verbe, ores vn Vers, & ores vne Sentence: comme ſi en la facon qu'on rebatiſt vn vieil Edifice, il ſ'attẽdoient rendre par ces pierres ramaſſees à la ruinee Fabrique de ces lãgues, ſa premiere grãdeur & excellence. Mais vous ne ſerez ia ſi bons Maſſons (vous, qui eſtes ſi grands Zelateurs des langues Grecque & Latine) que leur puiſſiez rẽdre celle forme, q̃ leur donnerẽt premieremẽt ces bõs & excellens Architectes, & ſi vous eſperez (cõme fiſt Eſculape des Mèbres d'Hippolite) que par ces fragments recueilliz, elles

puiſſent eſtre reſuſcitees, vous vous abuſez: ne penſant point qu'à la cheute de ſi ſuperbes Edifices coniointe à la ruine fatale de ces deux puiſſantes Monarchies, vne partie deuint poudre, & l'autre doit eſtre en beaucoup de pieces, les quelles vouloir reduire en vn, ſeroit choſe impoßible: outre que beaucoup d'autres parties ſont demeurees aux fondements des vieilles Murailles, ou egarees par le long cours des Siecles, ne ſe peuuent trouuer d'aucun. Parquoy venant à r'edifier cete Fabrique, vous ſerez bien loing de luy reſtituer ſa premiere grandeur, quand ou ſouloit eſtre la Sale, vous ferez parauãture les Chambres, les Eſtables, ou la Cuyſine, confundãt les Portes, & les Feneſtres, bref changeant toute forme de l'Edifice. Finablement i'eſtimeroy' l'Art pouuoir exprimer la viue Energie de la Nature, ſi vous pouuiez rẽdre ceſte Fabrique renouuelée ſemblable à l'antique, eſtant manque l'Idee, de laquelle faudroit tyrer l'exemple pour la r'edifier. Et ce (à fin d'expoſer plus clerement ce que i'ay dict) d'autant que les anciens vſoiẽt des langues, que ils auoyent ſuccees auecques le laict de la Nourrice, & auſſi bien parloient les Indoctes, comme les Doctes, ſi non que ceux cy aprenoient les Diſciplines, & l'art de bien dire, ſe rendant par ce moyen plus eloquẽs que les autres. Voyla pourquoy leurs bienheureux ſiecles etoient ſi fertiles de bõs Poetes, & orateurs. Voyla pourquoy les femmes meſmes aſpiroient à ceſte gloire d'eloquence & erudition, comme Sapho, Corinne, Cornelie, & vn milier, d'autres, dont les noms ſont conioincts auecques la memoire des Grecz & Romains. Ne penſez dõques immitateurs Troupeau ſeruil, paruenir au point de leur excellence: veu qu'à grand'peine auez vous appris leurs motz, & voyla le meilleur de voſtre aage paſſé. Vous deſpriſez noſtre vulgaire, parauan-

ture

ture non pour autre raiſon, ſinõ que des enfance, & ſans eſtude nous l'apprenons, les autres auecques grãd' peine & induſtre. Que ſ'il eſtoit comme la Grecque, & Latine, pery & mis en reliquaire de liures, ie ne doute point que il ne feuſt (ou peu ſ'en faudroit) auſsi difficile à apprendre comme elles ſont. I'ay bien voulu dire ce mot, pource que la curioſité humaine admire trop plus les choſes rares, & difficiles à trouuer, bien qu'elles en ſoient ſi commodes pour l'vſaige de la vie, comme les odeurs, & les Gemmes, que les communes & neceſſaires, comme le Pain & le vin. Ie ne voy pourtant qu'on doyue eſtimer vne langue plus excellente que l'autre, ſeulement pour eſtre plus difficile, ſi on ne vouloit dire que Lycophron feuſt plus excellent qu'Homere, pour eſtre plus obſcur, & Lucrece que Virgile, pour ceſte meſme raiſon.

Deffence de l'Aucteur.

CHAP. XII.

CEVX qui penſeront que ie ſoye trop grand admirateur de ma langue, aillent voir le premier liure des fins des biens & des maũlx, fait par ce pere d'Eloquence latine Ciceron, qui au commencement dudict liure, entre autres choſes, reſpond à ceux qui depriſoient les choſes eſcrites en Latin, & les aimoient mieux lire en Grec. La concluſion du propos eſt, qu'il eſtime la langue Latine, non ſeulement n'eſtre pauure, comme les Romains eſtimoiẽt lors, mais encor' eſtre plus riche, que la Grecque. Quel ornement, dit il, d'Orayſon copieuſe, ou elegante à defaily, ie diray à nous, ou aux bons Orateurs, ou aux poetes, depuis qu'ils

ont eu quelqu'vn qu'ils peuſſent immiter ? Ie ne veux pas donner ſi hault loz à noſtre langue, pour ce qu'elle n'a point encores ſes Ciceron & Virgiles : mais i'oſe bien aſſeurer que ſi les ſcauans Hommes de noſtre Nation, la daignoient autant eſtimer, que les Romains faiſoient la leur, elle pourroit quelque fois, & bien toſt ſe mettre au ranc des plus fameuſes. Il eſt temps de clorre ce pas, à fin de toucher particulieremẽt les prĩcipaux poincts de l'Amplification, & ornement de noſtre langue. En quoy, Lecteur, ne t'ebahis, ſi ie ne parle de l'Orateur, comme du Poete. Car outre que les vertuz de l'vn ſont pour la plus grand' part communes à l'autre, ie n'ignore point qu'Eſtienne Dolet, Homme de bon iugemẽt en noſtre vulgaire, a formé l'Orateur Francois, que quelqu'vn (peut eſtre) amy de la memoire de l'Auteur, & de la France mettra de rechef, & fidelement en lumiere.

FIN DV PREMIER LIVRE DE
la Deffenſe & Illuſtration de la Langue
Françoiſe.

*

LE

SECOND LI

VRE DE LA DEFFENSE ET Illuſtration de la Langue Francoiſe.

*

De l'intention de L'autheur.

CHAP. I.

POVR ce que le Poete & l'Orateur ſont comme les deux pilliers qui ſouſtiẽnent l'Edifice de chacune langue, laiſſant celuy que i'entens auoir eſté baſty par les autres, i'ay bien voulu pour le deuoir en quoy ie ſuis obligé à la Patrie, tellement quellement ebaucher celuy qui reſtoit: eſperant que par moy, ou par vne plus docte main, il pourra receuoir ſa perfection. Or ne veux ie en ce faiſant, feindre comme vne certaine figure de Poete, que on ne puiſſe ny des yeux, ny des oreilles, ny d'aucun ſens apperceuoir, mais comprendre ſeulement de la cogitation & de la penſee: comme ces Idees, que Platon conſtituoit en toutes choſes, auſquelles ainſi qu'à vne certaine Eſpece imaginatiue, ſe refere tout ce qu'on peut veoir. Cela certainement eſt de plus trop grand ſcauoir, & loiſir, que le mien, & penſeray' auoir beaucoup merité des miens, ſi ie leur monſtre ſeulement auecques le doy le chemin qu'ils doyuent ſuyure pour attaindre à l'excellence des Anciens,

ou quelque autre, peut estre, incité par nostre petit labeur les conduyra auecques la main. Mettons donques pour le commencement ce que nous auons (ce me semble) assez prouué au premier liure. C'est que sans l'immitation des Grecs & Romains nous ne pouuons donner à nostre langue l'excellence & lumiere des autres plus fameuses. Ie scay que beaucoup me reprendront, qui ay osé le premier des Francois introduire quasi comme vne nouuelle Poesie, ou ne se tiendront plainemẽt satisfaicts, tant pour la brefueté, dont i'ay voulu vser, que pour la diuersité des Esprits, dont les vns treuuent bon ce que les autres treuuent mauuais. Marot me plaist, dit quelqu'vn, pour ce qu'il est facile, & ne s'eloingne point de la commune maniere de parler. Heroet, dit quelque autre, pour ce que tous ses vers sont doctes, graues & elabourez, les autres d'vn autre se delectent. Quant à moy, telle superstition ne m'a point retiré de mon entreprinse: pour ce que i'ay tousiours estimé nostre Poesie Francoise estre capable de quelque plus hault & meilleur Style, que celuy, dõt nous sommes si longuement contentez. Disons donques breuement ce que nous semble de noz Poetes Francois.

Des Poetes François.

CHAP. II.

DE tous les anciens Poetes Francois, quasi vn seul Guillaume du Lauris, & Ian de Meun sont dignes d'estre leuz, non tant pour ce qu'il y ait en eux beaucoup de choses, qui se doyuent immiter des Modernes comme pour y voir quasi comme vne premiere Imaige de la langue Francoise, venerable pour son antiquité. Ie ne doute point que tous les peres criroient la honte estre per-

due, ſi i'oſoy' reprendre, ou emender quelque choſe en ceux que Ieunes ils ont appris, ce que ie ne veux faire auſsi, mais bien ſouſtiens-ie que celuy eſt trop grand Admirateur de l'Ancienneté, qui veut defrauder les Ieunes de leur gloire meritee, n'eſtimant rien, comme dict Horace, ſi non ce que la mort a ſacré, comme ſi le Temps, ainſi que les vins, rendoit les Poeſies meilleures. Les plus recens, meſmes ceux qui ont eſté nommez par Clemẽt Marot en vn certain Epygramme à Salel, ſont aſſez congneuz par leurs Oeuures. I'y renuoye les Lecteurs, pour en faire iugemẽt. Bien diray-ie, que Ian le Maire de Belges, me ſemble auoir premier Illuſtré & les Gaules, & la Langue Francoiſe, luy donnãt beaucoup de mots, & manieres de parler poetiques, qui ont bien ſeruy meſmes aux plus excellens de noſtre Temps. Quant aux Modernes, ils ſeront quelques fois aſſez nommez, & ſi i'en vouloy' parler, ce ſeroit ſeulement pour faire chãger d'opinion, à quelques vns ou trop iniques, ou trop ſeueres Eſtimateurs des choſes qui tous les iours treuuent à reprendre en trois, ou quatre des meilleurs, diſant, qu'en l'vn default ce qui eſt le commencement de bien eſcrire, c'eſt le ſcauoir, & auroit augmẽté ſa gloire de la moitié, ſi de la moitié il euſt diminué ſon Liure. L'autre outre ſa Ryme, qui n'eſt par tout bien riche, eſt tant denué de tous ces delices & aornemens poetiques, qu'il merite plus le nom de Phyloſophe, que de poete. Vn autre pour n'auoir encores rien mis en lumiere ſoubs ſon nom, ne merite, qu'on luy donne le premier lieu: & ſemble (diſent aucuns) que par les eſcriz de ceux de ſon Temps, il veille eternizer ſon nom, non autrement que Demade eſt ennobly par la contention de Demoſthene, & Hortenſe, de Ciceron. Que ſi on en vouloit faire iugement au ſeul rapport de la Renommee, on rendroit les vices d'iceluy egaulx, voire plus grands, que ſes vertus, d'autant que tous les

iours ſe liſent nouueaux Eſcriz ſoubz ſon Nom à mon aduis auſsi eloignez d'aucunes choſes, qu'on m'a quelquesfois aſſeuré eſtre de luy, comme en eulx n'y a ny grace, ny erudition. Quelque autre voulant trop ſ'eloingner du vulgaire, eſt tumbé en obſcurité auſsi difficile à eclercir en ſes Eſcriz aux plus ſcauans, comme aux plus ignares. Voyla vne partie de ce que i'oy dire en beaucoup de lieux, des meilleurs de noſtre langue, Que pleuſt à Dieu, le Naturel d'vn chacun eſtre auſsi candide à louer les vertuz, comme diligent à obſeruer les vices d'autruy. La Tourbe de ceux (hors mis cinq ou ſix) qui ſuyuent les principaulx, comme Port'enſeignes, eſt ſi mal inſtruicte de toutes choſes, que par leur moyen noſtre vulgaire n'a garde d'eſtendre gueres loing les Bornes de ſon Empire. Et ſi i'eſtoy' du nombre de ces anciens Critiques Iuges des Poemes, comme vn Ariſtarque, & Ariſtophane, ou (ſ'il fault ainſi parler) vn Sergent de Bande en noſtre Langue Francoiſe, i'en mettroy' beaucoup hors de la battaille ſi mal armez, que ſe fiant en eux, nous ſerions trop eloingnez de la victoire, ou nous deuons aſpirer. Ie ne doute point que beaucoup, principalement de ceux, qui ſont accommodez à l'opinion vulgaire, & dont les tendres Oreilles, ne peuuent rien ſouffrir au deſauantage de ceux, qu'ils ont deſia receuz comme Oracles, trouuerront mauuais de ce, que i'oſe ſi librement parler, & quaſi comme Iuge ſouuerain pronuncer de noz Poetes Francois : mais ſi i'ay dit bien, ou mal, ie m'en rapporte à ceux, qui ſont plus amis de la verité, que de Platon, ou Socrate: & ne ſont immitateurs des Pythagoriques, qui pour toutes raiſons n'alleguoient ſi non, ceſtuy la-l'a dit. Quant à moy, ſi i'eſtoy' enquis de ce, que me ſemble de noz meilleurs Poetes Francois, ie diroy' à l'exemple des Stoiques, qui interroguez ſi Zenon, ſi Cleante, ſi Chry-

ſippe ſont Saiges, reſpondent ceux la certainement auoir eſté grands & venerables, n'auoir eu toutesfois ce, qui eſt le plus excellent en la Nature de l'Homme, ie reſpondroy'(dy-ie) que ils ont bien eſcrit, qu'ils ont illuſtré noſtre langue, que la France leur eſt obligee: mais auſsi diroy-ie bien, qu'on pourroit trouuer en noſtre langue (ſi quelque ſcauant Homme y vouloit mettre la main) vne forme de Poeſie beaucoup plus exquiſe, laquelle il faudroit chercher en ces vieux Grecz, & Latins, non point es Aucteurs Francois: pour ce, qu'en ceux cy on ne ſcauroit prendre, que bien peu, comme la peau & la couleur, en ceux la on peut prendre la chair, les oz, les nerfs, & le ſang. Et ſi quelqu'vn mal aiſé à contenter ne vouloit prendre ces raiſons en payement, ie diray (a fin de n'eſtre veu examiner, les choſes ſi rigoreuſement ſans cauſe) qu'aux autres Ars & Sciences la mediocrité peut meriter quelque louange: mais aux Poetes ny les Dieux, ny les Hommes, ny les Coulonnes n'ont point concede eſtre mediocres, ſuyuant l'opinion d'Horace, que ie ne puis aſſez ſouuent nommer: pour ce qu'es choſes, que ie traicte, il me ſemble auoir le Cerueau mieux purgé, & le Nez meilleur, que les autres. Au fort comme Demoſthene reſpondit quelquesfois à Echines, qui l'auoit repris, de ce qu'il vſoit de mots apres & rudes, de telles choſes ne dependre les fortunes de Grece: auſsi diray-ie, ſi quelqu'vn ſe fache dequoy ie parle ſi librement, que de là ne dependent les Victoires du Roy Henry, à qui Dieu vueille donner la felicité d'Auguſte, & la bonté de Traian. I'ay bien voulu (Lecteur ſtudieux de la Langue Francoiſe) demeurer longuement en ceſte partie, qui te ſemblera (peut eſtre) contraire à ce, que i'ay promis: veu que ie ne priſe aſſez haultement, ceux qui tiennent le premier lieu en noſtre vulgaire, qui auoy' entrepris de le louer & deffendre.

Toutesfois ie croy que tu ne le trouueras point estrãge, si tu consideres que ie ne le puis mieux defendre, que attribuant la pauureté d'iceluy non à son propre, & naturel: mais à la negligence de ceux, qui en ont pris le gouuernemẽt, & ne te puis mieux persuader d'y escrire, qu'en te monstrãt le moyen de l'enrichir, & illustrer, qui est l'Imitation des Grecs, & Romains.

Que le Naturel n'est suffisant à celuy qui en Poesie veult faire œuure digne de l'immortalité.

CHAP. III.

MAIS pource qu'en toutes langues y en a de bons & de mauuais, ie ne veux pas, Lecteur, que sans election & iugement tu te prennes au premier venu. Il vaudroit beaucoup mieux escrire sans immitation, que ressembler vn mauuais Aucteur. Veu mesmes, que c'est chose accordee entre les plus scauans le Naturel faire plus sans la Doctrine, que la Doctrine sans le Naturel. Toutesfois d'autant que l'amplificatiõ de nostre langue (qui est ce que ie traite) ne se peut faire sans Doctrine & sans Erudition, ie veux bien auertir ceux qui aspirẽt à ceste gloire, d'immiter les bons Aucteurs Grecs & Romains, voire bien Italiens, Hespagnols & autres: ou du tout n'escrire point sinon à soy, comme on dit, & à ses Muses. Qu'on ne m'allegue point icy, quelques vns des nostres, qui sans doctrine, à tout le moins non autre, que mediocre, ont acquis grand bruit en nostre vulgaire. Ceux qui admirent voluntiers les petites choses, & deprisent ce qui excede leur iugemẽt, en feront tel cas qu'ils voudront: mais ie scay bien que les scauans ne les mettront en autre ranc, que de ceux qui parlent bien Frãcois, & qui ont (comme

disoit

diſoit Ciceron des anciens Aucteurs Romains) bon Eſprit, mais bien peu d'artifice. Qu'on ne m'allegue point auſsi que les Poetes naiſſent, car cela ſ'entend de ceſte ardeur, & allegreſſe d'Eſprit, qui naturellement excite les Poetes, & ſans laquelle toute doctrine leur ſeroit manque & inutile. Certainement ce ſeroit choſe trop facile, & pourtant contemptible, ſe faire eternel par Renommee, ſi la felicité de Nature dõnee meſmes aux plus indoctes, eſtoit ſuffiſante pour faire choſe digne de l'immortalité. Qui veut voler par les mains & bouches des Hommes, doit longuement demourer en ſa chambre, & qui deſire viure en la memoire de la poſterité, doit comme mort en ſoy meſmes ſuer, & trembler maintesfois: & autant que noz Poetes Courtizans boyuent, mangent & dorment à leur oyſe, endurer de faim, de ſoif & de longues vigiles. Ce ſont les eſles, dont les eſcriz des hommes volent au ciel. Mais a fin que ie retourne au commencement de ce propos, regarde noſtre immitateur premieremẽt ceux, qu'il voudra immiter, & ce qu'en eux il pourra, & qui ſe doit immiter pour ne faire comme ceux, qui voulans apparoiſtre ſemblables à quelque grand ſeigneur, immiteront plus toſt vn petit geſte & facon de faire vicieuſe de luy, que ſes vertus & bonnes graces. Auant toutes choſes, fault que il ait ce iugement de cognoiſtre ſes forces, & tenter combien ſes Eſpaules peuuent porter qu'il fonde diligemment ſon naturel, & ſe compoſe à l'immitation de celuy, dont il ſe ſentira approcher de plus pres. Autrement ſon immitation reſſembleroit celle du

Singe.

Quels genres de Poemes doit elire le Poete François.

CHAP. IIII.

LY, *donques, & rely premierement, ô Poete futur, fueillete de main nocturne & iournelle, les exẽplaires Grecs & Latins, puis me laisse toutes ces vieilles Poesies Francoises aux Ieux Floraux de Tholouze, & au puy de Rouan: comme Rondeaux, Ballades, Vyrelaiz, Chants Royaulx, Chansons, & autres telles episseries, qui corrumpẽt le goust de nostre langue, & ne seruent sinon à porter temoingnaige de nostre ignorance. Iecte toy à ces plaisans Epigrammes, non point comme font au iourd'huy vn tas de faiseurs de comtes nouueaux, qui en vn dizain sont contens n'auoir rien dit qui vaille au neuf premiers vers, pourueu qu'au dixiesme il y ait le petit mot pour rire, mais, à l'immitation d'vn Martial, ou de quelque autre bien approué, si la lasciuité ne te plaist, mesle le proffitable auecques le doulx. Distile auecques vn style coulant, & non scabreux ces pitoyables elegies, à l'exemple d'vn Ouide, d'vn Tibule, & d'vn properce, y entremeslant quelquesfois de ces fables anciennes, non petit ornement de poesie. Chante moy ces Odes, incongnues encor' de la Muse Francoise, d'vn Luc bien accordé au son de la Lyre Grecque & Romaine, & qu'il n'y ait vers, ou n'aparoisse quelque vestige de rare, & antique erudition. Et quant à ce, te fourniront de matiere les louãges des Dieux, & des Hommes vertueux, le discours fatal des choses mondaines, la solicitude des ieunes hommes, cõme l'amour, les vins libres, & toute bonne chere. Sur toutes choses, prens garde que ce genre de Poeme soit eloingné de vulgaire, enrichy, & illustré de mots pro-*

pres, & Epithetes non oiſifs, orné de graues ſentences, & varié de toutes manieres de couleurs, & ornemens Poetiques : non comme vn Laiſſez la verde couleur, Amour auecques Pſyches. O combien eſt heureuſe : & autres tels ouuraiges, mieux dignes d'eſtre nommez Chanſons vulgaires, qu'Odes ou vers Lyriques. Quant aux Epiſtres, ce ne eſt vn Poeme, qui puiſſe grandement enrichir noſtre vulgaire, pource, qu'elles ſont voluntiers de choſes familieres & domeſtiques, ſi tu ne les voulois faire à l'immitation d'Elegies, comme Ouide : ou ſentencieuſes & graues, comme Horace. Autant te dy-ie des Satyres, que les Francois, ie ne ſcay comment ont appellees Coqs à l'Aſne : eſquels ie te conſeille auſsi peu t'exercer, comme ie te veux eſtre aliené de mal dire, ſi tu ne voulois à l'exẽple des anciens en vers Heroiques (c'eſt à dire de x a xi) & non ſeulement de viij a ix, ſoubs le nom de Satire, & non de ceſte inepte appellatiõ de Coq, a l'Aſne, taxer modeſtemẽt les vices de ton Temps, & pardonner aux noms des perſonnes vicieuſes. Tu as pour cecy Horace, qui ſelon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques. Sonne moy ces beaux Sonnetz, non moins docte, que plaiſante Inuention Italienne, conforme de Nom a l'Ode, & differente d'elle ſeulemẽt, pource que le Sonnet a certains Vers reiglez & limitez : & l'Ode peut courir par toutes manieres de Vers librement, voire en inuenter à plaiſir à l'exẽple d'Horace, qui a chanté en dixneuf ſortes de Vers comme diſent les Grammariens. Pour le Sonnet donques tu as Petrarque, & quelques modernes Italiens. Chante moy d'vne Muſette bien reſonnante, & d'vne Fluſte bien iointe ces plaiſantes Ecclogues Ruſtiques a l'exemple de Theocrit & de Virgile : Marines a l'exemple de Sennazar gentilhomme Neapolitain. Que pleuſt aux Muſes, qu'en toutes les eſpeces de Poeſie, que i'ay nõmees nous euſsions

beaucoup de telles immitations, qu'eſt ceſte Ecclogue ſur la naiſſance du filz de mõſeigneur le Dauphin, à mon gré vn des meilleurs petis ouurages, que fiſt onque Marot. Adopte moy auſsi en la famille Francoiſe ces coulans & mignars Hendecaſsyllabes à l'exemple d'vn Catule, d'vn Pontan, d'vn Second, ce que tu pourras faire, ſi non en quantité, pour le moins en nombre de Syllabes. Quant aux Comedies, & Tragedies, ſi les Roys, & les Republiques les vouloient reſtituer en leur ancienne dignité, qu'ont vſurpee les Farces & Moralitez, ie ſeroy' bien d'opinion que tu ty employaſſes, & ſi tu le veux faire pour l'ornement de ta langue, tu ſcais ou tu en dois trouuer les Archetypes.

Du long Poeme François.

CHAP. V.

DONQVES ô toy qui doué d'vne excellente felicité de Nature, inſtruict de tous bõs ars & ſciences, principalement Naturelles, & Mathematiques, verſé en tous genres de bons Aucteurs Grecs & Latins, non ignorant des parties & offices de la vie humaine, non de trop haulte condition, ou appellé au regime publiq', non auſsi abiect & pauure, non troublé d'affaires domeſtiques: mais en repos & tranquilité d'eſprit, acquiſe premierement par la magnanimité de ton courage, puis entretenue par ta prudence & ſage gouuernement, ô toy (dy-ie) orné de tant de graces & perfections, ſi tu as quelque fois pitié de ton pauure langaige, ſi tu daignes l'enrichir de tes threſors, ce ſera toy veritablement qui luy fera hauſſer la teſte, & d'vn braue ſourcil ſ'egaler aux ſuperbes Langues Greque & Latine, comme à faict de noſtre Temps en ſon vulgaire vn Arioſte Italien, que

i'oseroy'(n'estoit la saincteté des vieux Poemes) comparer à vn Homere & Virgile. Comme luy donq', qui à bien voulu emprunter de nostre langue les noms, & l'Hystoire de son Poeme, choisi moy quelqu'vn de ces beaux vieux Romans Francois, comme vn Lancelot, vn Tristan, ou autres: & en fay renaistre au monde vn admirable Iliade, & laborieuse Eneide. Ie veux bien en passant dire vn mot à ceux qui ne s'employent qu'a orner & amplifier noz Romans, & en font des liures certainement en beau & fluide langaige, mais beaucoup plus propre à bien entretenir Damoiselles, qu'a doctemẽt escrire: ie voudroy' bien (dy-ie) les auertir d'employer ceste grande eloquence à recueillir ces fragments de vieilles Chroniques Frãcoises, & comme a faict Tite Liue des Annales, & autres anciennes Chroniques Romaines, en bastir le corps entier d'vne belle Histoire, y entremeslant à propos ces belles concions, & Harãgues à l'imitation de celuy que ie viens de nommer, de Thucidide, Salluste, ou quelque autre bien approuué, selon le genre d'escrire, ou ils se sentiroient propres. Tel Oeuure certainement seroit à leur immortelle gloire, honneur de la France, & grãde illustration de nostre langue. Pour reprendre le propos que i'auoy' laissé. Quelqu'vn (peut estre) trouuerra estrange, que ie requiere vne si exacte perfection en celuy, qui voudra faire vn long Poeme, veu aussi, qu'à peine se trouuerroient, encores qu'ils fussent instruicts de toutes ces choses, qui vouluſſent entreprendre vn œuure de si laborieuse longueur, & quasi de la vie d'vn homme. Il semblera à quelque autre, que voulant bailler les moyens d'enrichir nostre langue, ie face le contraire, d'autant que ie retarde plus tost & refroidis l'estude de ceux qui estoient bien affectionnez a leur vulgaire, que ie ne les incite, pource que debilitez par desespoir ne voudront point essayer ce, a quoy ne s'attendront de

pouuoir paruenir. Mais c'eſt choſe conuenable, que toutes choſes ſoient experimentees de tous ceux qui deſirent attaindre à quelque hault point d'excellence & gloire non vulgaire. Que ſi quelqu'vn n'a du tout ceſte grande vigueur d'eſprit, ceſte parfaicte intelligence des Diſciplines, & toutes ces autres commoditez que i'ay nommees, tienne pourtant le cours tel qu'il pourra. Car c'eſt choſe honneſte à celuy qui aſpire au premier Rang, demeurer au ſecond, voire au troiſieſme. Non Homere ſeul entre les Grecs, non Virgile entre les Latins, ont acquis loz & reputation: Mais telle a eſté la louange de beaucoup d'autres chacun en ſon genre, que pour admirer les choſes haultes, on ne laiſſoit pourtant de louer les inferieures. Certainement ſi nous auions des Mecènes & des Auguſtes, les cieux & la nature ne ſont point ſi ennemis de noſtre ſiecle que n'euſſions encores des Virgiles. L'honneur nourriſt les ars, nous ſommes tous par la gloire enflammez à l'eſtude des Sciences, & ne ſ'eleuent iamais les choſes qu'on voit eſtre depriſees de tous. Les Roys & les Princes deuroient (ce me ſemble) auoir memoire de ce grand Empereur, qui vouloit plus toſt la venerable puiſſance des Loix eſtre rompue, que les œuures de Virgile condamnees au feu par le teſtament de l'Aucteur, fuſſent brulees. Que diray-ie de ceſt autre grand Monarque, qui deſiroit plus le renaiſtre de Homere, que le gaing d'vne groſſe Battaille? & quelque fois eſtant pres du Tumbeau d'Achile, ſ'ecria haultement. O bienheureux Adoleſcent, qui as trouué vn tel Buccinateur de tes louanges. Et a la verité ſans la diuine Muſe d'Homere, le meſme tumbeau qui couuroit le corps d'Achile euſt auſsi accablé ſon renom. Ce qu'aduient a tous ceux qui mettent l'aſſeurance de leur immortalité au Marbre, au Cuyure, aux Coloſſes, aux Pyramides, aux laborieux Edifices, & autres choſes non

moins ſubiectes aux iniures du Ciel & du Temps de la flamme, & du fer, que de fraiz exceßifs & perpetuelle ſollicitude. Les Allechements de Venus, la gueule, & les ocieuſes plumes ont chaſſé d'entre les Hommes tout deſir de l'immortalité: mais encores eſt ce choſe plus indigne que ceux, qui d'ignorance & toutes eſpeces de vices font leur plus grande gloire, ſe moquent de ceux qui en ce tant louable labeur Poetique employent les heures que les autres conſumẽt au Ieuz, aux Baings, aux Banquez, & autres tels menuz plaiſirs. Or neantmoins quelque infelicité de ſiecle, ou nous ſoyons, toy à qui les Dieux, & les Muſes auront eſté ſi fauorables comme i'ay dict, bien que tu ſoyes depourueu de la faueur des hommes, ne laiſſe pourtant à entreprendre vn œuure digne de toy, mais non deu à ceux, qui tout ainſi qu'ils ne font choſes louables, auſsi ne ſont ils cas d'eſtre louez: eſpere le fruict de ton labeur de l'incorruptible, & non enuieuſe poſterité: c'eſt la Gloire, ſeule eſchelle, par les degrez de laquelle les mortels d'vn pié leger montent au Ciel, & ſe font compaignons des Dieux.

D'inuenter des mots, & quelques autres choſes que doit obſeruer le Poete François.

CHAP. VI.

MAIS de peur que le vent d'affectiõ ne pouſſe mõ nauire ſi auant en ceſte mer, que ie ſoye en danger du nauffrage, reprenant la route que i'auoy' laiſſee, ie veux bien aduertir celuy qui entreprendra vn grand œuure qu'il ne craigne point d'inuenter, adopter & compoſer à l'immitation des Grecs quelques mots Francois, comme Ciceron ſe vante d'auoir faict en ſa langue.

Mais ſi les Grecs & Latins euſſent eſté ſuperſticieux en ceſt endroict, qu'auroient-ils ores de quoy magnifier ſi haultement ceſte Copie, qui eſt en leurs langues? Et ſi Horace permet qu'on puiſſe en vn long Poeme dormir quelquefois, eſt-il deffendu en ce meſme endroict vſer de quelques mots nouueaux, meſmes quand la neceſsité nous y contraincts? Nul, ſ'il n'eſt vrayment du tout ignare, voire priué de ſens commun, ne doute point que les choſes n'ayent premierement eſté, puis apres les mots auoir eſté inuentez pour les ſignifier: & par conſequent aux nouuelles choſes eſtre neceſſaire impoſer nouueaux mots, principalement es ars, dont l'vſaige n'eſt point encores commun & vulgaire, ce qui peut arriuer ſouuent à noſtre poete, au quel ſera neceſſaire emprunter beaucoup de choſes non encor' traitees en noſtre langue. Les ouuriers (a fin que ie ne parle des ſciences liberales) iuſques aux Laboureurs meſmes, & toutes ſortes de gens mecaniques ne pourroient conſeruer leurs meſtiers, ſ'ils n'vſoient de mots à eux vſitez, & à nous incongnuz. Ie ſuis bien d'opinion que les procureurs, & aduocats vſent des termes propres à leur profeſsion ſans rien innouer: mais vouloir oſter la liberté à vn ſcauant homme, qui voudra enrichir ſa langue, d'vſurper quelquefois des vocables nõ vulgaires, ce ſeroit reſtraindre noſtre langaige non encor' aſſez riche ſoubs vne trop plus rigoreuſe Loy, que celle, que les Grecs & Romains ſe ſont donnee. Les quels combien qu'ils feuſſent ſans comparaiſon, plus que nous copieux, & riches, neantmoins ont concedé aux Doctes Hommes vſer ſouuent de mots non accouſtumez es choſes non accouſtumees. Ne crains donques Poete futur, d'innouer quelques termes en vn long Poeme principalement, auecques modeſtie toutesfois, Analogie, & iugement de l'Oreille, & ne te ſoucie qui le treuue bon ou mauuais: eſperant que la poſterité l'ap-

l'approuuera, comme celle, qui donne foy aux choſes doubteuſes, lumiere aux obſcures, nouueauté aux antiques, vſaige aux non accouſtumees, & douceur aux aſpres & rudes. Entre autres choſes, ſe garde bien noſtre Poete d'vſer de noms propres Latins ou Grecz, choſe vrayement auſsi abſurde, que ſi tu appliquois vne piece de Velours verd à vne Robe de Velours rouge, mais ſeroit-ce pas vne choſe bien plaiſante vſer en ſon ouuraige Latin d'vn Nom propre d'Homme, ou d'autre choſe, en Francois? comme Ian currit. Loyre fluit, & autres ſemblables. Accommode donques tels noms propres de quelque langue, que ce ſoit à l'vſage de ton vulgaire: ſuyuant les Latins, qui pour κράκλῆς, *ont dict Hercules, pour,* θυσεὺς, *Theſeus: & dy Hercule, Theſee, Achile, Vlyſſe, Virgile, Ciceron, Horace. Tu doibs pour tant vſer en cela de iugement & diſcretion, car il y a beaucoup de tels noms, qui ne ſe peuuent approprier en Francois, les vns Monoſyllabes, comme Mars, les autres diſſyllabes, cõme Venus, aucuns de pluſieurs ſyllabes, comme Iupiter, ſi tu ne voulois dire Ioue, & autres infiniz, dont ie ne te ſcauroy' bailler certaine reigle. Parquoy ie renuoye tout au iugement de ton oreille. Quant au reſte, vſe de mots puremẽt Francois, non toutesfois trop commũs, non point auſsi trop inuſitez, ſi tu ne voulois quelquefois vſurper, & quaſi comme enchaſſer ainſi qu'vne pierre precieuſe & rare, quelques mots antiques en ton Poeme, à l'exẽple de Virgile, qui a vſé de ce mot Olli, pour Illi. Aulai pour Aulæ, & autres. Pour ce faire te faudroit voir tous ces vieux Romans, & Poetes Francois, ou tu trouuerras vn Aiourner, pour faire Iour (que les Praticiens ſe ſont faict propre) Anuiter pour faire Nuit. Aſſener, pour frapper, ou on viſoit, & proprement d'vn coup de Main, Iſnel pour Leger, & mil' autres bons mots que nous auons perdus par*

noſtre negligence. Ne doute point que le moderé vſage de tels vocables ne donne grande maieſté tant aux Vers, comme à la Proſe: ainſi que font les Reliques des ſaincts aux Croix, & autres ſacrez ioyaux dediez aux Temples.

De la Rythme, & des vers ſans Rythme.

CHAP. VII.

QVANT à la Rythme, ie ſuy bien d'opinion qu'elle ſoit riche pour ce qu'elle nous eſt ce, qu'eſt la quantité aux Grecs & Latins. Et bien que n'ayons ceſt vſaige de Piez comme eux, ſi eſt ce que nous auons vn certain nombre de Syllabes en chacun Genre de Poeme, par les quelles comme par Cheſnons le vers Francois lié & enchainé, eſt contraint de ſe rendre en ceſte eſtroite priſon de Rythme, ſoubs la garde le plus ſouuent d'vne couppe feminine, facheux & rude Geolier, & incongnu des autres vulgaires. Quand ie dy, que la Rythme doit eſtre riche, ie n'entens qu'elle ſoit contrainte & ſemblable à celle d'aucuns, qui penſent auoir faict vn grand chef d'œuure en Francois, quand ils ont ryme vn Imminent, & vn Eminent, vn Miſericordieuſement, & vn Melodieuſement: & autres de ſemblable farine, encores qu'il n'y ait ſens ou raiſon qui vaille. Mais la Rythme de noſtre Poete ſera volontaire non forcee: receue, non appellee: propre, non aliene: naturelle, non adoptiue, bref, elle ſera telle que le vers tumbant en icelle ne contentera moins l'oreille, qu'vne bien armonieuſe Muſique tumbante en vn bon & parfaict accord. Ces equiuoques donq' & ces ſimples, Rymez auecques leurs compoſez, comme vn baiſſer & abaiſſer,

ſ'ils ne changent, ou augmentent grandement la ſignification de leurs ſimples, me ſoient chaſſez bien loing, autrement qui ne voudroit reigler ſa Rythme comme i'ay dit, il vaudroit beaucoup mieux ne rymer point: mais faire des vers libres, comme a faict Petrarque en quelque endroict: & de noſtre Temps le Seigneur Loys Aleman en ſa non moins docte que plaiſante agriculture. Mais tout ainſi que les Peintres & ſtatuaires mettent plus grand' induſtrie à faire beaux & bien proportionnez les corps qui ſont nuds, que les autres: auſſi faudroit-il bien que ces Vers non rymez, feuſſent bien charnuz & nerueuz: a fin de compenſer par ce moyen le default de la Rythme. Ie n'ignore point que quelques vns ont faict vne diuiſion de Rythme, l'vne en ſon, & l'autre en eſcriture, à cauſe de ces dyphthõgues. Ai. Ei. Oi. faiſant conſcience de rymer maiſtre & preſtre, Fontaines & Athenes, cognoiſtre & naiſtre. Mais ie ne veux que noſtre Poete regarde ſi ſuperſticieuſement à ces petites choſes, & luy doit ſuffire que les deux dernieres ſyllabes ſoient vniſones, ce qui arriueroit en la plus grand' part tant en voix qu'en eſcriture, ſi l'orthographe Francoiſe n'euſt point eſté deprauee par les Praticiens. Et pour ce que Loys Megret non moins amplement que doctement a traicté ceſte partie, Lecteur, ie te renuoye à ſon liure: & feray fin à ce propos, t'ayant ſans plus aduerty de ce mot en paſſant, c'eſt que tu gardes de rythmer les mots manifeſtement longs auec les brefs, auſſi manifeſtemẽt brefs, comme vn paſſe & trace, vn maiſtre & mettre, vn cheuelúre & hure, vn baſt & bat, & ainſi des autres.

*

De ce mot Rythme, de l'inuention des Vers rymez, & de quelques autres Antiquitez vsitees en nostre Langue.

CHAP. VIII.

TOVT ce qui tumbe soubs quelque mesure & iugement de l'Oreille (dit Ciceron) en Latin s'appelle Numerus, en Grec ῥυθμὸς, non point seulement aux Vers, mais à l'Oraison. Parquoy improprement noz Anciens ont astrainct le nom du genre soubs l'Espece appellant Rythme ceste consonance de syllabes à la fin des vers, qui se deuroit plus tost nommer ὁμοιοτέλευτον, c'est à dire finissant de mesmes, l'vne des especes du Rythme. Ainsi, les vers encores qu'ils ne finissent point en vn mesme son, generalement se peuuent appeller Rythme: d'autant que la signification de ce mot ῥυθμὸς, est fort ample, & emporte beaucoup d'autres termes comme κανών, μέτρον μέλος εὔφωνον, ἀκολουθία, τάξις, σύγκρισις. Reigle, Mesure, Melodieuse consonance de voix, consequution, ordre & comparaison. Or quant à l'antiquité de ces vers, que nous appellons rymez, & que les autres vulgaires ont empruntez de nous, si ont adiousté foy à Ian le Maire de Belges diligent rechercheur de l'Antiquité, Bardus cinquiesme roy des Gaulles en fut inuenteur: & introduisit vne secte de Poetes nommez Bardes, les quels chantoient melodieusement leurs rymes auecques instruments, louant les vns, & blasmant les autres, & estoient (comme temoingne Dyodore Sicilien en son sixiesme Liure) de si grand' estime entre les Gaullois, que si deux armees ennemies estoient prestes à combattre, & lesdicts Poetes se missent entre deux, la Bataille cessoit & moderoit chacun son ire. Ie pourroy' alleguer assez d'autres antiquitez, dont

noſtre langue auiourd'huy eſt ennoblie, & qui monſtrent les Hiſtoires n'eſtre faulſes, qui ont dit les Gaulles anciennement auoir eſté floriſſantes non ſeulement en armes, mais en toutes ſortes de ſciences & bonnes lettres. Mais cela requiert bien vn œuure entier: & ne ſeroit apres tant d'excellentes plumes, qui en ont eſcrit meſmes de noſtre Temps, que retixtre (comme on dit) la toile de Penelope. Semblablement i'ay bien voulu, & ne me ſemble mal à propos monſtrer l'Antiquité de deux choſes fort vulgaires en noſtre langue, & non moins anciennes entre les Grecs. L'vne eſt ceſte inuerſiõ de lettres en vn propre Nom, qui porte quelque Deuiſe conuenable à la perſonne, comme en FRANCOIS DE VALOIS, De facon ſuis Royal. HENRY DE VALOIS, Roy es de nul hay. L'autre eſt en vn Epigramme, ou quelque autre œuure poetique vne certaine election des lettres capitales diſpoſees en ſorte, quelles portent ou le nom de l'Autheur, ou quelque ſentence. Quant à l'inuerſion de lettres que les Grecs appellent ἀναγραμματισμὸς l'interprete de Lycophron dit en ſa vie. En ce temps la floriſſoit Lycophron, non tant pour la poeſie, que pour ce qu'il faiſoit des Anagrammatiſmes. Exemple du nom du Roy Ptolomee. πτολομαῖος. ἀπὸ μέλιτος. c'eſt à dire, Emmiellé, ou de miel, De la Royne Arſinoe, qui fut femme dudict Ptolomee. ἀρσινόη. ἥρας ἴον, c'eſt à dire la Violette de Iuno. Artemidore, auſsi le Stoique a laiſſé en ſon liure des ſonges vn chapitre de l'Anagrammatiſme, ou il monſtre, que par l'inuerſion des lettres on peut expoſer les ſonges. Quant a la diſpoſition des Lettres Capitables, Euſebe au liure de la preparation euangelique dit, que la Sybille Erythree auoit prophetizé de IESVS CHRIST. Prepoſant a chacun de ſes Vers certaines lettres qui declaroient le dernier Aduenement de Chriſt. Les dictes lettres portoient ces mots:

IESVS, CHRISTVS, SERVATOR, CRVX.
Les Vers furent tranſlatez par ſainct Auguſtin (& c'eſt ce qu'on nomme les quinze ſignes du iugement) les quels ſe chantent encor en quelques lieux. Les Grecs appellent ceſte prepoſition de lettres, au commencement des vers, ἀκροστιχίς. Ciceron en parle au liure de Diuination: voulant prouuer par ceſte curieuſe diligence que les vers des Sybilles, eſtoient faicts par artifice, & non par inſpiration diuine. Ceſte meſme antiquité ſe peut voir en tous les argumens de Plaute, dont chacun en ſes lettres capitales, porte le nom de la Comedie.

Obſeruation de quelques manieres de parler Françoiſes.

CHAP. IX.

I'AY declaré en peu de parolles, ce qui n'auoit encor' eſté (q̄ ie ſcache) touché de noz rhetoriqueurs Francois. Quant aux couppes feminines, apoſtrophes, accens, l'e maſculin, & l'e feminin, & autres telles choſes vulgaires, noſtre Poete les apprendra de ceux qui en ont eſcrit. Quant aux Eſpeces de Vers qu'ils veulent limiter, elles ſont auſſi diuerſes que la fantaſie des Hommes, & que la meſme Nature. Quant aux vertus & vices de Poeme ſi diligemment traitez par les Anciens, comme Ariſtote, Horace, & apres eux Hieronyme Vide. Quant aux figures des ſentences & des mots, & toutes les autres parties de l'Eloquution, les lieux de commiſeration, de ioye, de triſteſſe, d'ire, d'admiration & toutes autres commotions de l'Ame, ie n'en parle point apres ſi grand nombre d'excellens Phyloſophes & Orateurs, qui en ont traicté, que ie veux auoir eſté bien leuz

& releuz de noſtre Poete, premier qu'il entreprenne quelque hault & excellent ouurage. Et tout ainſi qu'entre les Auctеurs Latins, les meilleurs ſont eſtimez ceux qui de plus pres ont immite les Grecs. Ie veux auſsi que tu t'efforces de rendre au plus pres du naturel, que tu pourras la phraſe & maniere de parler Latine, en tant que la proprieté de l'vne & l'autre langue le voudra permettre. Autant te dy-ie de la Greque, dont les facons de parler ſont fort approchantes de noſtre vulgaire, ce que meſmes on peut cognoiſtre par les Articles, incongneuz de la Langue Latine. Vſez donques hardiment de l'infinitif pour le nom, comme l'Aller, le Chanter, le Viure, le Mourir. De l'Adiectif ſubſtantiué, comme le liquide des Eaux, le vuide de l'Air, le fraiz des Vmbres, l'eſpes des Foreſts, l'enroué des Cimballes, pourueu que telle maniere de parler adiouſte quelque grace, & vehemence, & non pas le Chault du feu, le froid de la Glace, le dur du Fer, & leurs ſemblables Des Verbes & Participes, qui de leur nature n'ont point d'infinitifs apres eux, auecques des infinitifs, comme tremblant de mourir, & volant d'y aller, pour craignãt de mourir, & ſe haſtant d'y aller. Des Noms pour les Aduerbes, cõme ils combattent obſtinez, pour obſtineement, il vole leger, pour legerement, & mil' autres manieres de parler, que tu pourras mieux obſeruer par frequente, & curieuſe Lecture, que ie ne te les ſcauroy' dire. Entre autres choſes ie t'auerty vſer ſouuẽt de la figure Antonomaſie auſsi frequente aux Anciens Poetes, comme peu vſitee, voire incongnue des Frãcois. La grace d'elle eſt quand on deſigne le Nom de quelque choſe par ce, qui l'y eſt propre: comme le Pere foudroyant, pour Iupiter: le Dieu deux fois né, pour Bacchus, la vierge Chaſſereſſe, pour Dyane. Ceſte figure a beaucoup d'autres eſpeces, que tu trouuerras chez les Rhetoriciens,

& à fort bonne grace principalement aux deſcriptions, comme depuis ceux, qui voyent premiers rougir l'Aurore iuſques la, ou Thetis recoit en ſes vndes le fils d'Hyperion, pour depuis l'Orient iuſques à l'Occident. Tu en as aſſez d'autres exemples es Grecs, & Latins: meſmes en ces diuines experiences de Virgile, comme du fleuue Glacé, des douze Signes du Zodiaque, de Iris, des douze Labeurs d'Hercules, & autres. Quant aux Epithetes, qui ſont en noz Poetes Francois, la plus grand' part ou Froids, qu'Ocieux, ou mal à propos, ie veux que tu en vſes de ſorte que ſans eux ce que tu diras ſeroit beaucoup moindre, cõme la flamme deuorãte, les ſourcilz mordans, la gehinnante ſollicitude, & regarde bien qu'ils ſoient conuenables non ſeulement à leurs ſubſtantifs: mais, auſſi à ce que tu d'eſcriras, à fin que tu ne dies l'Eau' vndoyante, quand tu la veux d'eſcrire impetueuſe: ou la flamme ardẽte, quand tu la veux monſtrer languiſſante. Tu as Horace entre les Latins fort heureux en cecy, comme en toutes choſes. Garde toy auſſi de tumber en vn vice commun, meſmes aux plus excellens de noſtre langue, c'eſt l'omiſſion des articles. Tu as exemple de ce vice en infiniz endroicts de ces petites poeſies Francoiſes. I'ay quaſi oublié vn autre default bien vſité, & de treſ mauuaiſe grace. C'eſt quand en la Quadrature des vers Heroiques la ſentence eſt trop abruptement coupee, comme: Si non que tu en monſtres vn plus ſeur. Voyla ce que ie te voulois dire breuement de ce que tu doibs obſeruer tant au Vers, comme à certaines manieres de parler peu, ou point encor' vſitees des Francois. Il y en a, qui fort ſuperſticieuſement entremeſlent les vers Maſculins auecques les Feminins, cõme on peut voir aux Pſalmes traduicts par Marot. Ce qu'il a obſerué (comme ie croy') à fin que plus facilement on les peuſt chanter, ſans varier la Muſique, pour la diuerſité des meſeures,

meſeures, qui ſe trouuerroient à la fin des Vers. Ie treuue ceſte diligence fort bõne, pourueu que tu n'en faces point de religion, iuſques à contraindre ta diction, pour obſeruer telles choſes. Regarde principalement, qu'en ton vers n'y ait rien dur, hyulque, ou redundant. Que les Periodes ſoient bien ioincts, numereux, bien rempliſſans l'Oreille: & tels, qu'ils n'excedent point ce terme & but, que naturellement nous ſentons ſoit en liſant, ou eſcoutant.

De bien pronuncer les vers.

CHAP. X.

CE lieu ne me ſemble mal à propos, dire vn mot de la pronunciation, que les Grecs appellent ὑπόκρισις. A fin que ſ'il t'aduient de reciter quelquesfois tes vers, tu les pronunces d'vn Son diſtinct, non confuz, viril, non effeminé: auecques vne voix accommodée à toutes les affections, que tu voudras exprimer en tes vers. Et certes comme icelle pronũciation & geſte approprié à la matiere que l'on traite, voire par le iugement de Demoſthene, eſt le principal de l'Orateur: auſsi n'eſt ce peu de choſe que de pronuncer ſes vers de bonne grace. Veu que la poeſie (comme dit Ciceron) a eſté inuentee par obſeruation de prudence & meſure des oreilles, dont le iugement eſt treſſuperbe comme de celles qui repudient toutes choſes aſpres & rudes, non ſeulement en compoſition, & ſtructure de mots, mais auſsi en modulatiõ de voix. Nous liſons ceſte grace de pronuncer auoir eſté fort excellente en Virgile: & telle qu'vn poete de ſon temps diſoit, que les vers de luy, par luy pronuncez, eſtoient ſonoreux & graues: par autres, flacques, & effeminez.

De quelques obſeruations outre l'Artifice auecques vne inuectiue contre les mauuais Poetes François.

CHAP. XI.

IE ne demeureray longuement en ce que ſ'enſuit, pource que noſtre Poete, tel que ie le veux, le pourra aſſez entendre par ſon bon iugement, ſans aucunes Traditions de reigles. Du temps donques & du lieu qu'il fault elire pour la cogitation, ie ne luy en bailleray autres preceptes, que ceulx que ſon plaiſir & ſa diſpoſition luy ordonneront. Les vns ayment les freſches vmbres des Foreſts, les clers ruiſſelez doucement murmurans parmy les prez ornez & tapiſſez de verdure. Les autres ſe delectent du ſecret des Chambres & doctes Eſtudes. Il fault ſ'accommoder à la ſaiſon & au lieu. Bien te veux-ie auertir de chercher la ſolitude, & le Silence amy des Muſes, qui auſſi (affin que ne laiſſes paſſer ceſte fureur diuine, qui quelquesfois agite, & eſchauffe les Eſpris Poetiques, & ſans la quelle ne fault point que nul eſpere faire choſe qui dure) n'ouurent iamais la porte de leur ſacré cabinet ſinon à ceux qui hurtent rudement. Ie ne veux oublier l'emendation, partie certes la plus vtile de noz eſtudes. L'office d'elle eſt adiouſter, oſter, ou muer à loyſir ce que ceſte premiere impetuoſité & ardeur d'eſcrire n'auoit permis de faire. Pourtant eſt il neceſſaire, affin, que noz eſcriz comme enfans nouueaux nez, nous flattent, les remettre à part, les reuoir ſouuẽt, & en la maniere des Ours à force de lecher leur dõner forme & facõ de mẽbres, nõ immitãt ces importũs verſificateurs, nommez de Grecs μυσοπάταγοι, qui rompẽt à toutes heures les Oreilles des miſerables auditeurs par leurs nouueaux Poemes.

Il ne fault pourtant y eſtre trop ſuperſticieux, ou (comme les Elephans leurs petis) eſtre dix ans à enfanter ſes vers. Sur tout nous conuient auoir quelque ſcauant & fidele compaignon, ou vn Amy bien familier, voire trois ou quatre qui veillent & puiſſent congnoiſtre noz fautes, & ne craignent point bleſſer noſtre papier auecques les vngles. Encores te veux-ie aduertir de hanter quelquesfois non ſeulement les ſcauans: mais auſsi toutes ſortes d'ouuriers & gens Mecaniques, comme Mariniers, Fondeurs, Peintres, Engraueurs & autres, ſcauoir leurs inuentions, les Noms des matieres, des outils, & les termes vſitez en leurs ars & meſtiers, pour tyrer de la ces belles comparaiſons & viues deſcriptions de toutes choſes. Vous ſemble point Meſsieurs, qui eſtes ſi ennemis de voſtre langue, que noſtre Poete ainſi armé puiſſe ſortir à la campaigne, & ſe monſtrer ſur les rancs, auecques les braues Scadrons Grecs & Romains? Et vous autres ſi mal equipez, dont l'ignorance a donné le ridicule nom de Rymeurs à noſtre langue (comme les Latins appellent leurs mauuais Poetes verſificateurs) oſerez vous bien endurer le Soleil, la poudre, & le dangereux Labeur de ce combat! Ie ſuis d'opinion que vous retiriez au bagaige auecques les Paiges & Laquais, ou bien (car i'ay pitié de vous) ſoubs les fraiz vmbraiges, aux ſumptueux Palais des grands Seigneurs & cours magnifiques des princes entre les Dames & Damoiſelles, ou voz beaux & mignõs Eſcriz, non de plus longue duree, que voſtre vie ſeront receuz, admirez, & adorez: non point aux doctes Eſtudes, & riches Byblyotheques des Scauans. Que pleuſt aux Muſes, pour le bien que ie veuz à noſtre Langue, que voz ineptes œuures feuſſent bannis, non ſeulement de la (comme ils ſont) mais de toute la France. Ie voudrois bien qu'à l'exemple de ce grand Monarque,

qui defendit que nul n'entrepriſt de le tirer en Tableau, ſinon Apelle, ou en ſtatue, ſinon Lyſippe, tous Roys & Princes amateurs de leur langue deffendiſſent, par edict expres, à leurs ſubiects de non mettre en lumiere œuure aucun, & aux Imprimeurs de non l'Imprimer, ſi premierement il n'auoit enduré la Lyme de quelque ſcauant homme auſsi peu adulateur qu'eſtoit ce Quintilie, dont parle Horace en ſon art Poetique, ou, & en infiniz autres endroicts dudict Horace, on peut voir les vices des Poetes modernes exprimez ſi au vif, qu'il ſemble auoir eſcrit non du temps d'Auguſte, mais de Francois & de Henry. Les Medicins (dict il) promettent ce qui appartient aux Medicins, les Feuures traictent ce qui appartient aux Feuures: mais nous eſcriuons ordinairement des Poemes autant les Indoctes, comme les Doctes. Voyla pourquoy ne ſe fault emerueiller, ſi beaucoup de ſcauans ne daignent au iourd'huy eſcrire en noſtre langue, & ſi les eſtrangers ne la priſent comme nous faiſons la leur, d'autant qu'ils voyent en icelle tant de nouueaux Aucteurs ignorans, ce qui leur faict penſer, qu'elle n'eſt capable de plus grand ornement & erudition. O combien ie deſire voir ſecher ces Printemps, chaſtier ces petites ieuneſſes, rabbatre ces coups d'eſſay, tarir ces Fontaines, bref, abolir tous ces beaux tiltres aſſez ſuffiſans pour degouſter tout Lecteur ſcauant d'en lire d'auantaige. Ie ne ſouhaite moins que ces depourueuz, ces hũbles eſperans, ces Benniz de lieſſe, ces Eſclaues, ces Trauerſeurs ſoient renuoyez à la Table ronde: & ces belles petites deuiſes aux Gentilz hommes & Damoyzelles, d'ou on les a empruntees. Que diray plus? Ie ſupplie à Phebus Apollon, que la France apres auoir eſté ſi longuemẽt ſterile, groſſe de luy enfante bien toſt vn poete, dont le Luc bien reſonnant face taire ces enrouees Cornemuſes, non autrement que les Grenoilles, quand on iette

vne pierre en leur Mareiz. Et ſi nonobſtãt cela, ceſte fieure chaude d'eſcrire les tormentoit encores, ie leur conſeilleroy' ou d'aller prendre Medicine en Antycire: ou pour le mieux ſe remettre à l'eſtude: & ſans honte à l'exemple de Caton, qui en ſa vieilleſſe appriſt les lettres Greques. Ie penſe bien, qu'en parlant ainſi de noz Rymeurs, ie ſembleray à beaucoup trop mordant & Satyrique: mais veritable à ceux qui ont ſcauoir & iugement: & qui deſirent la ſanté de noſtre langue: ou ceſt vlcere & chair corrompue de mauuaiſes Poeſies eſt ſi inueteree, qu'elle ne ſe peut oſter qu'auecques le Fer & le Cautere. Pour conclure ce propos, ſaiches Lecteur, que celuy ſera veritablement le Poete, que ie cherche en noſtre langue, qui me fera indigner, apayſer, eſiouyr, douloir, aimer, hair, admirer, eſtonner: bref qui tiendra la bride de mes affections, me tournant ca, & la à ſon plaiſir. Voyla la vraye pierre de Touche, ou il fault que tu eſpreuues tous Poemes & en toutes langues. Ie m'attens bien qu'il ſ'en trouuera beaucoup de ceux qui ne treuuent rien bon, ſi non ce qu'il entendent, & penſent pouuoir immiter: auſquels noſtre Poete ne ſera pas agreable: qui diront qu'il n'y a aucun plaiſir, & moins de profit à lire tels eſcriz, que ce ne ſont que fictions Poetiques, que Marot n'a point ainſi eſcrit. A tels pour ce qu'ils n'entendent la Poeſie, que de nom, ie ne ſuis deliberé de reſpondre, produyſant pour deffence tant d'excellens ouuraiges Poetiques Grecs, Latins, & Italiens auſſi alienes de ce genre d'eſcrire, qu'ils approuuent tant, comme ils ſont eux meſmes eloignez de toute bonne erudition. Seulement veux-ie admonneſter celuy qui aſpire à vne gloire non vulgaire, ſ'eloigner de ces ineptes Admirateurs, fuyr ce peuple ignorant, peuple ennemy de tout rare & antique ſcauoir: ſe contenter de peu de Lecteurs à l'exemple de celuy, qui pour tous auditeurs ne deman-

doit que Platon : & d'Horace, qui veult ſes œuures eſtre leuz de trois, ou quatre ſeulement, entre les quels eſt Auguſte. Tu as Lecteur, mon iugement de noſtre Poete Francois, lequel tu ſuyuras ſi tu le treuues bon, ou te tiendras au tien, ſi tu en as quelque autre. Car ie n'ignore point combien les iugemẽts des Hommes ſont diuers, comme en toutes choſes, principalement en la Poeſie, laquelle eſt comme vne peincture, & non moins qu'elle, ſubiecte à l'opinion du vulgaire. Le principal But, ou ie viſe c'eſt la deffenſe de noſtre langue, l'ornement & amplification d'icelle, en quoy ſi ie n'ay grandement ſoulagé l'induſtrie & labeur de ceux qui aſpirent à ceſte gloire, ou ſi du tout ie ne leur ay point aidé, pour le moins ie penſeray auoir beaucoup faict, ſi ie leur ay donné bonne volunté.

Exhortation aux François d'eſcrire en leur langue, auec les louanges de la France.

CHAP. XII.

DONQVES ſ'il eſt ainſi que de noſtre Temps les Aſtres, comme d'vn accord, ont par vne heureuſe influence conſpiré en l'honneur & accroiſſement de noſtre langue qui ſera celuy des ſcauãs, qui n'y voudra mettre la main, y rependant de tous coſtez les fleurs & fruicts de ces riches Cornes d'abundance Greque & Latine? ou à tout le moins qui ne louera & approuuera l'induſtrie des autres? mais qui ſera celuy qui la voudra blaſmer? Nul, ſ'il n'eſt vrayment ennemy du Nom Frãcois. Ce prudent & vertueux Themiſtocle Athenien monſtra bien que la meſme Loy naturelle, qui commande à chacun defendre le lieu de ſa naiſſance, nous oblige auſſi de garder la dignité de noſtre lan-

gue, quand il condamna à mort vn Herault du Roy de Perſe ſeulement pour auoir employé la lãgue Attique, aux commandemens du Barbare. La gloire du peuple Romain n'eſt moindre (comme à dit quelqu'vn) en l'amplification de ſon langaige que de ſes limites. Car la plus haulte excellence de leur republique, voire du temps d'Auguſte, n'eſtoit aſſez forte, pour ſe deffendre contre l'iniure du temps par le moyen de ſon capitole, de ſes thermes & magnifiques palaiz, ſans le benefice de leur langue, pour la quelle ſeulement nous les louons, nous les admirons, nous les adorons. Sommes nous donques moindres que les Grecs ou Romains, qui faiſoient ſi peu de cas de la noſtre? Ie n'ay entrepris de faire comparaiſon de nous à ceux la, pour ne faire tort à la vertu Francoiſe, la conferant à la vanité Gregeoyſe: & moins à ceux cy pour la trop ennuyeuſe lõgueur que ce ſeroit de repeter l'Origine des deux nations, leurs loix, meurs & manieres de viure: les Conſulz, Dictateurs, & Empereurs de l'vne, les Roys, Ducs, & Princes de l'autre. Ie confeſſe que la fortune leur ait quelquesfois eſté plus fauorable qu'à nous: mais auſſi diray ie biẽ (ſans renouueler les vieilles playes de Romme, & de quelle excellence, en quel meſpris de tout le monde, par ſes forces meſmes elle a eſté precipitee) que la France ſoit en repos ou en guerre, eſt de long interualle à preferer à l'Italie, ſerue maintenant & mercenaire de ceux aux quels elle ſouloit commander. Ie ne parleray icy de la temperie de l'air, fertilité de la terre, abundance de tous genres de fruicts neceſſaires pour l'aiſe & entretien de la vie humaine & autres innumerables commoditez, que le ciel plus prodigalement que liberalement a eſlargy à la France. Ie ne conteray tant de groſſes riuieres, tant de belles forests, tant de Villes non moins opulentes, que fortes, & pourueues de toutes munitions de guerre.

Finablement ie ne parleray de tant de meſtiers, arz, & ſciences, qui floriſſent entre nous, comme la Muſique, Peinture, Statuaire, Architecture, & autres non gueres moins que iadis entre les Grecs & Romains. Et ſi pour trouuer l'or & l'argent, le fer n'y viole point les ſacrees entrailles de noſtre antique mere: ſi les gemmes, les odeurs & autres corruptions de la premiere generoſité des hommes n'y ſont point cherchees du Marchant auare: auſſi le Tigre enragé, la cruelle ſemence des Lyons, les Herbes empoiſonnereſſes, & tant d'autres peſtes de la vie humaine, en ſont bien eloingnees. Ie ſuis content que ces felicitez nous ſoient communes auecques autres nations, principalemẽt l'Italie: mais quant à la pieté, religion, integrité de meurs, magnanimitez de courages & toutes ces vertus rares & antiques (qui eſt la vraye & ſolide louange) la France à touſiours obtenu ſans controuerſe le premier lieu. Pourquoy donques ſommes nous ſi grands admirateurs d'autruy? pourquoy ſommes nous tant iniques à nous meſmes? pourquoy mandions nous les langues eſtrangeres comme ſi nous auions honte d'vſer de la noſtre? Caton l'Aiſné (ie dy celuy Caton, dont la graue ſentence a eſté tant de fois approuuee du Senat & peuple Romain) diſt à Poſthumie Albin ſ'excuſant de ce que luy, homme Romain auoit eſcrit vne Hyſtoire en Grec: Il eſt vray qu'il t'euſt faillu pardonner, ſi par le Deſcrit des Amphyctioniens tu euſſes eſté contraint d'eſcrire en Grec. Se moquant de l'ambicieuſe curioſité de celuy qui aymoit mieux eſcrire en vne langue eſtrangere, que en la ſienne. Horace dit, que Romule en ſonge l'admonneſta, lors qu'il faiſoit des vers Grecs, de ne porter du boys en la foreſt. Ce que font ordinairement ceux qui eſcriuent en Grec & en Latin. Et quand la gloire ſeule, non l'amour de la vertu, nous deuroit induire aux actes vertueux, ſi ne voy-ie pourtant

qu'elle

qu'elle ſoit moindre à celuy qui eſt excellent en ſon vulgaire, qu'à celuy qui n'eſcrit qu'en Grec, ou en Latin. Vray eſt que le nom de ceſtuy cy (pour autant que ces deux langues ſont plus fameuſes, ſ'eſtent en plus de lieux, mais bien ſouuent comme la fumee, qui ſort groſſe au commencement, peu à peu ſ'euanouiſt parmy le grand eſpace de l'Air, il ſe perd, ou pour eſtre oppriné de l'infinie multitude des autres plus renommez, il demeure quaſi en ſilence & obſcurité. Mais la gloire de ceſtuy la, d'autant qu'elle ſe contiẽt en ſes limites, & n'eſt diuiſee en tant de lieux que l'autre, eſt de plus longue duree, comme ayant ſon ſiege, & demeure certaine. Quand Ciceron & Virgile ſe miſſrent à eſcrire en Latin, l'Eloquence, & la Poeſie eſtoient encor' en enfance entre les Romains, & au plus haut de leur excellence entre les Grecs. Si donques ceux que i'ay nõmez, dedaignans leur langue, euſſent eſcrit en Grec, eſt-il croyable, qu'ils euſſent egalé Homere, & Demoſthene? Pour le moins n'euſſent ils eſté entre les Grecs ce qu'ils ſont entre les Latins. Petrarque ſemblablement. & Boccace combien qu'ils ayent beaucoup eſcrit en Latin, ſi eſt-ce que cela n'euſt eſté ſuffiſant pour leur donner ce grand honneur qu'ils ont acquis, ſ'ils n'euſſent eſcrit en leur langue. Ce que bien congnoiſſans maints bons eſpris de noſtre temps, combien qu'ils euſſent ia acquis vn bruit non vulgaire entre les Latins, ſe ſont neanmoins conuertiz à leurs langue maternelle, meſmes Italiens qui ont beaucoup plus grande raiſon d'adorer la langue Latine, que nous n'auons. Ie me contenteray de nommer ce docte Cardinal Pierre Bende, duquel ie doute, ſi onques homme immita plus curieuſement Ciceron, ſi ce n'eſt parauenture vn Chriſtofle Longueil. Toutesfois par ce qu'il a eſcrit en Italien, tant en Vers comme en proſe, il a illuſtré & ſa langue & ſon nom plus trop qu'ils n'eſtoient au par-

auant. Quelqu'vn (peut estre) desia persuadé par les raisons, que i'ay alleguees, se conuertiroit voluntiers a son vulgaire, s'il auoit quelques exemples domestiques. Et ie dy, que d'autant si doit-il plus tost mettre pour occuper le premier ce, à quoy les autres ont failly. Les larges cãpaignes Greques & Latines sont desia si pleines, que bien peu reste d'espace vide. Ia beaucoup d'vne course legere, ont attaint le But tant desiré. Long temps ya, que le prix est gaigné. Mais, ô bon Dieu, combien de Mer nous reste encores, auant que soyons paruenuz au port, combien le terme de nostre course est encores loing. Toutesfois ie te veux bien aduertir que tous les scauans hommes de France n'ont point mesprisé leur vulgaire. Celuy qui faict renaistre Aristophene, & faint si bien le nez de Lucian, en porte bon tesmoignage. A ma volunté que beaucoup en diuers genres d'escrire vouluſſent faire le semblable, non point s'amuser à derober l'escorce de celuy, dont ie parle, pour en couurir le bois tout vermoulu, de ie ne scay qu'elles lourderies si mal plaisantes qu'il ne faudroit autre recepte pour faire passer l'enuie de rire à Democrite. Ie ne craindray point d'alleguer encores pour tous les autres ces deux lumieres Francoises Guillaume Budé, & Lazare de Bayf. Dont le premier à escrit non moins amplement, que doctement l'Institution du prince, œuure certes assez recommandé par le seul nom de l'ouurier. L'autre n'a pas seulement traduict l'Electre de Sophocle quasi vers pour vers, chose laborieuse comme entendent ceux qui ont essaye le semblable: mais d'auantage a donné à nostre lãgue le nom d'Epigrammes & d'Elegies, auecques ce beau mot composé Aigredoulx afin qu'on n'attribue l'honneur de ces choses a quelque autre. Et de ce que ie dy, m'a asseuré vn Gentilhomme mien amy, homme certes non moins digne de foy, que de singuliere erudition, & iugement

non vulgaire. Il me ſemble (Lecteur Amy des Muſes Francoiſes) qu'apres ceux que i'ay nommez, tu ne dois auoir honte d'eſcrire en ta lãgue, mais encores doibs-tu ſi tu es amy de la France, voyre de toy meſmes, t'y donner du tout: auecques ceſte genereuſe opinion qu'il vault mieux eſtre vn Achille entre les ſiens, qu'vn Diomede, voire bien ſouuẽt vn Therſite entre les autres.

Concluſion de tout l'Oeuure.

OR ſommes nous, la grace a Dieu, par beaucoup de perils & de flots eſtrangers, renduz au port, à ſeurete. Nous auons echappé du milieu des Grecs, & par les Scadrons Romains penetré iuſques au Seing de la tant deſiree France. La donques Francois, marchez couraigeuſement vers ceſte ſuperbe Cité Romaine: & des ſerues deſpouilles d'elle (comme vous auez faict plus d'vne fois) ornez voz Temples & autels. Ne craignez plus ces Oyes cryardes, ce fier Manlie, & ce traitre Camile, qui ſoubs vmbre de bonne foy vous ſuprenne tous nuds contans la rancon du Capitole. Donnez en ceſte Grece Mentereſſe, & y ſemez encor vn coup la fameuſe Nation des Gallogrecs. Pillez moy ſans conſcience les ſacrez threſors de ce Temple Delphique, ainſi que vous auez faict autrefois: & ne craignez plus ce muet Apollon: ces faulx Oracles, ny ſes fleches rebouchees. Vous ſouuienne de voſtre ancienne Marſeille, fecondes Athenes, & de voſtre Hercule Gallique, tirant les peuples apres luy par leurs oreilles auecques vne Cheſne attachee à ſa langue.

FIN DE LA DEFFENSE ET ILluſtration de la Langue Françoiſe.

AV LECTEVR.

AMY Lecteur, tu trouueras estrange (peut estre) de ce que i'ay si breuement traicté vn si fertil & copieux argument, comme est l'Illustration de nostre Poesie Francoise: capable certes de plus grand ornement, que beaucoup n'estiment. Toutesfois tu doibs penser que les ars & sciẽces n'ont receu leur perfection tout à vn coup, & d'vne mesme main: aincois par succession de longues annees, chacun y conferant quelque portion de son industrie, sont paruenuz au point de leur excellence. Recoy donques ce petit ouurage, comme vn dessein, & protraict de quelque grand & laborieux edifice, que i'entreprendray (possible) de conduire, croissant mon loysir & mon scauoir: & si ie congnoy' que la nation Francoise ait agreable ce mien bon vouloir (vouloir dy-ie) qui aux plus grandes choses a tousiours merité quelque louange. Quant a l'Ortographe, i'ay plus suyuy le commun & antiq' vsaige que la raison, d'autant que ceste nouuelle (mais legitime à mon iugement) facon d'escrire est mal receue en beaucoup de lieux, que la nouueauté d'icelle eust peu rendre l'œuure non gueres de soy recommendable, mal plaisant, voire contemptible aux Lecteurs. Quant aux fautes qui se pourroient trouuer en l'Impression, comme de lettres transposees, omises, ou superflues, la premiere edition les excusera, & la discretion du Lecteur scauant, qui ne s'arrestera à si petites choses.

A Dieu, Amy Lecteur.

*

Priuilege du ROY.

CHARLES, par la grace de Dieu, Roy de France, à noz amez & feaux conſeillers, les gens tenans noz cours de Parlement à Paris, Toulouze, Rouen, Bordeaux, Diion, Dauphiné & Prouence, preuoſt de Paris, ſeneſchaulx de Lyon, Toulouze, & Prouence, bailly de Rouen, iuges d'Aniou & du Maine, & à tous noz autres iuſticiers & officiers ou à leurs lieutenans, & à chacun d'eulx, ſalut & dilection. Receue auons l'humble ſupplicatiõ de noſtre cher & biẽ aimé Charles Langelier, marchant libraire à Paris, lequel nous a faict dire & remonſtrer que à ſa grande peine & labeur il a faict reuoir & corriger fidelement vn liure intitulé Oeuures de Ioachim du Bellay: lequel liure iceluy Langelier ſuppliant feroit voluntiers imprimer: mais il doubte que apres qu'il aura faict les fraiz & employé grãdes ſõmes de deniers, autres libraires ou imprimeurs le voulſiſſent imprimer, contrefaire & deſguiſer & l'expoſer en vente, & par ce moyen priuer & fruſtrer ledict ſuppliant du merite de ſes labeurs, frais & deſpens, ſ'il ne luy eſtoit par nous pourueu de grace, & n'auoit ſurce noz lettres de prouiſiõ, priuilege, & deffenſes à ce requiſes. Pource, eſt il que nous inclinans liberalement à la ſupplication dudict Langelier, & voulans en ceſt endroict luy ſuruenir à ce qu'il ſe puiſſe aucunement releuer des fraiz qu'il luy a conuenu faire, & que nul n'entreprẽne par deſſus ſon impreſſion, à iceluy auons de noſtre grace ſpeciale donné & donnons par ces preſentes permiſsion,

priuilege, congé & octroy d'imprimer & faire imprimer en telle marge, de tel caractere, tãt de fois & en tel nõbre qu'il vouldra, & mettre en vẽte & distribuer iceluy liure: & auons prohibé & deffendu, prohibons & deffendons à tous libraires & imprimeurs & autres personnes de quelque qualité ou condition qu'ils soyent de n'imprimer, faire imprimer en quelque sorte que ce soit: ny vendre, faire vẽdre & apporter d'ailleurs, ny debiter ny distribuer iceluy liure en noz pais terres & seigneuries, que ceux imprimez par luy, en son nom & adueu, durant le temps de six ans ensuyuãs & consecutifs: durant lequel temps aussi ayant esgard à la composition dudict liure, auons d'abondãt deffendu à tous libraires & imprimeurs qu'ils n'ayent à changer ny muer le tiltre dudict liure, augmenter ou diminuer en iceluy soubs couleur de liure nouueau, & l'imprimer vendre & distribuer, ny ensemblemẽt, ny separement, ny en autre maniere que ce soit, en noz pais, terres & seigneuries, sur peine de confiscation & perdition des liures autrement imprimez & desguisez, & d'amende arbitraire applicable enuers nous, & de tous despens dommages & interests dudict suppliant, & oultre voulons & tel est nostre plaisir, que mettant ledict suppliant la teneur de ces presentes dedans le liure, que icelles lettres soient tenues pour suffisamment signifiees & venues à la congnoissance de tous, & que ce soit de tel effect & vertu que si elles auoient esté expressement & particulierement signifiees & monstrees. Si vous mandons & commandons à chacun de vous endroict soy surce requis, & comme à luy appartiẽdra que noz presens priuileges permissiõ grace & octroy, inionction, inhibition & deffenses, & tout le contenu en ces pre

ſentes, vous faciez garder & obſeruer de poinct en poinct ſelon leur forme & teneur, procedant & faiſant proceder contre les trãſgreſſeurs d'icelles: & faictes, ſouffrez & laiſſez ledict ſuppliant iouyr & vſer plainement & paiſiblemẽt, ſans luy mettre, ou dõner, ne ſouffrir eſtre faict, mis ou donné aucun deſtourbier ou empeſchement au cõtraire: lequel ſi faict, mis ou donné luy eſtoit, reparez & remettez, ou faictes reparer & remettre incontinent & ſans delay: & à ce faire, ſouffrir & obeir, contraignez ou faictes contraindre tous ceux qu'il appartiendra realement & de faict par toutes voyes deues & raiſonnables: car tel eſt noſtre plaiſir, nonobſtant quelcõques lettres impetrees ou à impetrer à ce contraires.

Donné à Paris, le vingtquatrieſme iour d'Auril, l'an de grace, mil cinq cens ſoixante & vn: & de noſtre regne, le premier.

PAR LE CONSEIL.

Ainſi ſigné,

DE COVRLAY.

LA LIANCE
VERTVEVX
PAX
VO
BIS
AMOVR
IM
DVNG
MORTELLE
ANGES
LES
LIES

L'oliue augmentee

DEPVIS LES PRECE-
dentes editions.

*

LA
Musagnoemachie & autres œuures poetiques.

AVEC PRIVILEGE.

A PARIS,

Par Charles Langelier, Libraire iuré, tenant sa boutique au perron de la salle des merciers, ioignant la porte de la grand' salle du Palais.

A TRESILLVSTRE PRINcesse Madame Marguerite Sœur Vnique du Roy, Luy presentant ce liure.

*

SONNET.

Par vn sentier incongneu à mes yeux
Vostre grandeur sur ses ailes me porte
Ou de Phebus la main scauante & forte
Guide le frein du chariot des cieux.
La eleué au cercle radieux
Par vn Demon heureux, qui me conforte,
Celle fureur tant douce i'en rapporte,
Dont vostre nom i'egalle aux plus haux dieux.
O Vierge donc, sous qui la Vierge Astree
A faict encor' en nostre siecle entree
Prenez en gré ces poetiques fleurs.
Ce sont mes vers, que les chastes Carites
Ont emaillez de plus de cent couleurs
Pour aller voir la fleur des Marguerites.

COELO MVSA BEAT.

COmbien que i'aye passé l'aage de mon enfance & la meilleure part de mon adolescence assez inutilemẽt Lecteur, si est-ce que par ie ne scay quelle naturelle inclination i'ay tousiours ayme les bonnes lettres: singulierement nostre poesie Francoise, pour m'estre plus familiere, qui viuoy' entre ignorans des langues estrangeres. Depuis la raison m'a confirmé en ceste opinion: considerant que si ie voloy' gaigner quelque nom entre les Grecz, & Latins, il y faudroit employer le reste de ma vie, & (peut estre) en vain, estãt ia coulé de mon aage le temps le plus apte à l'estude: & me trouuãt chargé d'affaires domestiques, dõt le soing est assez suffisant pour degouter vn homme beaucoup plus studieux que moy. Au moyen, de quoy, n'ayant ou passer le temps, & ne voulant du tout le perdre, ie me suis voluntiers appliqué à nostre poesie: excité & de mon propre naturel, & par l'exẽple de plusieurs gentilz espritz Frãcois, mesmes de ma profession, qui ne dedaignẽt point manier l'epee & la plume, cõtre la faulse persuasion de ceux, qui pensent tel exercice de lettres deroger à l'estat de noblesse. Certainemẽt Lecteur, ie ne pouroy' & ne voudroy' nier, q̃ si i'eusse escrit en Grec, ou en Latin, ce ne m'eust esté vn moyen plus expedié pour acquerir quelque degré entre les doctes hõmes de ce Royaume: mais il faut que ie confesse ce que dict Ciceron en l'oraison pour Murene: (Qui cum cytharædi esse non possent,) & ce qui s'ensuit. Considerant encores nostre langue estre bien loing de sa perfection qui me donnoit espoir de pouuoir auecques mediocre labeur y gaigner quelque ranc, si non entre les premiers, pour le moins entre les seconds, ie voulu bien y faire quelque essay de ce peu d'esprit, que la nature m'a donné. Voulant doncques enrichir

noſtre vulgaire d'vne nouuelle, ou pluſtoſt ancienne renouuelee poeſie, ie m'adonnay à l'imitation des anciens Latins, & des poetes Italiens, dont i'ay entẽdu ce, que m'en a peu apprendre la communication familiere de mes amis. Ce fut pour quoy à la perſuaſion de Iaques Peletier ie choiſi le Sonnet, & l'Ode, deux poemes de ce temps la (c'eſt depuis quatre ans) encores peu vſitez entre les noſtres: eſtant le Sonnet d'Italien deuenu Frãcois, cõme ie croy, par Mellin de ſainct Gelais, & l'Ode, quant à ſon vray, & naturel ſtile repreſentee en noſtre langue par Pierre de Ronſard. Ce que ie viẽs de dire, ie l'ay dict encores en quelque autre lieu, ſe il m'en ſouuiẽt: & te l'ay biẽ voulu ramenteuoir, Lecteur, à fin que tu ne penſes, que ie me vueille attribuer les inuentions d'autruy. Or à fin que ie retourne à mon premier propos, voulãt ſatiſfaire à l'inſtãte reqſte de mes plus familiers amis, ie m'oſay bien auanturer de mettre en lumiere mes petites poeſies: apres toutesfois les auoir communiquees à ceux que ie penſoy' bien eſtre cler voyans en telles choſes, ſingulierement à Pierre de Ronſard qui m'y donna plus grande hardieſſe, que tous les autres: pour la bonne opinion que i'ay touſiours eue de ſon vif eſprit, exacte ſcauoir, & ſolide iugement en noſtre poeſie Francoiſe. Ie n'ay pas icy entrepris de reſpondre à ceux, qui me voudroyent blaſmer d'auoir precipité l'edition de mes œuures: &, comme on dict, auoir trop toſt mis la plume au vent. Car ſi mes eſcriz ſont bons, ma ieuneſſe ne leur doit oſter leur louange meritee. S'ilz ne ſont telz, elle doyt pour le moins leur ſeruir d'excuſe: d'autant q̃ ſi i'ay faict en ceſt endroit quelque acte de ieuneſſe, ie n'ay faict ſinon ce que ie doy'. Pour le moins ce m'eſt vne faute commune auecques beaucoup d'autres meilleurs eſpritz que le mien. Ie ne ſuis tel, que ie vueille blaſmer le conſeil d'Horace, quant à l'edition des poemes: mais auſsi ne ſuis ie de l'opinion de ceux, qui gardent reli-

gieuſement leurs eſcriz, comme ſainctes reliques pour eſtre publiez apres leur mort: ſachant bien que tout ainſi que les morts ne mordent point, auſsi ne ſentent-ils les morſures. Ceſte conſcientieuſe difficulté Lecteur, n'eſtoit ce qui me retardoit le plus en la premiere editiõ de mes eſcriz. Ie craignoy' vn autre inconueniẽt, qui me ſembloit auoir beaucoup plus apparente raiſon de future reprehenſiõ. C'eſt, que telle nouueauté de poeſie pour le cõmencement ſeroit trouuee fort eſtrange & rude. Au moyen de quoy, voulãt preuenir ceſte mauuaiſe opinion, & quaſi comme applanir le chemin à ceux qui excitez par mõ petit labeur voudroyẽt enrichir noſtre vulgaire de figures, & locutions eſtrangeres: ie mis en lumiere ma deffence & illuſtration de la langue Francoiſe, ne penſant toutesfois au commencement faire plus grand œuure qu'vne epiſtre, & petit aduertiſſement au lecteur. Or ayie depuis experimenté ce qu'au parauant i'auoy' aſſez preueu: c'eſt, que d'vn tel œuure ie ne rapporteroy' iamais fauorable iugement de noz rethoriqueurs Francois tant pour les raiſons aſſez nouuelles & paradoxes introduites par moy en noſtre vulgaire, que pour auoir (ce ſemble) heurté vn peu trop rudement à la porte de noz ineptes rimaſſeurs. Ce que i'ay faict, Lecteur, non pour autre raiſon, que pour eueiller le trop long ſilẽce des cignes: & endormir l'importun croiſſemẽt des corbeaux. Ne t'esbahis donques ſi ie ne reſpõs à ceux, qui m'ont appelé hardy repreneur: car mon intention ne fut onques d'auctorizer mes petis œuures par la reprehenſion de telz gallãs. Si i'ay particularize quelques eſcriz, ſans toutesfois toucher aux noms de leurs aucteurs, la iuſte douleur m'y a contrainct voyãt noſtre langue quãt à ſa nayfue proprieté ſi copieuſe & belle, eſtre ſouillee de tant de barbares poeſies, qui par ie ne ſcay quel noſtre malheur, plaiſent communement plus aux oreilles Francoiſes, que les eſcriz d'antique

& ſolide erudition. Les gentilz eſpris, meſmes ceux, qui ſuyuent la court ſeule eſcolle, ou voluntiers on apprent à bien, & proprement parler, deuroyent vouloir pour l'enrichiſſement de noſtre langue, & pour l'honneur des eſpriz Francois, que tels poetes barbares ou fuſſent fouettez à la cuyſine, iuſte punition de ceux, qui abuſent de la pacience des princes, & grans Seigneurs par la Lecture de leurs ineptes œuures: ou (ſi on les vouloit plus doucement traicter) qu'on leur donnaſt argent pour ſe taire, ſuyuant l'exemple du grand Alexandre, qui vſa de ſemblable liberalité en l'endroict de Cherille poete ignorant. Certes i'ay grand'honte quand ie voy, le peu d'eſtime que font les Italiens de noſtre poeſie en comparaiſon de la leur: & ne le treuue beaucoup eſtrange, quand ie conſidere que voluntiers ceux qui eſcriuẽt en la langue Toſcane, ſont tous perſonnages de grand'erudition: voire iuſques au Cardinaux meſmes, & autres ſeigneurs de renom, qui daignent bien prendre la peine d'enrichir leur vulgaire par infinité de beaux eſcriz: vſant en cela de la diligence, & diſcretion familiere a ceux, qui legerement n'expoſent leurs conceptions au public iugement des hommes. Penſe donques ie te prie Lecteur, quel pris doyuent auoir en l'endroict de celle tant docte, & ingenieuſe nation Italienne les eſcriz d'vn petit Magiſter, d'vn Conart, d'vn Badaut, & autres mignõs de telle farine, dõt les oreilles de noſtre peuple ſõt ſi abreuees qu'elles ne veulẽt auiour d'huy receuoir autre choſe. Ie ſuis certain que tous Lecteurs de bõ iugement prendront ce, que ie dy, en bonne part: veu que ie ne parle du tout ſans raiſon. Au fort ſi noz petis Rimeurs ſ'en trouuoyẽt vn peu fachez, ie leur conſeilleroy' de prendre pacience: conſiderant que ie ne ſuis vn Ariſtarque, ou Ariſtophane, dont la graue cenſure doyue oſter leurs eſcriz du rôle de noz poeſies: ou retarder leurs auĉteurs de mieux faire à l'aduenir. Auſsi leur meſcontẽte

mẽt ne me doit rõpre ma deliberatiõ, qui par veu solẽnel me suis obligé aux Muses, de ne mentir iamais (q̃ ie le puisse entẽdre) ny en vin, ny en poesie. Toutesfois ie ne veux pas du tout estre iuge si seuere, & incorruptible en matiere de poesie, que ie suyue l'heresie de celuy qui disoit MITTE ME IN LAPICIDINAS. Quelq̃s vns se plaignẽt de quoy ie blame les traductiõs poetiq̃s en nostre lãgue, dont ils ne sont (disent ils) illustrateurs ny gaigez ny renommez. Aussi ne suis-ie. Mais s'ils n'alleguẽt autre raison, ie n'y feray point de respõce. Encores moins à ce qu'ils disent, que i'ay reserué la lecture de mes escriz à vne affectee de my douzaine de plus renõmez poetes de nostre langue. Car ie n'auoy' entrepris de faire vn catalogue de tous les autres, mesmes de ceux qui ne m'estoyent congneuz ny à leurs noms, ny à leurs œuures. Ceux, dont ie ne cherche point les applaudissemens, ont occasion de gronder. Aussi me plaisent leurs aboys car ie n'en crains gueres les morsures. Ie fonde encor' (disent ils) l'immortalité de mon nom sur moindre chose que leurs escriz: dont toutesfois ils ne pretendent aucune louange. Ce n'est à eux, ny à moy à iuger de nostre cause: qui (dieu mercy) n'est de telle importãce, que la court y doyue estre longuement embesongnee. Aussi n'ay-ie pas fondé mon aduancement sur telles magnifiques cõparaisons. Si en mes poesies ie me loue quelques fois, ce n'est sans l'imitatiõ des anciẽs: & en cela ie ne pense auoir encor' esté si excessif, que i'aye pour il lustrer le miẽ, offensé l'honneur de personne. Et puis ie me vante d'auoir inuenté ce, que i'ay mot à mot traduit des autres. A peu que ie ne leur fay la responce, que fist Virgile à vn quidam Zoile, qui le reprenoit d'emprunter les vers d'Homere. I'ay (ce me semble) ailleurs assez deffendu l'imitation. C'est pourquoy ie ne feray longue responce à cest article. Qui voudroit à ceste ballance examiner les escritz des anciens Romains, & des

modernes Italiens: leur arrachant toutes ces belles plumes empruntees dont ils volent si hautement: ils seroyent en hazard d'estre accoustrez en corneille Horacienne. Si par la lecture des bõs liures, ie me suis imprimé quelques traictz en la fantasie, qui apres venant à exposer mes petites conceptions selon les occasions, qui m'en sont donnees, me coulent beaucoup plus facilement en la plume, qu'ils ne me reuiennent en la memoire: doyt on pour ceste raison les appeler pieces rapportees? Encor' diray-ie bien, que ceux, qui ont leu les œuures de Virgile, d'Ouide, d'Horace, de Petrarque, & beaucoup d'autres, que i'ay leuz quelque fois assez negligemmẽt trouueront qu'en mes escriz y à beaucoup plus de naturelle inuention, que d'artificielle, ou superstitieuse imitation. Quelques vns voyans que ie finissoy', ou m'efforcoy' de finir mes Sonnetz par ceste grace, qu'entre les autres lãgues s'est faict propre l'Epigramme Francois, diligence qu'on peut facilement recongnoistre aux œuures de Cassola Italien, disent pour ceste raison, que ie l'ay imité: bien que de ce temps la il ne me feust cõgneu seulement de nom, ou Apollon iamais ne me soit en ayde. Ie ne me suis beaucoup trauaillé en mes escriz de ressembler autre que moimesmes: & si en quelque endroict i'ay vsurpe quelques figures, & facons de parler à l'imitation des estrangers: aussi n'auoit aucune loy, ou priuilege de me deffendre. Ie dy encores cecy Lecteur, à fin que tu ne penses q̃ i'aye rien emprunté des nostres, si d'auanture tu venois à rencontrer quelques epithetes, quelques phrases, & figures prises des anciens, & appropriees à l'vsage de nostre vulgaire. Si deux peintres s'efforcent de representer au naturel quelque vif pourtraict, il est impossible qu'ils ne se rencõtrent en mesmes traictz & lineamẽs, ayãs mesme exemplaire deuant eux. Combien voit on entre les Latins imitateurs des Grecz, & entre les modernes Italiens imitateurs des

Latins

Latins de commencemens, & de fins de vers, de couleurs, & figures poetiques quasi semblables ? Ie ne parle poïct des orateurs. Ceux qui voudront considerer le stile des Ciceroniens, ou autres, ne trouueront estrange la ressemblance, qu'ont, ou pourrõt auoir les poemes Francois, si chacun s'efforce d'escrire par imitatiõ des estrangers. Tous ars, & sciences ont leurs termes naturelz. Tous mestiers ont leurs propres outilz. Toutes langues ont leurs mots & locutions vsitees: & qui n'en voudroit vser il se faudroit forger à part nouueaux arts, nouueaux mestiers & nouuelles langues. Ce que i'ay dict, cctuy ci la dict encor', & cetuy.la: aussi les Muses n'ont restrainct, & enfermé en l'esprit de deux ou trois tout ce, qui se peut dire de bõne grace en nostre poesie. S'il y a quelques fautes en mes escriz, aussi ne sont tous les autres parfaicts. Ceux qui auecques raison me voudront faire ce biẽ de me reprendre, ie mettray peine d'en faire mon proffit. Car ie ne suis du nombre de ceux, qui aymẽt mieux deffendre leurs fautes, que les corriger. Mais si quelques vns directement ou indirectement (comme on dict) me vouloyent taxer non point auecques la raison, & modestie accoustumee en toutes honnestes controuerses de lettres: mais seulement auecq' vne petite maniere d'irrision & contournement de nez, ie les aduerty qu'ilz n'attendent aucune response de moy: car ie ne veux pas faire tant d'honneur à telles bestes masquees, que ie les estime seulement dignes de ma cholere. Si quelques vns vouloyent renouueler la farce de Marot & de Sagon, ie ne suis pour en empescher: mais il faut, qu'ilz cherchẽt autre badin pour iouer ce rôle auecques eux. Voyla vn petit dessein Lecteur, de ce que ie pouroy' biẽ respondre à mes calumniateurs si ie vouloy' prendre la peine de leur tenir plus long propos. Quant à ceux qui blament en moy cet estude poetique comme totalement inutile, s'ilz veulent combatre contre la poesie, elle a des

armes, pour ſe deffendre: ſ'ils plaignent l'empeſchement de ma promotion, ie les remercie de leur bonne volunté. Ceux qui ayment le ieu, les banquetz & autres menuz plaiſirs, qu'ils y paſſent, & le iour, & la nuict, ſi bon leur ſemble. Quant à moy, n'ayant autre paſſetemps de plus grand plaiſir, ie donneray voluntiers quelques heures à la poeſie. Et combien ce m'eſt vn labeur peu laborieux, & couſtumier, ſi ce n'eſt ou faiſant quelque voiage, ou en lieu qui n'ait autre plus ioyeuſe occupatiõ, bien l'entendent ceux qui me hantent de familiarité. I'ayme la poeſie, & me tire bien ſouuent la Muſe (comme dict quelqu'vn) furtiuement en ſon œuure: Mais ie n'y ſuis tant affecté, que facilemẽt ie ne m'en retire, ſi la fortune me veut preſenter quelque choſe, ou auecques plus grand fruict ie puiſſe occuper mon eſprit. Ie te prie donques amy Lecteur, me faire ce bien de penſer que ma petite muſe telle qu'elle eſt, n'eſt toutesfois eſclaue, ou mercenaire cõme d'vn tas de rymeurs à gaiges: elle eſt ſeruetant ſeulemẽt de mon plaiſir. Ie te prie encores ne trouuer mauuais cet aduertiſſement, ou t'ennuyer de ſa longueur, cõme outrepaſſant les bornes d'vne epiſtre: En recompence dequoy ie te fay' vn preſent de mon Oliue augmentee de plus de la moitié & d'vne Muſagnoemachie: c'eſt à dire la guerre des Muſes & de l'ignorance. Ceux qui ne treuuent rien bon, ſi non ce qui ſort de leur main, y trouueront à mordre en beaucoup de lieux: meſme en cet endroit ou ie fay mẽtion de quelques ſcauans hommes de noſtre France. Les vns diront que i'en ay laiſſé, que ie ne deuoy' pas oublier. Les autres, que ie n'ay pas gardé l'ordre: nõmant quelques vns les derniers, qui meritoient bien eſtre au premier ranc. Ie n'ay qu'vne petite reſponſe à toutes ces obiections friuoles: c'eſt que mon intention n'eſtoit alors d'eſcrire vne hiſtoire, mais vne poeſie. Et combiẽ ce genre d'eſcrire eſt peu conſciencieux en telles choſes, ie m'en rap-

porte ſeulement à ceux qui l'entendent. Mais pour quoy prenſ-ie tant de peine Lecteur, à preoccuper l'excuſe de ce qui ſera trouué (peut eſtre) la moindre faute de mes œuures? I'ay touſiours eſtimé la poeſie comme vn ſomptueux banquet, ou chacun eſt le bien venu, & n'y force l'on perſonne de menger d'vne viande, ou boire d'vn vin ſ'il n'eſt à ſon gouſt, qui le ſera (poſsible) à celuy d'vn autre. C'eſt encor' la raiſon pourquoy i'ay ſi peu curieuſement regardé à l'orthographie: la voyãt au iourd'huy auſsi diuerſe qu'il ya de ſortes d'eſcriuains. I'appreuue & loue grandement les raiſons de ceux, qui l'ont voulu reformer: mais voyant que telle nouueauté deſplaiſt autãt aux doctes comme aux indoctes: i'ayme beaucoup mieux lòuer leur inuẽtion q̃ de la ſuyure: pource que ne fay pas imprimer mes œuures en intention qu'ils ſeruẽt de cornetz aux apothequaires: ou qu'on les employe à quelque autre plus vil meſtier. Si tu treuues quelques fautes en l'impreſsion tu ne t'en dois prendre à moy, qui m'en ſuis rapporté à la foy d'autruy. Puis le labeur de la correction eſt tel, ſinguliérement en vn œuure nouueau, que tous les yeux d'argus ne fourniroient à voir les fautes qui ſ'y treuuent.

A DIEV AMI LECTEVR.

Ioannes auratus in Oliuam.

Sola virum nuper volitabat docta per ora
Laura tibi Tuſcis dicta Petrarqua, Sonis.
Tantáque vulgaris fuerat facundia linguæ,
Vt prèmeret faſtu ſcripta vetuſta ſuo.
At nunc Tuſcanam Lauram comitatur Oliua
Gallica, Bellaïj cura, labórque ſui.
Phœbus amat Laurum, glaucam ſua Pallas Oliuam.
Ille ſuum vatem, nec minus iſta ſuum.

SALMONII MACRINI IVLIODUNENSIS Ode in Oliuam Ioachimi Bellaij Andensis.

*

Supreme Vatum hic postera quos feret,
Exacta & ætas quos tulit hactenus,
Facunde Bellai coruscum
Andegauis, Ligeríque lumen:
Me bellicoso condita Iulio
Illustre cuius nomen habet, tulit
Vrbs anserem raucè strepentem
Inter Apollineos olores.
Dulci tuo effers carmine me tamen,
Inter poetas atque aliquem facis,
De musca auens barrhum videri,
Metior at modulo meo me.
Dixere multi Pictona quem prius:
Malim sed Andes sint mihi patria,
Vrbs vrbium quòd nostra prorsus
In medio sita sit duarum.
De iudicatum sic & Horatio:
Lucanus, anceps, esset an Appulus,
Vtrúmque sub finem colonus
Cùm Venusinus agros araret.
Te propter atqui hinc Andegauus ferar,
Excîtus auræ flatibus vt tuæ,
Sublimè cantem, prosperóque
Sydera celsa petam volatu.
Fœlix Oliuæ carminibus tuæ,
An vate fœlix illa suo magis,

Lauram ſecutura hinc Petrarchæ,
Quintiliam, Nemeſin, Corinnam?
Coniungeretur his vtinam mea
Olim Gelonis! mortua ſit licet,
Triſtémque decedens Macrinum
Liquerit heu, ſaturúmque vitæ.
Sic illa vixit cum vnanimi viro,
Laude vt perenni digna ſit euehi:
At ſolus argutis valeres
Tu facere id Ioachime, rythmis.

L'OLIVE.

I.

IE ne quiers pas la fameuſe couronne,
Sainct ornement du Dieu au chef doré,
Ou que du Dieu aux Indes adoré
Le gay chapeau la teſte m'enuironne.
Encores moins veux-ie, que lon me donne
Le mol rameau en Cypre decoré,
Celuy, qui eſt d'Athenes honoré
Seul ie le veux & le ciel me l'ordonne.
O tige heureux, que la ſage Deeſſe
En ſa tutelle, & garde a voulu prendre,
Pour faire honneur à ſon ſacré autel!
Orne mon chef, donne moy hardieſſe
De te chanter, qui eſpere te rendre
Egal vn iour au Laurier immortel.

II.

D'amour, de grace, & de haulte valeur
Les feux diuins eſtoyent ceinctz, & les cieux
S'eſtoyent veſtus d'vn manteau precieux
A raiz ardens, de diuerſe couleur.
Tout eſtoit plein de beauté de bonheur
La mer tranquille, & le vent gracieux

Quand celle là naquit en ces bas lieux
Qui a pillé du monde tout l'honneur.
Ell' priſt ſon teint des beaux lyz blanchiſſans,
Son chef de l'or, ſes deux leures des rozes,
Et du Soleil ſes yeux reſplandiſſans
Le ciel vſant de liberalité.
Miſt en l'eſprit ſes ſemences encloſes,
Son nom des dieux priſt l'immortalité.

III.

Loyre fameux, qui ta petite ſource
Enfles de maintz gros fleuues, & ruyſſeaux,
Et qui de loing coules tes cleres eaux
En l'Ocean d'vne aſſez viue courſe.
Ton chef royal hardyment bien haut pouſſe
Et apparoy entre tous les plus beaux
Comme vn taureau ſur les menus troupeaux
Quoy que le Pan enuieux ſ'en courrouce.
Commande doncq' aux gentilles Naiades
Sortir dehors leurs beaux palais humides
Auecques toy, leur fleuue paternel.
Pour ſaluer de ioyeuſes aubades
Celle qui t'a, & tes filles liquides
Deifié de ce bruit eternel.

IIII.

L'heureuſe branche à Pallas conſacree,
Branche de paix, porte le nom de celle,
Qui le ſens m'oſte, & ſouz grand' beauté cele

La cruauté, qui à Mars tant agree.
Delaisse donq' ô cruelle obstinee!
Ce tant doux nom, ou bien te monstre telle
Qu'ainsi qu'en tout sembles estre immortelle,
Sembles le nom auoir par destinee.
Que du hault ciel il t'ait esté donné,
Ie ne suis point de le croire etonné
Veu qu'en esprit tu es la souueraine.
Et que tes yeux à iceulx, qui te contemplent,
Cœur, corps, esprit, sens, ame, & vouloir emblent
Par leur douceur angelique, & seraine.

V.

C'estoit la nuit que la diuinité
Du plus haut ciel en terre se rẽdit
Quand dessus moy amour son arc tendit
Et me fist serf de sa grand' deité.
Ny le sainct lieu de telle cruauté,
Ny le temps mesme assez me deffendit:
Le coup au cœur par les yeux descendit
Trop ententifz à ceste grand' beauté.
Ie pensoy' bien que l'archer eust visé
A tous les deux, & qu'vn mesme lien
Nous deust ensemble egalement conioindre.
Mais comme aueugle, enfant, mal auisé,
Vous a laissee (helas) qui esties bien
La plus grand' proye, & à choisi la moindre,

VI.

Comme on ne peut d'œil constant soustenir

Du beau Soleil la clarté violente,
Auſsi qui void voſtre face excellente,
Ne peut les yeux aſſez fermes tenir.
Et ſi de pres il cuyde paruenir
A contempler voſtre beauté luy ſante,
Telle clarté à voir luy eſt nuyſante
Et ſi le faict aueugle deuenir.
Regardez donq' ſi ſuffiſant ie ſuis
A vous louer, qui ſeulement ne puis
Voz grans beautez contẽpler à mon gré.
Que ſi mes yeux auoyent vn tel pouuoir,
I'eſtimeroy' plus fermes les auoir,
Que n'a l'oyſeau à Iupiter ſacré.

VII.

De grand' beauté ma Deeſſe eſt ſi pleine,
Que ie ne voy' choſe au monde plus belle,
Soit que le frõt ie voye, ou les yeux d'elle,
Dõt la clarté ſaicte me guyde, & meine,
Soit ceſte bouche, ou ſouſpire vne halaine,
Qui les odeurs des Arabes excelle,
Soit ce chef d'or, qui rendoit l'eſtincelle,
Du beau Soleil honteuſe, obſcure & vaine.
Soyent ces couſteaux d'albaſtre, & main polie,
Qui mõ cœur ſerre, enferme, eſtreinct, & lie,
Bref, ce que d'elle on peut ou voir, ou croyre,
Tout eſt diuin, celeſte, incomparable:
Mais i'oſe bien me donner ceſte gloire,
Que ma conſtance eſt trop plus admirable.

VIII.

Auray-ie bien de louer le pouuoir
Ceſte beauté, qui decore le monde?
Quand pour orner ſa cheuelure blonde
Ie ſens ma langue ineptement mouuoir?
Ny le romain, ny l'atique ſcauoir,
Quoy que la fuſt l'eſcolle de faconde.
Aux cheueux meſme, ou le fin or abonde,
Euſſent bien faict à demy leur deuoir.
Quand ie les voy' ſi reluyſans, & blons,
Entrenouez, creſpes, egaux, & longs,
Ie m'eſmerueille, & fay' telle complaincte.
Puis q̃ pour vous (cheueux) i'ay telle martyre,
Que n'ay-ie beu à la fontaine ſaincte?
Ie mourroy' cygne, ou ie meurs ſãs mot dire.

IX.

Garde toy bien ô gracieux Zephire
D'empeſtrer l'eſle en ces beaux neuds epars,
Que ca, & là, doucement tu depars
Sur ce beau col de marbre, & de porphire.
Si tu t'y prens, plus ne voudra nous rire
Le verd printemps: aincois de toutes pars
Flore, voyant que d'autre amour tu ards,
Fera ſes fleurs deſſecher par grand' ire.
Que dy-ie las Zephire n'eſt ce point,
C'eſt toy amour, qui voles en ce point,
Tout à l'entour, & par dedans ces retz.
Que tu as faictz d'art plus laborieux
Que ceux, auſquelz iadis furent ſerrez

Ta douce mere, & le dieu furieux.

X.

Ces cheueux dor ſont les liens Madame,
Dont fut premier ma liberté ſurpriſe,
Amour la flamme autour du cœur epriſe,
Ces yeux le traict, qui me tranſperſe l'ame.
Fors ſont les neuds aſpre & viue la flamme
Le coup, de main à tyrer bien appriſe,
Et toutes fois i'ayme, i'adore, & priſe,
Ce qui m'eſtraint, qui me bruſle & entame.
Pour briſer donq', pour eſteindre, & guerir
Ce dur lien, ceſte ardeur, ceſte playe,
Ie ne quier fer, liqueur, ny medecine,
L'heur, & plaiſir, que ce m'eſt de perir
De telle main, ne permet que i'eſſaye
Glayue trenchant, ny froydeur, ny racine.

XI.

Des vens emeuz la rage impetueuſe
Vn voyle noir eſtendoit par les cieux,
Qui l'orizon iuſqu'aux extremes lieux
Rendoit obſcur, & la mer fluctueuſe.
De mon Soleil la clarté radieuſe
Ne daignoit plus aparoitre à mes yeux
Ains m'annoncoyent les flotz audacieux
De tous coſtez vne mort odieuſe.
Vne peur froide auoit ſaiſi mon ame
Voyant ma nef en ce mortel danger,

Quand de la mer la fille ie reclame,
Lors tout ſoudain ie voy' le ciel changer,
Et ſortir hors de leurs nubileux voyles
Ces feux iumeaux, mes fatales eſtoiles.

XII.

O de ma vie à peu pres expiree
Le ſeul filet! yeux, dont l'aueugle archer
A bien ſceu mil', & mil' fleches laſcher
Sans qu'il en ayt oncq' vne en vain tiree.
Toute ma force eſt en vous retiree,
Vers vous ie vien' ma gueriſon chercher,
Qui pouuez ſeulz la playe deſſecher,
Que i'ay par vous (ô beaux yeulx!) enduree.
Vous eſtes ſeulz mon eſtoile amyable,
Vous pouuez ſeulz tout l'ennuy terminer
Ennuy mortel de mon ame offenſee.
Voſtre clarté me ſoit doncq' pitoyable,
Et d'vn beau iour vous plaiſe illuminer
L'obſcure nuit de ma triſte penſee.

XIII.

La belle main, dont la forte foibleſſe
D'vn ioug captif dompte les plus puiſſans
La main, qui rẽd les plus ſains languiſſans,
Debẽdãt l'arc meurtrier, qui les cœurs bleſſe
La belle main, qui gouuerne, & radreſſe
Les freinz dorez des oiſeaux blanchiſſans,
Quãd ſur les champs de pourpre rougiſſans
Guydent en l'air le char de leur maiſtreſſe,

Si bien en moy a graué le pourtraict
De voz beautez au plus beau du ciel nees,
Que n'y la fleur, qui le ſommeil attraict,
Ny toute l'eau d'oubly, qui en eſt ceincte,
Effaceroyent en mil', & mil' annees
Voſtre figure en vn iour en moy peinte.

XIIII.

Le fort ſommeil, que celeſte on doyt croyre,
Plus doux que miel, couloit aux yeux laſſez
Lors que d'amour les plaiſirs amaſſez
Entrent en moy par la porte d'iuoyre.
I'auoy' lié ce col de marbre voyre
Ce ſein d'albaſtre en mes bras enlaſſez
Non moins qu'on void les ormes embraſſez
Du ſep laſcif, au fecond bord de Loyre.
Amour auoit en mes laſſes mouelles
Dardé le traict de ſes flammes cruelles,
Et l'ame erroit par ces leures de roſes.
Preſte d'aller au fleuue obliuieux
Quand le reueil de mon aiſe enuieux
Du doux ſommeil à les portes decloſes.

XV.

Pié que Thetis pour ſien euſt auoué,
Pié, qui au bout montres cinq pierres telles,
Que l'orient ſeroit enrichi d'elles,
Cil orient en perles tant loué.
Pié albaſtrin, ſur qui eſt appuié
Le beau ſeiour des graces immortelles,

Qui fut baty ſur deux colonnes belles
De marbre blanc, poly, & eſſuyé.
Si l'œil n'a plus de me nourrir eſmoy,
Si ſes threſors la bouche ne m'octroye,
Si les mains ſont en mes playes ſi fortes,
Au moins (ô pié) n'eſloingne point de moy
Mon triſte cœur, dont amour à faict proye,
L'empriſonnant en ce corps, que tu portes.

XVI.

Qui a peu voir celle, que Dele adore,
Se deualer de ſon cercle congneu,
Vers le paſteur d'vn long ſommeil tenu
Deſſus le mont, qui la carie honore.
Et qui a veu ſortir la belle Aurore
Du iaune lict de ſon eſpoux chenu
Lors que le ciel encor' tout peur & nu
De mainte roſe indique ſe colore.
Celuy a veu encores (ce me ſemble)
Non point le lyz, & les roſes enſemble,
Non ce, que peut le printemps conceuoir.
Mais il a veu la beauté nompareille
De ma deeſſe, ou reluyre on peut voir
La clere Lune, & l'Aurore vermeille.

XVII.

I'ay veu amour, (& tes beaux traictz dorez
M'en ſoyẽt teſmoings) ſuyuãt ma ſouuercine
N'aiſtre les fleurs de l'infertile arene
Apres ſes pas dignes d'eſtre adorez.

Phebus honteux ſes cheueux honorez
Cachez alors, que les vens par la plaine
Eparpilloyent de leur ſouefue halaine
Ceulx là, qui ſont de fin or colorez.
Puis ſ'en voler de chacun œil d'icelle
Iuſques au ciel vne viue etincelle
Dõt furẽt faictz deux aſtres clers, & beaux.
Fauoriſans d'influences heureuſes
(O feux diuins! ô bien heureux flãbeaux!)
Tous cœurs bruſlãs aux flãbes amoureuſes.

XVIII.

Le chef doré ceſtuy blaſonnera,
Ceſtuy le corps, l'autre le blanc yuoire
De l'eſtommac, l'autre eternelle gloire
Aux veux archers par ſes vers donnera.
Comme vne fleur tout cela perira,
Mais en eſprit, en faconde, & memoire
Quand l'aage aura ſur la beauté victoire,
Mieux que deuant Madame florira.
Que ſi en moy le ſouuerain donneur
Pour tel ſubiect heureuſement pourſuiure
Euſt mis tãt d'art, tãt de grace & bon heur,
Mieux qu'en tableau, en bronze, en marbre, en cuyure
Ie luy feroy', & à moy vn honneur,
Qui elle, & moy feroit viure, & reuiure.

XIX.

Face le ciel (quand il voudra) reuiure
Liſippe, Appelle, Homere, qui le pris

Ont

Ont emporté ſur tous humains eſpris
En la ſtatue, au tableau, & au liure.
Pour engrauer, tirer, deſcrire, en cuyure,
Peinture, & vers, ce qu'en vous eſt compris,
Si ne pourroyent leur ouurage entrepris
Cyzeau, pinceau, ou la plume bien ſuyure.
Voila pourquoy ne fault, que ie ſouhette
De l'engraueur, du peintre, ou du poete
Marteau, couleur, ny encre, ô ma Deeſſe!
L'art peut errer, la main fault, l'œil ſ'ecarte.
De voz beautez mõ cœur ſoit dõcq' ſans ceſſe
Le marbre ſeul, & la table, & la charte.

XX.

Puis que les cieux m'auoyent predeſtiné
A vous aymer, digne obiect de celuy,
Par qui Achille eſt encor' auiourd'huy
Contre les Grecz pour ſ'amye obſtiné,
Pourquoy auſsi n'auoyent-ilz or donné
Renaiſtre en moy l'ame, & l'eſprit de luy?
Par mãtz beaux vers teſmoĩgs de mõ ennuy
Ie leur rendroy', ce qu'ils vous ont donné.
Helas nature, au moins puis que les cieux
M'ont denié leurs liberalitez,
Tu me deuois cent langues, & cent yeux,
Pour admirer, & louer ceſte la,
Dont le renom (pour cent graces, qu'elle a)
Merite bien cent immortalitez.

XXI.

Les bois fueilluz, & les herbeuſes riues
N'admirent tant parmy ſa troupe ſaincte
Dyane, alors que le chaut l'a contrainte
De pardonner aux beſtes fugitiues,
Que tes beautez, dont les autres tu priues
De leurs honneurs, non ſans enuie mainte
Veu que tu rens toute lumiere eſtainte
Par la clarté de deux eſtoiles viues.
Les demydieux, & les nymphes des bois
Par l'epeſſeur des foreſts cheuelues
Te regardant, ſ'etonnent maintesfois.
Et pour à Loire eternité donner
Contre leurs bords ſes filles impolues
Font ton hault bruit ſans ceſſe reſonner.

XXII.

O douce ardeur, que des yeux de ma dame
Amour auecq' ſa torche accouſtumee
Dedans mon cœur a ſi bien allumee,
Que ie la ſen au plus profond de l'ame
Combien le ciel fauorable ie clame,
Combien amour, combien ma deſtinée,
Qui en ce point ma vie ont terminee
Par le tourment d'vne ſi douce flamme
Qu'en moy (amour) ne durent tes doux feux,
Ie ne le puis & pouuoir ne le veux
Bien que la chair ſoit caducque & mortelle.
Car ceſte ardeur, dont mon ame eſt rauie,
Prendra auſſi immortalité d'elle

Viuant par mort d'vne eternelle vie.

XXIII.

Si des beaux yeux, ou la beauté ſe mire,
Voire le ciel, & la nature, & l'art,
Depent le frein, qui en plus d'vne part
A ſon plaiſir & m'arreſte, & me vire,
Pourquoy ſont-ilz armez d'orgueil, & d'ire?
Pourquoy ſ'eſteint ce doux feu, qui en part?
Pourquoy la main, qui le cœur me depart,
Cache ſes retz liens de mon martire?
O belle main ô beaux cheueux dorez
O clers flambeaux dignes d'eſtre adorez
Par qui ie crain', i'eſpere, ie lamente.
Mon fier deſtin, & voſtre force extreme,
En vous aimant, me cõmandent, que i'aime
L'heureux obiect du bien, qui me tormente.

XXIIII.

Piteuſe voix, qui ecoutes mes pleurs,
Et qui errant entre rochers & bois
Auecques moy: m'as ſemblé maintesfois
Auoir pitié de mes triſtes douleurs.
Voix que tes plainz meſlez à mes clameurs,
Mon dueil au tien, ſi appeler tu m'ois
Oliue Oliue: & Oliue eſt ta voix.
Et m'eſt auis, qu'auecques moy tu meurs.
Seule ie t'ay pitoyable trouuée.
O noble Nymphe! en qui (peut eſtre) encores
L'antique feu de nouueau ſ'euertue.

Pareille amour nous auons eprouuee,
Pareille peine auſsi nous ſouffrons ores,
Mais plus grande eſt la beauté qui me tue.

XXV.

Ie ne croy point, veu le dueil que ie meine
Pour l'apre ardeur d'vne flamme ſubtile,
Que mon œil fuſt en larmes ſi fertile,
Si n'euſſe au chef d'eau viue vne fonteine.
Larmes ne ſont, qu'auecq' ſi large veine
Hors de mes yeux maintenant ie diſtile,
Tout pleur ſeroit à finir intile
Mõ dueil, qui n'eſt qu'au milieu de ſa peine.
L'humeur vitale en ſoy toute reduite
Deuant mon feu craintiue prent la fuyte
Par le ſentier, qui meine droict aux yeux.
C'eſt ceſte ardeur, dont mon ame rauie
Fuyra bien toſt la lumiere des cieux,
Tirant à ſoy & ma peine & ma vie.

XXVI.

La nuit m'eſt courte & le iour trop me dure,
Ie fuy l'amour & le ſuy' à la trace,
Cruel me fuis, & requier' voſtre grace,
Ie pren' plaiſir au torment que i'endure,
Ie voy' mon bien & mon mal ie procure,
Deſir m'enflãme, & creincte me rend glace,
Ie veux courir & iamais ne deplace
L'obſcur m'eſt cler, & la lumiere obſcure.
Voſtre ie ſuis & ne puis eſtre mien,

Mon corps eſt libre, & d'vn eſtroit lien
Ie ſen' mon cœur en priſon retenu.
Obtenir veux, & ne puis requerir,
Ainſi me bleſſe, & ne me veut guerir,
Ce vieil enfant, aueugle archer, & nu.

XXVII.

Quand le ſoleil laue ſa teſte blonde
En l'Ocean, l'humide, & noire nuit
Vn coy ſommeil, vn doux repos ſans bruit
Eſpant en l'air, ſur la terre & ſouz l'onde.
Mais ce repos qui ſoulage le monde
De ſes trauaux, eſt ce qui plus me nuiſt,
Et d'aſtres lors ſi grand nombre ne luiſt,
Que i'ay d'ennuis, & d'angoiſſe profonde.
Puis quand le ciel de rougeur ſe colore,
Ce que ie puis de plaiſir conceuoir
Semble renaiſtre auec la belle Aurore.
Mais qui me faict tant de bien receuoir?
Le doux eſpoir, que i'ay de bien toſt voir
L'autre ſoleil, qui la terre decore.

XXVIII.

Ce que ie ſen', la langue ne refuſe
Vous decouurir, quand ſuis de vous abſent,
Mais tout ſoudain q̃ pres de moy vous ſent,
Elle deuient & muette, & confuſe.
Ainſi, l'eſpoir me promect, & m'abuſe,
Moins pres ie ſuis quand plus ie ſuis preſent,
Ce qui me nuiſt, c'eſt ce qui m'eſt plaiſant,

Ie quier' cela, que trouuer ie recuſe.
Ioyeux la nuit, le iour triſte ie ſuis.
I'ay en dormant ce, qu'en veillant pourſuis
Mon bien eſt faux, mon mal eſt veritable.
D'vne me plain', & deffaut n'eſt en elle,
Fay' doncq' amour, pour m'eſtre charitable,
Breue ma vie, ou ma nuit eternelle.

XXIX.

Les cieux, l'amour, la mort, & la nature,
Honneur, credit, faueur, enuie, ou crainte,
De ceſte forme en moy ſi bien emprainte
N'effaceront la viue pourtraiture.
Iuoire, gemme, & toute pierre dure
Se peut briſer, ſi du fer eſt attainte,
Mais bien qu'ell' ſoit de ſe rompre cõtrainte
De ſe changer iamais ell' n'endure.
Mon cœur eſt tel: & me le fiſt prouuer
Amour alors que pour vous y grauer,
A coups de trait me liura la bataille.
Ie ſcay combien ſon arc y trauailla,
Plus de cent coups non vn ſeul, me bailla
Premier qu'il peuſt enleuer vne etaille.

XXX.

Bien que le mal, que pour vous ie ſupporte,
Soit violent, toutesfois ie ne l'oſe
Appeler mal, pour ce qu'aucune choſe
Ne vient de vous, qui plaiſir ne m'apporte.
Mais ce m'eſt bien vne douleur plus forte

Que ie ne puis de ma triſteſſe encloſe
Tourner la clef, lors que ie me diſpoſe
A vous ouurir de mes penſers la porte.
Si donc mes pleurs, & mes ſouſpirs cuyſans
Si mes ennuis ne vous ſont ſuffiſans
Temõigs d'amour, quelle plus ſeure preuue.
Quelle autre foy, ſi non mourir me reſte?
Mais le remede (helas) trop tard ſe treuue
A la douleur que la mort manifeſte.

XXXI.

Le grand flambeau gouuerneur de l'annee,
Par la vertu de l'enflammee corne
Du blanc taureau, prez, montz, riuages orne
De mainte fleur du ſang des princes nee.
Puis de ſon char la roue eſtant tournee
Vers le cartier prochain du Capricorne,
Froid eſt le vent la ſaiſon nue, & morne,
Et toute fleur deuient ſeche & fence.
Ainſi, alors que ſur moy tu eſtens
O mon Soleil! tes clers rayons epars,
Sentir me fais vn gracieux printemps.
Mais tout ſoudain que de moy tu depars,
Ie ſens en moy venir de toutes pars
Plus d'vn hyuer, tout en vn meſme temps.

XXXII.

Tout ce, qu'icy la Nature enuironne,
Plus toſt il naiſt, moins longuement il dure.
Le gay printemps ſ'enrichiſt de verdure,

Mais peu fleuriſt l'honneur de ſa couronne.
L'ire du ciel facilement eſtonne
Les fruictz d'eſté, qui craignent la froidure
Contre l'hiuer ont l'ecorce plus dure
Les fruicts tardifs, ornement de l'autonne.
De ton printemps les fleurettes ſeichees
Seront vn iour de leur tige arrachees,
Non la vertu, l'eſprit & la raiſon.
A ces doux fruicts en toy meurs deuant l'aage
Ne faict l'eſté, ny l'autonne dommage,
Ny la rigueur de la froide ſaiſon.

XXXIII.

O priſon douce, ou captif ie demeure
Non par dedaing, force, ou inimitié,
Mais par les yeux de ma douce moitié
Qui m'y tiendra iuſq' à tant que ie meure.
O l'an heureux, le mois, le iour, & l'heure,
Que mon cœur fut auecq' elle allié!
O l'heureux nœu, par qui i'y fu' lié
Bien que ſouuẽt ie plain', ſouſpire, & pleure.
Tous priſonniers, vous eſtes en ſoucy,
Craignant la loy, & le iuge ſeuere
Moy plus heureux, ie ne ſuis pas ainſi.
Mile doux motz doucement exprimez,
Mil' doux baiſers, doucement imprimez,
Sont mes tourmens ou ma foy perſeuere.

XXXIIII.

Apres auoir d'vn bras victorieux

Domté

Domté l'effort des ſuperbes courages:
Aucuns iadis baſtirent haults ouurages,
Pour ſe venger du temps iniurieux.
Autres craignans leurs actes glorieux
Aſſubietir à flammes & orages,
Firent eſcriz, qui malgré telz outrages
Ont faict leurs noms voler iuſq̃s aux cieux.
Maintz au iourd'huy en ſigne de victoire
Pendent au temple armes bien etophees,
Mais ie ne veux acquerir telle gloire.
Auoir eſté par vous vaincu, & pris,
C'eſt mon laurier, mon triũphe, & mõ prix,
Qui ma depouille egale à leurs trophees.

XXXV.

Me ſoit amour ou rude, ou fauorable,
Ou hault, ou bas me pouſſe la fortune,
Tout ce, qu'au cœur ie ſẽ pour l'amour d'vne,
Iuſq' a la mort, & plus ſera durable.
Ie ſuis le roc de foy non variable,
Que vent, que mer, que le ciel importune,
Et toutesfois aduerſe, ou oportune
Soit la ſaiſon, il demeure imployable.
Plus toſt voudra le diamant apprendre
A ſ'amolir de ſon bon gré, ou prendre
Soubz vn burin de plom, diuerſe forme,
Que par nouueau ou bonheur, ou malheur
Mon cœur, ou eſt de voſtre grand' valeur
Le vray pourtraict, en autre ſe transforme.

XXXVI.

L'vnic oyſeau (miracle emerueillable)
Par feu ſe tue, ennuyé de ſa vie,
Puis quand ſon ame eſt par flammes rauie,
Des cendres naiſt vn autre à luy ſemblable.
Et moy qui ſuis l'vnique miſerable,
Faché de viure vne flamme ay ſuyuie,
Dont conuiendra bien toſt, que ie deuie,
Si par pitié ne m'eſtes ſecourable.
O grand' douceur! ô bonté ſouueraine!
Si tu ne veulx dure & inhumaine eſtre
Soubz ceſte face angelique, & ſeraine.
Puis qu'ay pour toy du Phenix le ſemblant,
Fay qu'en tous poinctz ie luy ſoy' reſemblãt,
Tu me feras de moymeſme renaiſtre.

XXXVII.

Celle, qui tient par ſa fiere beauté
Les Dieux en feu, en glace aiſe, & martire,
L'œil impiteux ſoudain de moy retire,
Quand ie me plain' à ſa grand cruauté.
Si ie la ſuy' elle fuit d'autre couſté
Si ie me deulx, mes larmes la font rire,
Et ſi ie veux ou parler ou eſcrire,
D'elle iamais ne puis eſtre ecouté.
Mais (ô moy ſot!) de quoy me doy-ie plaindre,
Fors du deſir, qui par trop hault ataindre,
Me porte au lieu, ou il bruſle ſes aeles?
Puis moy tombé, amour qui ne permet
Finir mon dueil, ſoudain les luy remet,

Renouuelant mes cheutes eternelles.

XXXVIII.

Sacree, saincte, & celeſte figure,
Pour qui du ciel l'admirable & hault tẽple
Semble courbé, à fin qu'en toy contemple
Tout ce, que peult ſon induſtrie & cure.
Si de tes yeux les beaux raiz d'auanture
Daignent mon cœur echaufer, il me ſemble
Qu'en moy ſoudain vn feu diuin ſ'aſſemble,
Qui mue, altere, & rauiſt ma nature.
Et ſi mon œil oſe ſe hazarder
A contempler vne beauté ſi grande,
Vn Ange adonq' me ſemble regarder.
Lors te faiſant d'ame, & de corps offrande
Ne puis le cœur idolatre garder,
Qu'il ne t'adore, & ſes vœux ne te rende.

XXXIX.

Plus ferme foy ne fut onques iuree
A nouueau prince, ô ma ſeule princeſſe!
Que mon amour, qui vous ſera ſans ceſſe
Contre le temps & la mort aſſeuree.
De foſſe creuſe, ou de tour bien muree
N'a point beſoing de ma foy la fortreſſe,
Dont ie vous fy' dame, roine, & maiſtreſſe,
Pour ce qu'ell' eſt d'eternelle duree.
Threſor ne peult ſur elle eſtre vainqueur,
Vn ſi vil prix n'aquiert vn gentil cœur:
Non point faueur, ou grandeur de lignage,

Qui eblouiſt les yeux du populaire,
Non la beauté, qui vn leger courage
Peult emouuoir, tãt q̃ vous, me peult plaire.

XL.

Si des ſainctz yeux que ie vois adorant,
Viẽt mõ ardeur, ſi les miẽs d'heure en heure
Par le degout des larmes, que ie pleure,
Donnent vigueur à mon feu deuorant,
Si mon eſprit vif dehors, & mourant
Dedans le cloz de ſa propre demeure
Vous contemplant, permet bien que ie meure
Pour eſtre en vous, plus qu'ẽ moy, demeurãt.
Bien eſt le mal & violent, & fort,
Dont la doulceur coulpable de ma mort
Me faict aueugle à mon prochain dommage
Cruel tyran de la ſerue penſee,
De ce loyer eſt donq' recompenſee
L'ame qui faict à ſon ſeigneur hommage.

XLI.

Ie ſuis ſemblable au marinier timide
Qui voyant l'air, ca & la ſe troubler,
La mer ſes flotz eſcumeux redoubler
Sa nef gemir ſoubz ceſte force humide,
D'art d'induſtrie, & d'eſperance vide
Penſe le ciel, & la mer ſ'aſſembler,
Se met à plaindre, à crier, à trembler
Et de ſes vœux les dieux enrichir cuyde
Le nocher ſuis, mes penſers ſont la mer,

Souſpirs, & pleurs ſont les vẽtz & l'orage,
Vous ma Deeſſe eſtes ma clere eſtoile,
Que ſeule doy', veux, & puis reclamer,
Pour aſſeurer la nef de mon courage,
Et eclerſir tout ce tenebreux voile.

XLII.

Les chaux ſouſpirs de ma flamme incongnue
Ne ſont ſouſpirs, & telz ne les veulx dire,
Mais bien vn vent: car tant plus ie ſouſpire,
Moins de mon feu la chaleur diminue.
Ma vie en eſt toutesfois ſoutenue,
Lors que par eux de l'ardeur ie reſpire,
Ma peine auſsi par eux meſmes empire,
Veu que ma flamme en eſt entretenue.
Tout cela vient de l'amour, qui enflamme
Mon eſtommac d'vne eternelle flamme,
Et puis l'euente au tour de luy volant.
O petit Dieu qui terre & ciel allumes!
Par quel miracle en feu ſi violent
Tiens-tu mõ cœur, & point ne le conſumes?

XLIII.

Penſer volage, & leger comme vent,
Qui or' au ciel, or' en mer, or' en terre
En vn moment cours, & recours grãd erre,
Voire au ſeiour des vmbres bien ſouuent.
Et quelque part, que voiſes t'eſleuant
Ou rabaiſſant, celle, qui me faict guerre.
Celle beauté, touſiours deuant toy erre.

Et tu la vas d'vn leger pié ſuiuant.
Pourquoy ſuis-tu (ô penſer trop peu ſage!)
Ce qui te nuiſt? pourquoy vas-tu ſans guide
Par ce chemin plein d'erreur variable?
Si de parler au moins euſſes l'vſage,
Tu me rendrois de tant de peines vuide,
Toy en repos, & elle pitoyable.

XLIIII.

Au gouſt de l'eau la fieure ſe rappaiſe,
Puis ſ'euertue au cours, qui ſembloit lent,
Amour auſsi m'eſt humble, & violent
Quand le coral de voz leures ie baiſe.
L'eau goute à goute anime la fournaiſe
D'vn feu couuert le plus etincelant:
L'ardent deſir, que mon cœur va celant,
Par voz baiſers ſe faict plus chault q̃ braize
D'vn grand traict d'eau, qui freſchemẽt diſtile,
Souuent la fieure eſt etainte, Madame.
L'onde à grand flot rent la flamme inutile.
Mais ô baiſers, delices de mon ame!
Vous ne pourriez, & fuſsiez vous cent mile,
Guerir ma fieure, ou eteindre ma flamme.

XLV.

Ores qu'en l'air le grand Dieu du tonerre
Se rue au ſeing de ſon epouſe annee,
Et que de fleurs la nature ſemee,
A faict le ciel amoureux de la terre.
Or' que des ventz le gouuerneur deſſerre

Le doux Zephire, & la foreſt armee,
Voit par l'epaiz de ſa neuue ramee
Maint libre oiſeau, qui de tous coutez erre,
Ie vois faiſant vn cry non entendu
Entre les fleurs du ſang amoureux nees
Paſle, deſſoubz l'arbre paſle entendu:
Et de ſon fruict amer me repaiſſant,
Aux plus beaux iours de mes verdes annees
Vn triſte hyuer ſen' en moy renaiſſant.

XLVI.

Lequel des Dieux fera que ie ne ſente
L'heureux malheur de l'ſpoir, qui m'attire
Si le plaiſir, ſubiect de mon martire,
Fuyant mes yeux à mon cœur ſe preſente?
Quel eſt le fruict de l'incertaine attente,
Ou ſans profit ſi longuement i'aſpire?
Quel eſt le bien, pour qui tant ie ſouſpire?
Quel eſt le gaing du mal qui me contente?
Qui guerira la playe de mon cœur?
Qui tarira de mes larmes la ſource?
Qui abatra le vent de mes ſouſpirs?
Montre le moy, ô celeſte vainqueur!
Qui as finy le terme de ma courſe
Au ciel, ou eſt le but de mes deſirs.

XLVII.

Le doux ſommeil paix, & plaiſir m'ordonne,
Et le reueil guerre, & douleur m'apporte,
Le faux me plaiſt, le vray me deconforte,

Le iour tout mal, la nuit tout biẽ me donne.
S'il eſt ainſi, ſoit en toute perſonne
La verité enſeuelie, & morte,
O animaux de plus heureuſe ſorte
Dont l'œil ſix mois le dormir n'abandonne!
Que le ſommeil à la mort ſoit ſemblant,
Que le veiller de vie ait le ſemblant,
Ie ne le dy, & le croy' moins encores.
Ou ſ'il eſt vray, puis que le iour me nuiſt
Plus que la mort, ô mort, veilles donq' ores
Clore mes yeux d'vne eternelle nuit.

XLVIII.

Pere Ocean, commencement des choſes,
Des Dieux marins le ſceptre vertueux,
Qui maint ruiſſeau, & fleuue impetueux
En ton ſeing large enfermes & compoſes.
Tu ne ſens point, quand moins tu te repoſes,
Plus ſ'irriter de flotz tempeſtueux
Contre tes bords, qu'en mon cœur fluctueux
Ie ſen' de ventz, & tempeſtes encloſes.
Helas recoy mes chaudes larmes donques
En toy liquide: eſteins leur feu, ſi onques
Tu as ſenty d'amour quelque ſcintile,
Et ſi tes eaux peuuent le feu eſteindre,
Qui rend la foudre, & trident inutile,
Et qui ſe faict iuſques aux enfers creindre.

XLIX.

Sacré rameau, de celeſte preſage,

Rameau,

Rameau, par qui la colombe enuoyee,
Au demeurant de la terre noyee
Porta iadis vn si ioyeux message.
Heureux rameau, soubz qui gist à l'vmbrage
La douce paix icy tant desiree,
Alors que Mars, & la Discorde iree
Ont tout remply de feu, de sang, de rage:
S'il est ainsi que par les saincts escriptz
Sois tant loué, helas! recoy mes criz,
O mon seul bien! ô mon espoir en terre!
Qui seulement ne me tesmoignes ores
Paix, & beau tẽps: mais toymesmes encores
Me peulx sauuer de naufrage, & de guerre.

L.

Si mes pensers vous estoyent tous ouuers,
Si de parler mon cœur auoit l'vsaige,
Si ma constance estoit peinte au visaige,
Si mes ennuis vous estoyent decouuers,
Si les soupirs, si les pleurs, si les vers
Montroyent au vif vne amoureuse raige,
Lors ie pourroy' flechir vostre couraige,
Voire à pitié mouuoir tout l'vniuers.
A doncq' amour seul tesmoing de ma peine
Vous pourroit estre vne preuue certaine
De ma fidelle, & serue loyauté,
Qui d'aussi loing deuant les autres passe,
Que le parfaict de vostre belle face,
Hausse le chef sur toute autre beauté.

LI.

O toy, à qui, à eſté ottroyé
Voir ceſte flamme ardent, qui ſ'entretient
En l'eſtommac du Geant, qui ſoutient
Vn mont de feu ſur ſon dos foudroyé.
Et ceſtuy la, qui l'oyſeau dedié
Au Dieu vengeur, qui la foudre en main tiẽt
Paiſt d'vn poulmõ, qui touſiours luy reuient
Au froid ſommet de Caucaſe lié.
Ie te ſupply' imaginer encore
Ce, qui mon cœur bruſle, englace, & deuore,
Sans me donner loiſir de reſpirer.
Lors me diras, voyant ma peine telle,
Tu ſers d'exemple, à qui oſe aſpirer
Trop hardiment à choſe non mortelle.

LII.

Mere d'amour, & fille de la mer,
Du cercle tiers lumiere ſouuereine,
Qui ciel, & terre, & camps ſemez d'arene
Peuz iuſq' au fond des ondes enflammer.
Toy, qui le doulx meſles auec l'amer,
Quand ce beau riz, qui le ciel raſſerene,
De tous les Dieux le plus cruel refrene,
Et le contrainct ton aide reclamer,
Dont luy tout plein de ce tant doux venin
Entre tes bras paiſt ſon œil ia benin
En ta diuine & celeſte beauté.
Te plaiſe (helas) Deeſſe, à ma priere
Flechir vn peu ceſte mienne guerriere,

Qui a trop plus, que Mars de cruauté.

LIII.

Voyant au ciel tant de flambeaux ardens,
Ie dy souuent, ô beauté non pareille!
Si le dehors est si plein de merueille,
Combien parfaict dout estre le dedans?
Si tes beaux yeux traictz, & flammes dardãs
Luysent sur moy, mon ame se reueille
Au paradis, que ta bouche vermeille
Ouure aux espris, qui te sont regardans.
Mais quand ie sen' soubz ta douce beauté
L'horrible enfer de ta grand' cruauté,
Ce qui est beau me semble estre cruel.
Mesme le ciel, qui tant me souloit rire,
Me faict douter si plaisant ie doy' dire
Son beau seiour, qui est perpetuel.

LIIII.

Or' que la nuit son char estoilé guide
Qui le silence, & le sommeil rameine,
Me plaist lascher, pour desaigrir ma peine
Aux pleurs, aux criz, & aux souspirs la bride.
O ciel! ô terre! ô element liquide!
O vẽtz! ô bois! rochiers, mõteigne, & plaine,
Tout lieu desert, tout riuage, & fonteine,
Tout lieu remply, & tout espace vuide.
O demyz dieux! ô vous nymphes des bois!
Nymphes des eaux, tous animaux diuers,
Si onq' auez senty quelque amitié,

Veillez piteux ouyr ma triſte voix,
Puis que ma foy, mon amour, & mes vers
N'ont ſceu trouuer en madame pitié.

LV.

O foible eſprit, chargé de tant de peines,
Que ne veulx-tu ſoubz la terre deſcendre?
O cœur ardent, que n'es-tu mis en cendre
O triſtes yeux, que n'eſtes vous fonteines?
O bien douteux! ô peines trop certaines!
O doulx ſcauoir, trop amer à comprendre,
O dieu qui fais, que tant i'oſe entreprendre,
Pourquoy rends-tu mes entrepriſes vaines?
O ieune archer, archer qui n'as point d'yeux,
Pourquoy ſi droict as-tu pris ta viſee?
O vif flambeau, qui embraſes les dieux,
Pourquoy as-tu ma froideur attiſee?
O face d'ange! ô cœur de pierre dure!
Regarde au moins le torment que i'endure.

LVI.

Amour voulant hauſſer le chef vainqueur
Deſſus la crainte à la noire ſequelle,
Miſt l'eſperance, & ſa bande auec'elle,
Sa bande blanche au plus fort de mon cœur.
Amour eſt fort, mais foible eſt la vigueur
De l'eſperance, & la tourbe cruelle
A ceinct le lieu d'horreur perpetuelle,
Le foudroyant du canon de rigueur.
Mais repouſſez l'effort de la gent noire,

Vous, qui tenez le ſort de la victoire,
N'auez vous point de voz ſubiectz emoy?
Si vous ſouffrez que ceſte priſe aduienne,
Vous y aurez plus grand' perte, que moy,
Veu, que la place eſt plus voſtre, que mienne.

LVII.

Qui nombré, quand l'aſtre, qui plus luit,
Ia le milieu du bas cercle enuironne,
Tous ces beaux feux, qui font vne couronne
Aux noirs cheueux de la plus clere nuit.
Et qui a ſceu combien de fleurs produit
Le verd printẽps, cõbien de fruictz l'autõne,
Et les threſors, que l'inde riche donne
Au marinier, qu'auarice conduit.
Qui a compté les eſtincelles viues
D'Aetne ou Veſuue, & les flotz, qui en mer
Hurtent le front des ecumeuſes riues,
Celuy encor' d'vne, qui tout excelle,
Peult les vertus, & beautez eſtimer,
Et les tormens, que i'ay pour l'amour d'elle.

LVIII.

Cet' humeur vient de mon œil, qui adore
Tõ ſainct pourtraict, ſeul Dieu de mõ ſoucy,
De mon cœur par maint ſouſpir adoucy,
De tes yeux ſort le feu, qui me deuore.
Donques le prix de celuy, qui t'honnore,
Eſt-ce la mort, & le marbre endurcy?
O pleurs ingratz! ingratz ſouſpirs auſsi,

Mon feu, ma mort, & ta rigueur encore.
De mon esprit les aeles sont guidees
Iusques au seing des plus haultes Idees
Idolatrant ta celeste beauté.
O doux pleurer! ò doux souspirs cuysans!
O douce ardeur de deux Soleilz luisans!
O douce mort! ò douce cruauté!

LIX.

Moy, que l'amour à faict plus d'vn Leandre,
De cest oyseau prendray le blanc pennage,
Qui en chantant plaint la fin de son aage
Aux bordz herbuz du recourbé Meandre.
Dessoubz mes chantz voudront (possible) apprẽdre,
Maint bois sacré & maint antre sauuage
Non gueres loing de ce fameux riuage,
Ou Meine va dedans Loyre se rendre.
Puis descendant en la saincte foreſt,
Ou maint amant à l'vmbrage encor' est,
Iray chanter au bord obliuieux,
D'ou arrachant vostre bruit non pareil,
De reuoler icy hault enuieux,
Luy feray voir l'vn, & l'autre soleil.

LX.

Diuin Ronsard, qui de l'arc à sept cordes
Tiras premier au but de la memoire
Les traictz aelez de la Francoise gloire,
Que sur ton luc haultement tu accordes.
Fameux harpeur, & prince de noz Odes,

Laisse ton Loir haultain de ta victoire,
Et vien sonner au riuage de Loire
De tes chansons les plus nouuelles modes.
Enfonce l'arc du vieil Thebain archer,
Ou nul que toy, ne sceut onq' enrocher,
Des doctes sœurs les saiettes diuines,
Porte pour moy parmy le ciel des Gaulles
Le sainct honneur des nymphes Angeuines,
Trop pesant faix pour mes foibles epaules,

LXI.

Allez mes vers, portez dessus voz aeles
Les saincts rameaux de ma plante diuine,
Seul ornement de la terre Angeuine,
Et de mon cœur les viues etincelles.
De vostre vol les bornes seront telles
Que des l'Aurore, ou le Soleil decline,
Ie voy desia le monde qui s'encline
A la beauté des beautez immortelles.
Si quelqu'vn né soubz amoureuse estoile
Daigne eclersir l'obscur de vostre voile
Priez, qu'amour luy soit moins rigoreux:
Mais s'il ne veult, ou ne peult conceuoir
Ce que ie sen', souhaitez luy de voir
L'heureux obiect, qui m'a faict malheureux

LXII.

Qui voudra voir le plus precieux arbre,
Que l'Orient, ou le midy auoue,
Vienne, ou mon fleuue en ses ondes se ioue:

Il y verra, l'or, l'iuoire, & le marbre.
Il y verra les perles, le cinabre,
Et le criſtal: & dira, que ie loue
Vn digne obiect de Florence, & Mantoue,
De Smyrne encor', de Thebes, & Calabre.
Encor' dira, que la Touure, & la Seine,
Auec' la Saone arriueroyent à peine
A la moitié d'vn ſi diuin ouurage:
Ne ceſtuy la, qui naguere à faict lire
En lettres d'or graué ſur ſon riuage
Le vieil honneur de l'vne, & l'autre Lire.

LXIII.

Ma plus grand' force eſtoit retraicte au cœur,
Et contre Amour faiſoit plus de deffence,
Quand ce cruel pour venger telle offence,
Feut par mes yeux de ma vertu vainqueur.
Lors de ſes traictz ne ſentoy' la rigueur,
Lors ie n'auoy' de ſon feu congnoiſſance,
Lors ne cuidoy' que ſa haulte puiſſance
Sur ma foibleſſe euſt aucune vigueur.
Mais, ô le fruict de ma belle entrepriſe!
Il a choiſi pour gaing de ma victoire
Au plus hault ciel la beauté, qui me tue:
La, fault chercher le bien, que tant ie priſe,
Faiſant à tous par mon malheur notoire
Que l'homme en vain contre dieu ſ'euertue.

LXIIII.

Comme iadis l'ame de l'vniuers

Enamouree

Enamouree en ſa beauté profonde
Pour faconner ceſte grand' forme ronde,
Et l'enrichir de ſes threſors diuers,
Courbãt ſur nous ſon temple aux yeux ouuers,
Separa l'air, le feu, la terre, & l'onde,
Et pour tirer les ſemences du monde
Sonda le creux des abiſmes couuers.
Non autrement ô l'ame de ma vie!
Tu feuz à toy par toymeſme rauie
Te voyant peinte en mon affection.
Lors ton regard d'vn accord plus humain
Lia mes ſens, ou amour de ſa main
Forma le rond de ta perfection.

LXV.

Ces cheueux d'or, ce front de marbre, & celle
Bouche d'œilles, & de liz toute pleine,
Ces doux ſouſpirs, ceſt' odorante haleine,
Et de ces yeux l'vne, & l'autre etincelle,
Ce chant diuin, qui les ames rapelle,
Ce chaſte ris, enchanteur de ma peine,
Ce corps, ce tout, bref ceſte plus qu'humaine
Douce beauté ſi cruellement belle,
Ce port humain, ceſte grace gentile,
Ce vif eſprit, & ce doux graue ſtile,
Ce hault penſer, ceſt' honneſte ſilence,
Ce ſont les haims, les appas, & l'amorſe,
Les traictz les rez qui ma debile force
Ont captiué d'vne humble violence:

LXVI.

Pour mettre en vous ſa plus grande beauté,
Le ciel ouurit ſes plus riches threſors,
Amour choiſit de ſes traictz les plus fors,
Pour me tirer ſa plus grand' cruauté.
Les aſtres n'ont de luyre liberté,
Quand le ſoleil ſes rayons met dehors:
Ou apparoiſt voſtre celeſte corps,
La beauté meſme y perdroit ſa clerté.
Si le torment de mes affections
Croiſt à l'egal de voz perfections,
Et ſi en vous plus qu'en moy ie demeure
Pourquoy n'as tu ô fiere deſtinee!
Rompu le fil de ma vie obſtinee?
Ie ne croy point, que de douleur on meure.

LXVII.

Sus chaulx ſouſpirs, allez à ce froid cœur,
Rompez ce glas, qui ma poitrine enflamme.
Et vous mes yeux, deux teſmoings de ma flãme,
Faictes pluuoir vne triſte liqueur.
Allez penſers, flechir ceſte rigueur,
Engrauez moy au marbre de ceſte ame,
Et vous mes vers, criez deuant Madame,
Mort, ou mercy ſoit fin de ma langueur.
Dictes, comment ces tenailles d'iuoire
Pour animer l'immortel de ſa gloire
Ont arraché mon eſprit de ſa place,
Et que mon cœur rien qu'elle ne reſpire.
O bien heureux qui void ſa belle face!

O plus heureux, qui pour elle ſouſpire!

LXVIII.

Que n'es-tu las (mon deſir) de tant ſuiure
Celle, qui eſt tant gaillarde à la fuite?
Ne la vois-tu deuant ma lente ſuite
De laqs d'amour voler franche & deliure?
Ce faulx eſpoir, dont la douceur m'enyure
Tout en vn poïct m'arreſte & puis m'incite,
Me pouſſe en hault, & puis me precipite,
Me faict mourir, & puis me faict reuiure.
Ainſi courant de ſommez en ſommez
Auec amour, ie ne penſe iamais
Fol deſir mien, à te hauſſer la bride,
Bien m'as-tu donq' mis en proye au danger,
Si ie puis à mon gré te ranger,
Et ſi i'ay pris vn aueugle pour guide.

LXIX.

L'enfant cruel de ſa main la plus forte
M'ouurit le flanc, qui eſt le plus debile,
Plantant au roc de mon cœur immobile
Le ſainct rameau qu'en mon ame ie porte.
Toute vertu, tout honneur, toute ſorte
De bonne grace, & de facon gentile
Sont pour racine à la plante fertile,
Dont la haulteur iuſq' au ciel me tranſporte.
L'eau de mes yeux, & la viue chaleur,
De mes ſouſpirs en vigueur la maintiẽnent:
Son paſle teinct reſſemble à ma couleur.

La mes eſcris fueille ſeiche deuiennent:
Mon vain eſpoir y eſt touſiours en fleur,
Et mes ennuis ſõt les fruictz, qui en viennẽt

LXX.

Cent mile fois, & en cent mile lieux
Vous remontrant, ô ma douce guerriere!
Le pié tremblant me retire en arriere
Pour auoir paix auecques voz beaux yeux.
Mais ie ne puis, & ne pourroyent les Dieux
Frener le cours de ma volunté fiere.
Si ie le puis, la ſuperbe riuiere
Fera le ſien monter iuſques aux cieux.
Que te ſert donq' eloingner le vainqueur
O toy mon œil! ſi au milieu du cœur
Ie ſen' le fer, dont, il fault que ie meure?
Ainſi le cerf par la peine elancé
Euite l'arc meurtrier, qui l'a bleſſé,
Mais non le traict, q̃ touſiours luy demeure.

LXXI.

Le creſpe honneur de ceſt or blondiſſant
Sur ceſt argent vny de tous coutez,
Sur deux ſoleilz deux petis arcz voutez,
Deux petis brins de coral rougiſſant,
Ce cler vermeil, ce vermeil vniſſant
Oeillez & lyz freſchement enfantez,
Ces deux beaux rancz de perles bien plantez,
Et tout ce rond en deux pars finiſſant,
Ce val d'albaſtre, & ces cotaux d'iuoire,

Qui vont ainſi comme les flotz de Loire
Au lent ſouſpir d'vn Zephire adoucy,
C'eſt le moins beau des beautez de Madame,
Mieux engrauee au marbre de mon ame,
Que ſur mon front n'en eſt peinct le ſoucy.

LXXII.

Ce voile blanc, que vous m'auez donné,
Ie le compare à ma foy nette, & franche,
L'antique foy portoit la robe blanche,
Mon cœur tout blanc eſt pour vous ordonné.
Son beau caré d'ouurage enuironné.
Seul ornement & threſor de ma manche,
Pour Voſtre nom, porte l'heureuſe branche
De l'arbre ſainct dont ie ſuis couronne.
Mile couleurs par l'aiguille y ſont iointes,
Amour à faict en mon cœur mile pointes.
La, ſont encor ſans fruict bien mile fleurs.
O voile heureux, combien tu es vtile
Pour eſſuyer l'œil, qui en vain diſtile
Du fond du cœur mile ruiſſeaux de pleurs!

LXXIII.

Le beau criſtal des ſainctz yeux de Madame
Entre les lyz, & roſes degoutoit,
Et ce pendant amour, qui le goutoit,
En arrouſa le iardin de mon ame.
Au ſouſpirer, qui les marbres entame,
Le ciel pleurant, & triſte ſe voutoit,
Et le ſoleil, qui pleindre l'ecoutoit

S'osta du chef les rayons de sa flamme.
Les ventz brusloyent d'vne chaste amitié,
L'air, qui au tour s'enflammoit de pitié,
En fist pluuoir vne triste rousee.
Mes yeux estoyent deux fonteines de pleurs,
La terre adonq' qui en fut arrousee,
En fist sortir mile amoureuses fleurs.

LXXIIII.

Si le pinceau pouuoit montrer aux yeux
Ce que le ciel, les Dieux, & la nature
Ont peint en vous, plus viuante peinture
Ne virent onq' de Grece les ayeux.
Toy donq' amant, dont l'œil trop curieux
Prent seulement des beautez nourriture,
Fiche ta veue en ceste pourtraicture,
Dont la beauté plairoit aux plus beaux Dieux.
Mais si la viue & immortelle image
Ne te desplaist, seule qui le dommage
De maladie, ou du temps ne doyt craindre:
Voy ses escris, oy son diuin scauoir,
Qui mieux au vif l'esprit te fera voir,
Que le visage Appelle n'eust sceu peindre.

LXXV.

Nimphes, meslez voz plus vermeilles roses
Parmy les lyz, qui sont plus blanchissans,
Et les œillez qui sont plus rougissans,
Parmy les fleurs plus freschement decloses:
Detout cela, & des plus belles choses,

Que vous ayez en voz prez verdissans,
Faictes bouquez, & chappeaux florissans,
Or' que des champs les beautez sont encloses.
Et toy, qui fais du monde le grand tour,
Bien que tu n'ay's au taureau faict retour,
En mile fleurs, & mil', & mil' encore
Peinctz mes ennuis, & qu'on y puisse lire
Le nom, qu'Aniou doyt sur tout autre elire
Pour decorer celle qui le decore.

LXXVI.

Quand la fureur, qui bat les grands coupeaux
Hors de mon cœur l'Oliue arrachera,
Auec le chien le loup se couchera,
Fidele garde aux timides troupeaux.
Le ciel, qui void auec tant de flambeaux,
Le violent de son cours cessera,
Le feu sans chault, & sans clerté sera,
Obscur le rond des deux astres plus beaux.
Tous animaux changeront de seiour
L'vn auec' l'autre, & au plus cler du iour,
Ressemblera la nuit humide, & sombre
Des prez seront semblables les couleurs,
La mer sans eau, & les forests sans vmbre,
Et ans odeur les roses, & les fleurs.

LXXVII.

O fleuue heureux, qui as sur ton riuage
De mon amer la tant douce racine,
De ma douleur la seule medecine,

Et de ma soif le desiré breuage!
O roc feutré d'vn verd tapy sauuage!
O de mes vers la source cabaline!
O belles fleurs! ô liqueur cristaline!
Plaisirs de l'œil, qui me tient en seruage.
Ie ne suis pas sur vostre aise enuieux,
Mais si i'auoy' pitoyable les Dieux,
Puis que le ciel de mon bien vous honnore,
Vous sentiriez aussi ma flamme viue,
Ou comme vous, ie seroy' fleuue, & riue,
Roc, source, fleur, & ruisselet encore.

LXXVIII.

La Canicule au plus chault de sa rage
Ne faict trouuer la fresche onde si belle,
Ny l'arbrisseau si doucement appelle
Le voyageur au fraiz de son vmbrage.
La santé n'est de si ioyeux presage
Au lent retour de sa clerté nouuelle,
Que le plaisir en moy se renouuelle,
Quand i'appercoy l'angelique visage.
Soit qu'en riant ses leures coralines
Montrent deux rancz de perles cristalines
Soit qu'elle parle, ou danse, ou bale, ou chãte,
Soit que sa voix diuinement accorde
Auec' le son de la parlante corde,
Tous mes ennuis doucement elle enchante.

LXXIX.

Du ciel descend tout celeste pouuoir,

Pour

Pour decorer ceſt' ame bien heureuſe,
Qui deſſus toy ma terre plantureuſe,
Comme vn Phenix faict les aeles mouuoir.
Le Dieu de Loire enflammé de la voir
Ard iuſq' au fond de ſon onde plus creuſe,
O grand' beauté, ô puiſſance amoureuſe,
Qui faict aux eaux nouueau feu conceuoir!
S'elle eſt à riue, il ſemble que les fleuues
Tardent leurs cours: ſ'elle erre par les bois,
Les cheſnes vieux en prẽnent robes neufues.
Le ciel courbé ſe mire dans ſes yeux:
Echo reſpond à ſa diuine voix,
Qui faict mourir les hommes & les Dieux.

LXXX.

Toy, qui courant à voile haulte & pleine
Sage, ruzé, & bien heureux nocher,
Loing du deſtroict, du pyrate, & rocher
Voles hardy ou le deſir te meine,
Ne crain pourtant, oyant ma ſouuerene,
Caler la voile, ou les ancres lacher.
Sa douce voix ne te pourra facher,
Voix angelique, & non d'vne Serene.
Si tu la vois, tu verras le ſoleil
Du beau viſage, à ceſtuy-la pareil,
Que l'Ocean de ſes longs bras enſerre.
O mile fois le bien aimé des Dieux!
Qui ſans mourir, & ſans voler aux cieux,
Peult contempler le paradis en terre!

LXXXI.

Celle qui tient l'aele de mon deſir,
Par vn ſeul ris achemine ma trace
Au paradis de ſa diuine grace,
Diuin ſeiour du Dieu de mon plaiſir.
La les amours volent tout à loiſir,
La eſt l'honneur, engraué ſur ſa face
La les vertus, ornement de ſa race,
La les beautez, qu'au ciel on peult choiſir.
Mais ſi d'vn œil foudroyant elle tire
Deſſus mon chef quelque traict de ſon ire,
I'abiſme au fond de l'eternelle nuit.
La n'eſt ma ſoif aux ondes periſſante,
La mon eſpoir & ſe fuit, & ſe ſuit,
La meurt ſans fin ma peine renaiſſante.

LXXXII.

Vous, qui aux bois, aux fleuues, aux cãpagnes.
A cry, à cor, & à courſe hatiue
Suyuez des cerfs la trace fugitiue,
Auec' Diane, & les nimphes compagnes,
Et toy ô Dieu! qui mon riuage bagnes,
As-tu point veu vne nimphe craintiue,
Qui va menant ma liberté captiue
Par les ſommez des plus haultes mõtagnes?
Helas enfans! ſi le ſort malheureux
Vous monſtre à nu ſa cruelle beauté,
Que telle ardeur longuement ne vous tienne.
Trop fut celuy chaſſeur auantureux,
Qui de ſes chiens ſentit la cruauté,

Pour auoir veu la chaſte Cyntienne.

LXXXIII.

Deia la nuit en ſon parc amaſſoit
Vn grand troupeau d'eſtoiles vagabondes,
Et pour entrer aux cauernes profondes
Fuyant le iour, ſes noirs cheuaux chaſſoit.
Deia le ciel aux Indes rougiſſoit,
Et l'aube encor' de ſes treſſes tant blondes
Faiſant greſler mile perlettes rondes,
De ſes threſors les prez enrichiſſoit.
Quand d'Occident, comme vne eſtoile viue,
Ie vy ſortir deſſus ta verde riue
O fleuue mien! vne nimphe en rient
Alors voyant ceſte nouuelle Aurore,
Le iour honteux d'vn double teint colore,
Et l'Angeuin & l'indique Orient.

LXXXIIII.

Seul, & penſif par la deſerte plaine
Reſuant au bien, qui me faict doloreux,
Les longs baiſers des collombs amoureux
Par leur plaiſir firent croiſtre ma peine.
Heureux oyſeaux, que voſtre vie eſt pleine
De grand' douceur! ô baiſers ſauoureux!
O moy deux fois, & trois fois malheureux,
Qui n'ay plaiſir que d'eſperance vaine!
Voyant encor' ſur les bords de mon fleuue
Du ſep laſcif les longs embraſſemens,
De mes vieux maulx ie ſi' nouuelle epreuue.

Suis-ie donq' veuf de mes ſacrez rameaux?
O vigne heureuſe! heureux enlacemens!
O bord heureux! ô bien heureux ormeaux!

LXXXV.

Parmy les fleurs ce faulx amour tendit
Vne ré d'or legerement coulante,
Soubz les rameaux d'vne diuine plante,
Ou de pié coy ce cruel m'atendit.
Bien me ſembla, que quelque voix me dit,
Haſte les pas de ta courſe trop lente:
Quand vne main doucement violente
Serrant la corde à terre m'eſtendit.
Lors ie fu' pris: & ne me prenoy' garde,
Qu'en mile nœuds lié ie me regarde
En la priſon d'vne beauté celeſte.
La eſt ma foy, geolier nuit, & iour.
O douce chartre! ô bien heureux ſeiour!
Qui m'a rendu la liberté moleſte.

LXXXVI.

Pres d'vn boccage, au milieu d'vn beau pré,
Ou d'vn ruiſſeau la freſcheur touſiours dure
Ie te feray vn autel de verdure
De mile fleurs tout au tour diapré,
La ie pendray en vn tableau ſacré
A ton ſainct nom, vne riche peincture,
Ou ie feray de vers vne ceincture,
De mile vers, ſ'ilz te viennent à gré.
Souſpire donq' de ta plus douce haleine,

Me decouurant ſur ce col de porphire
Ces laqs dorez coupables de ma peine.
Ainſi des vens te ſoit donné l'Empire,
Ainſi ta Flore, ô bien heureux Zephire!
Te ſoit touſiours, & touſiours plus humaine.

LXXXVII.

Vent doux ſouflant, vent des vens ſouuerain,
Qui voletant d'aeles bien empanees
Fais reſpirer de ſoueues halenees
Ta douce Flore au viſage ſerain.
Pren de mes mains ce vaſe, qui eſt plein
De mile fleurs auec l'Aurore nees,
Et mil' encor' à toy ſeul deſtinees,
Pour t'en couurir & le front & le ſeing.
En ce pendant, au threſor de ces riues
Ie pilleray ces emerandes viues,
Ces beaux rubis, ces perles, & ſaphirs,
Pour mettre en l'or des treſſes vagabondes,
Qui ca, & la folaſtrent en leurs ondes,
Groſſes du vent de tes plus doux ſouſpirs.

LXXXVIII.

Si longue foy peult meriter mercy,
I'auray le gaing de ma perte paſſee,
Si mon deſtin toute ardeur n'a chaſſee
Du beau ſoleil, dont ie ſuis eclercy,
Amour, qui fut longuement endurcy,
Ores piteux à mon ame offenſee,
A mis les yeux au creux de ma penſee

Cler à luy ſeul, à tout autre obſcurcy.
La foreſt prent ſa verde robe neufue,
La terre auſsi, qui naguere eſtoit veufue,
Promet de fruictz vne accroiſſance pleine.
Or ceſſe donq' l'hiuer de mes douleurs
Et voz plaiſirs naiſſez auec' les fleurs
Au beau ſoleil, qui mon printemps rameine.

LXXXIX.

Zephire ſoufle, & ſa Dame ramene
Les belles fleurs, dont la terre eſt couuerte.
La foreſt neufue oit ſur ſa teſte verte
Progné gemir, & plaindre Philomene.
Le ciel trompeur, qui le front raſſerene,
De ces threſors nous tient la porte ouuerte,
Et pour tirer vn gaing de noſtre perte,
De nouueaux fruictz la nature a faict pleine
Tous animaux, qui cheminent, & nouent,
Qui vont gliſſant, & qui par l'air ſe iouent,
Sentent le feu, & ie ſuis le feu meſme.
Vous ſeulement oſez faire la guerre
Contre celuy, dont la puiſſance extreme
Domte le ciel, l'air, la mer, & la terre.

XC.

Toy, qui fis voir la lumiere incongnue,
Au chaſte filz du ialoux inhumain,
Quand tu pillas d'vne trop docte main
La proye en vain de Pluton retenue.
L'horrible Dieu, qui tonne ſur la nue,

Meu iuſtement pour ſon frere germain
Darda les traicts vangeurs du ſort humain,
Te foudroyant, de ſa flamme congnue.
Las mon chetif! qui l'obliuieux bord
Malgré l'enfer, Acheron, & ſon port,
Ay depouillé de ſa plus riche proye:
Celle, que i'ay faict compagne des Dieux,
Me bat, me poingt, me bruſle, me foudroye
Par les doux traictz, qui ſortent de ſes yeux,

XCI.

Rendez à l'or ceſte couleur, qui dore
Les blõds cheueux, rẽdez mil' autres choſes
A l'Orient tant de perles encloſes,
Et au ſoleil ces beaux yeux, que i'adore,
Rendez ces mains au blanc yuoire encore,
Ce ſeing au marbre, & ces leures aux roſes,
Ces doux ſouſpirs aux fleurettes decloſes,
Et ce beau teint a vermeille Aurore.
Rendez auſſi à l'amour tous ſes traicts,
Et à Venus ſes graces, & attraicts:
Rendez aux cieux leur celeſte harmonie.
Rendez encor' ce doux nom à ſon arbre,
Ou aux rochers rendez ce cœur de marbre,
Et aux lions ceſt' humble felonnie.

XCII.

Ce bref eſpoir, qui ma triſteſſe alonge,
Traitre, à moy ſeul, & fidele à Madame,
Bien mile fois a promis à mon ame

L'heureuſe fin du ſoucy qui la ronge.
Mais quand ie voy' ſa promeſſe eſtre vn ſonge
Ie le maudy', ie le hay', ie le blame:
Puis tout ſoudain ie l'inuoque & reclame,
Me repaiſſant de ſa douce menſonge.
Plus d'vne fois de moy ie l'ay chaſſé:
Mais ce cruel qui n'eſt iamais laſſé
De mon malheur, à voz yeux ſe va rendre.
La faict ſa plainte: & vous qui iours & nuitz
Auecques luy riez de mes ennuis,
D'vn ſeul regard le me faictes reprendre.

XCIII.

Ores ie chante, & ores ie lamente,
Si l'vn me plaiſt, l'autre me plaiſt auſſi,
Qui ne m'arreſte à l'effect du ſoucy,
Mais à l'obiect de ce, qui me tourmente.
Soit bien, ou mal, deſeſpoir, ou attente,
Soit que ie bruſle, ou que ie ſoy' tranſi,
Ce m'eſt plaiſir de demeurer ainſi:
Egalement de tout ie me contente,
Madame donc, amour, ma deſtinee
Ne changent point de rigueur obſtinee,
Ou hault ou bas la fortune me pouſſe.
Soit que ie viue, ou bien ſoit que ie meure
Le plus heureux des hommes ie demeure,
Tant mon amer a la racine douce.

XCIIII.

Quād voz beaux yeux amour en terre incline,

Et voz eſpris en vn ſouſpir aſſemble
Auec ſes mains, & puis les deſaſſemble
D'vne voix clere, angelique & diuine.
Alors de moy vne douce rapine
Se faict en moy: ie me pers, il me ſemble
Que le penſer, & le vouloir on m'emble
Auec le cœur, du fond de la poitrine.
Mais ce doux bruit, dont les diuins accens
Ont occupé la porte de mes ſens,
Retient le cours de mon ame rauie.
Voila comment ſur le meſtier humain
Non les trois ſœurs, mais amour de ſa main
Tiſt, & retiſt la toile de ma vie.

XCV.

Dieu qui recois en ton giron humide
Les deux ruiſſeaux de mes yeux larmoyãs,
Qui en tes eaux ſans ceſſe tournoyans
Enflent le cours de ta courſe liquide.
Quand fut-ce, ô Dieu! qu'en la carriere vuide
De ton beau ciel, ces cheueux ondoyans,
Comme tes flotz au vent ſ'ebanoyans
Deca dela vogoyent à pleine bride?
Ce fut alors, que cent nymphes captiues
Entre tes bras, ſortirent ſur leurs riues,
Laiſſant le creux de ta blonde maiſon.
Ce fut alors, que les Dieux & l'annee
Firent ſur toy, ma terre fortunee,
Renaiſtre l'or de l'antique ſaiſon.

XCVI.

Ny par les bois les Driades courantes,
Ny par les champs les fiers Scadrons armez
Ny par les flotz les grans vaisseaux ramez,
Ny sur les fleurs les abeilles errantes,
Ny des forestz les tresses verdoyantes,
Ny des oyseaux les corps bien emplumez,
Ny de la nuit les flambeaux allumez,
Ny des rochers les traces ondoyantes,
Ny les piliers des saincts temples dorez,
Ny les palais de marbre elabourez,
Ny l'or encor', ny la perle tant clere,
Ny tout le beau, que possedent les cieux,
Ny le plaisir pourroit plaire à mes yeux,
Ne voyant point le soleil qui m'eclere.

XCVII.

Qui a peu voir la matinale rose
D'vne liqueur celeste emmiellee,
Quand sa rougeur de blanc entremeslee
Sur le naif de sa branche repose:
Il aura veu incliner toute chose
A sa faueur le pié ne l'a foulee,
La main encor' ne l'a point violee,
Et le troupeau aprocher d'elle n'ose.
Mais si elle est de sa tige arrachee,
De son beau teint la frescheur dessechee
Pert la faueur, des hommes, & des Dieux,
Helas! on veult la mienne deuorer:
Et ie ne puis, que de loing l'adorer

Par humbles vers (ſans fruit) ingenieux.

XCVIII.

S'il a dict vray, ſeiche pour moy l'vmbrage
De l'arbre ſainct, ornement de mes vers.
Mon nom ſans bruit erre par l'vniuers,
Pluue ſur moy du ciel toute la rage.
S'il a dict vray de mes ſouſpirs l'orage,
De cruauté les durs rochers couuers,
De deſeſpoir les abiſmes ouuers,
Et tout peril conſpire en mon naufrage.
S'il a menty, la blanche main d'yuoire
Ceigne mon front des fueilles que i'honnore:
Les Aſtres ſoyent les bornes de ma gloire.
Le ciel bening me decouure ſa trace:
Voz deux beaux yeux, deux flambeaux que i'adore
Guident ma nef au port de voſtre grace.

XCIX.

O faulſe vieille! ô fille de l'enuie,
Et de l'amour! fille qui à ton pere
As enfanté dommage, & vitupere,
En corrompant le miel de noſtre vie.
O gehinne! ô fleau de noſtre fantaſie,
Qui iuſqu'en l'ame as ton cruel repere!
O le ſeul mal du bien, que lon eſpere!
Faulſe aueuglee, inique ialouſie
Vent peſtilent, air infect qui apportes
La mort au cœur par plus de mile portes,
Sale harpie, oyſeau de triſte augure.

Tu es le mal, qui ne craint, ô ſuperbe!
Emplaſtre, vnguẽt, iuſt de racine ou d'herbe,
Vers enchanté, ou magique figure.

C.

Vieille, qui prens de crainte nourriture
De faulx rapport & de legere foy,
Pourquoy fais-tu ſoudain que ie te voy,
Geler mon feu d'vne triſte froidure?
Si tu es donq' à mes plaiſirs ſi dure
Pourquoy viens-tu loger auecques moy?
Va te noyer en ce fleuue d'emoy,
Fleuue infernal, ou le froid touſiours dure.
Au fond d'enfer va pleurer tes ennuis
Parmy l'obſcur des eternelles nuits:
Pourquoy te plaiſt d'amour le beau ſeiour?
Si la clerté les vmbres epouante,
Oſe tu bien ô charongne puante!
Empoiſonner le ſerain de mon iour!

CI.

O que l'enfer eſtroitement enſerre
Ceſt ennemy du doux repos humain,
De qui premier la ſacrilege main
Arracha l'or du ventre de la terre!
Ceſtuy vrayment mena premier la guerre
Contre le ciel, ce fier, ceſt inhumain
Tua ſon pere, & ſon frere Germain,
Et fut puny iuſtement du tonnerre.
O peſte! ô monſtre! ô Dieu des malefices!

Par toy premier la cohorte des vices
Sortit du creux de la nuit plus profonde.
Par toy encor' s'en reuola d'icy
L'antique foy, & la iuſtice auſsi
Auec l'amour l'autre ſoleil du monde.

CII.

Des chiens veillans le long cry doloreux,
Le ſoing du guet, & la ferree porte
La tour d'airin pouuoyẽt rendre aſſez forte,
Contre l'aſſault du nocturne amoureux.
Trop en eſtoit le ſort auantureux
Meſm' à celuy, qui la vengence porte,
S'il ne ſe fuſt de ſa diuine ſorte
Changé en or, ce metal malheureux.
C'eſt ce fier la, qui egale aux campagnes
Les durs ſommez des plus haultes mõtagnes
Plus foudroyãt, que n'eſt le traict des cieux.
Le fer, le feu, les grand's citez fermees,
Les haults rampars, & les bandes armees
Donnent paſſage à l'or audacieux.

CIII.

Mais quel hiuer ſeiche la verde ſouche
Des ſainctz rameaux, vmbrage de ma vie?
Quel marbre encor', marbre paſle d'enuie
Bleſmiſt le teint de la vermeille bouche?
Mais quelle main, quelle pillarde mouche
Rauiſt ſes fleurs? c'eſt toy fieure hardie,
Qui fais languir par vne maladie

Moy en mon ame, & madame en ſa couche.
O toy, que mere, & maratre appelle
As-tu donc faict vne choſe ſi belle,
Pour la deffaire? ô Dieu qui n'as põt d'yeux!
Si contre moy la nature conſpire,
Voire le ciel, la fortune & les Dieux,
Deffen au moins l'honneur de ton empire.

CIIII.

O Citheree! ô gloire paphienne!
Mere d'amour, vien' piteuſe à la belle,
Qui le ſecours de tes graces appelle,
Saincte, pudique, & chaſte Ciprienne.
Soutien auſsi, vierge Tritonienne,
De ton vieux tige vne branche nouuelle:
Toy, qui ſortis de la ſaincte ceruelle,
Sage Pallas, Minerue Athenienne.
Oyez encor' vous les deux yeux du monde,
L'honneur iumeau de l'iſle vagabonde,
Le iuſte dueil de ce cœur gemiſſant.
Ainſi la nuit tes baiſers fauoriſe,
Chaſte Diane: ainſi Parnaze priſe
Docte Phebus, ton laurier verdiſſant.

CV.

Eſprit diuin, que la troupe honnoree
Du double mont admire, en t'ecoutant
Cygne nouueau, qui voles en chantant
Du chault riuage au froid hiperboree.
Si de ton bruit ma Lire enamouree

Ta gloire encor' ne va point racontant
I'aime, i'admire, & adore pourtant
Le hault voler de ta plume doree.
L'Arne ſuperbe adore ſur ſa riue
Du ſainct laurier la branche touſiours viue,
Et ta delie enfle la Saone lente.
Mon Loire auſsi, demy Dieu par mes vers,
Bruſle d'amour eſtent les bras ouuers
Au tige heureux, qu'à ſes riues ie plante.

CVI.

O noble eſpris de graces allié,
Que ta vertu, la muſe, & la nature
Ont par deſtin, & non parauanture,
Auec le mien eſtroitement lié!
O de mon cœur la ſeconde moitié!
Si de ton feu quelque ſcintile dure,
Soulage vn peu le torment que i'endure.
Me conſolant d'excuſe, ou de pitié.
Inſpire moy les tant douces fureurs,
Dont tu chantas celle fiere beauté,
Qui t'aueugla à ſemblables erreurs.
Ainſi d'amour le feu puiſſe deſcendre
Pour amolir ceſt' humble cruauté,
En l'eſtommac de ta froide Caſſendre.

CVII.

Sus, ſus mon ame, ouure l'œil, & contemple
L'arc triomphal de l'amour ſupernel,
Qui pour lauer ton peché paternel

Porta le faix de ta perte ſi ample.
La, de pitié eſt le parfaict exemple:
Sus donc mes vers, d'vn vol ſempiternel
Portez mes vœux en ſon temple eternel,
Le cœur fidele eſt de Dieu le ſainct temple.
S'il a ſerui pour rendre l'homme franc,
S'il a purgé mes pechez de ſon ſang,
Et ſ'il eſt mort pour ma vie aſſeurer,
S'il a gouté l'amer de mes douleurs,
Prodigues yeux, ne deuez-vous pleurer
D'auoir ſans fruit dependu tant de pleurs?

CVIII.

O ſeigneur Dieu, qui pour l'humaine race
As eſté ſeul de ton pere enuoyé?
Guide les pas de ce cœur deuoyé,
L'acheminant au ſentier de ta grace.
Tu as premier du ciel ouuert la trace,
Par toy la mort à ſon dard etuyé,
Conſole donq' ceſt eſprit ennuyé,
Que la douleur de mes pechez embraſſe.
Vien, & le braz de ton ſecours apporte
A ma raiſon, qui n'eſt pas aſſez forte,
Vien eueiller ce mien eſprit dormant,
D'vn nouueau feu bruſle moy iuſq' à l'ame,
Tant que l'ardeur de ta celeſte flamme
Face oublier de l'autre le torment.

CIX.

Pere du ciel ſi mil' & mile fois

Au gré du corps, qui mon desir conuie,
Or que ie suis au printemps de ma vie,
I'ay asserui & la plume, & la voix,
Toy, qui du cœur les abysmes congnois,
Ains que l'hiuer ait ma force rauie,
Fay moy brusler d'vne celeste enuie
Pour mieux goûster la douceur de tes loix
Las! si tu fais comparoistre ma faute
Au iugement de ta maiesté haute,
Ou mes forfaictz me viendront accuser,
Qui me pourra deffendre de ton ire?
Mon grand peché me veut condamner, Sire,
Mais ta bonté me peut bien excuser.

CX.

Dieu, qui changeant auec' obscure mort
Ta bienheureuse, & immortelle vie,
Fus aux pecheurs prodigue de ta vie,
Pour les tirer de l'eternelle mort.
Celle pitié coupable de ta mort
Guide le pas de ma facheuse vie,
Tant, que par toy à plus ioyeuse vie,
Ie soy' conduit du trauail de la mort.
N'auise point, ô Seigneur que ma vie
Se soit noyee aux ondes de la mort,
Qui me distraict d'vne si douce vie,
Oste la palme à cest' iniuste mort,
Qui ia s'en va superbe de ma vie,
Et morte soit tousiours pour moy la mort.

CXI.

Voicy le iour, que l'eternel amant
Fist par sa mort viure sa bien aymee
Qui telle mort au cœur n'a imprimee,
O Seigneur Dieu! est plus que d'yamant.
Mais qui pourra sentir ce doux tourment,
Si l'ame n'est par l'amour enflammee?
Soufle luy donc, pour la rendre allumee,
L'esprit diuin de ton feu vehement.
Pleurez mes yeux, de sa mort la memoire,
Chantez mes vers, l'honneur de sa victoire,
Et toy mõ cœur, fay luy son deu hommage.
O que mon Roy est inuincible, & fort!
O qu'il a faict grand gaing de son dõmage!
Qui en mourant triomphe de la mort.

CXII.

Dedans le clos des occultes Idees
Au grand troupeau des ames immortelles
Le preuoyant à choisi les plus belles
Pour estre à luy par luymesme guidees.
Lors peu à peu deuers le ciel guindees
Dessus l'engin de leurs diuines aeles
Volent au seing des beautez eternelles,
Ou elle' sont de tout vice emondees.
Le iuste seul ses eleuz iustifie,
Les reanime en leur premiere vie,
Et à son filz les faict quasi egaux.
Si donq' le ciel est leur propre heritage,
Qui les pourra frauder de leur partage

Au poinct, qui eſt l'extreme de tous maux?

CXIII.

Si noſtre vie eſt moins qu'vne iournee
En l'eternel, ſi l'an qui faict le tour,
Chaſſe noz iours ſans eſpoir de retour,
Si periſſable eſt toute choſe nee,
Que ſonges-tu mon ame empriſonnee?
Pourquoy te plaiſt l'obſcur de noſtre iour,
Si pour voler en vn plus cler ſeiour,
Tu as au dos l'aele empanee?
La, eſt le bien que tout eſprit deſire,
La, le repos ou tout le monde aſpire,
La, eſt l'amour, la le plaiſir encore.
La, ô mon ame au plus hault ciel guidee!
Tu y pourras recongnoiſtre l'Idee
De la beauté, qu'en ce monde i'adore.

CXIIII.

Arriere, arriere ô mechant Populaire!
O que ie hay ce faux peuple ignorant!
Doctes eſprits, fauoriſez les vers
Que veut chanter l'hũble preſtre des Muſes.
Te plaiſe donc ma Royne, ma Deeſſe,
De ton ſainct nom les immortalizer,
Auec' celuy qui au temple d'amour
Baiſe les piedz de ta diuine image.
O toy, qui tiens le vol de mon eſprit,
Aueugle oiſeau, deſſile vn peu tes yeux,
Pour mieux tracer l'obſcur chemin des nues

Et vous mes vers deliures & legers,
Pour mieux atteindre aux celeſtes beautez,
Courez par l'air d'vne aele inuſitee.

CXV.

De quel ſoleil, de quel diuin flambeau
Vint ton ardeur? lequel des plus haulx dieux
Pour te combler du parfaict de ſon mieux
Au Vendomois te fiſt l'aſtre nouueau?
Quel cygne encor' des cygnes le plus beau
Te preta l'aele? & quel vẽt iuſqu'aux cieux
Te balanca le vol audacieux
Sans que la mer te fuſt large tombeau?
De quel rocher vint l'eternelle ſource,
De quel torrent vint la ſuperbe courſe,
De quelle fleur vint le miel de tes vers?
Monſtre le moy, qui te priſe, & honnore:
Pour mieux haulſer la Plante que i'adore,
Iuſq' à l'egal des lauriers touſiours verds.

COELO MVSA BEAT.

LA

Muſagnoemachie

SOVS l'œil palle de la nuit
I'ay faict ma courſe premiere
Frizant la mer, qui reluit
Sous la tremblante lumiere.
Ores l'epeſſe fumiere
De l'Ocean monte aux cieux
Ie voy l'Aſtre pluuieux,
Et la monſtrueuſe crouppe
De la grand' marine trouppe
Sus mateloz en auant:
A la proue, & à la pouppe,
Armez vous contre le vent.
Scille en ſon ventre aboyant
En goufre le couſté deſtre
Et Caribde tournoyant
Occupe le flanc ſeneſtre.
Vous, que Iupiter fiſt naiſtre,

Flambeaux amis de la nef,
Decouurez moy voſtre chef.
Deſſus les plus hautes cimes
Ie voy ſortir des abiſmes
Vne Orque, pour m'abiſmer
En ſon ventre plein de crimes,
Qui couure toute la mer
Homere premier ſonna
Et les ras, & les grenouilles,
Puis horrible il entonna
Les phrigiennes depouilles.
Dieu, qui en mon Loire mouilles
L'or de tes creſpes cheueux,
Recoy doucement les vœux
De ceſte auantragedie:
Afin qu'apres ie dedie
Et aux Muſes, & à toy
D'vne trompette hardie
Les victoires de mon Roy.
Au milieu d'vn val vmbreux,
Soubs vne voûte ancienne
Giſt vn Antre tenebreux,
Ou la nuit Cymmerienne
Garde que Phebus ne vienne
Le percer iuſqu'au dedens
Des traictz de ſes yeux ardens.
Lethe de la prent ſa ſource,
Qui d'vne endormante courſe
Sort du cœur d'vn rocher vieux,
Feutrant d'vne humide mouſſe

Les pauoz obliuieux.
Le chant du coq reueillant,
Du chien la ſoingneuſe cure
N'habite à lieu ſommeillant,
Que le long ſilence emmure:
L'oye à l'eclatant murmure
N'eſt en ce clos obſcurcy.
La le ſommeil endurcy
Tient l'ignorance embraſſee:
Que la terre courouſſee
D'vn eſtommac verd de fiel
Auec' Encelade, & Cee
Vomit encontre le ciel.
Comme vn lion ſ'elancant,
Elle a deux leures tortues.
Comme vn aſne balancant
Deux grand's oreilles pointues.
Ses pates de poil veſtues,
Qui trainent ſes membres lourds,
Imitent le pas d'vn ours.
Vne chair de ſang mouillee
Enfle ſa penſe touillee.
Puis veautrant ſon peſant corps,
Comme vne taupe aueuglee,
Souleue le muſeau tors.
Maint ſceptre victorieux,
Et mainte couronne ſaincte,
Maint chappeau laborieux,
Et mainte veſture ceincte
Toute diuerſement peincte

Ornoit le monſtre hideux,
Alors que tout depiteux
Monſtroit à la terre plaine
De ſon arrogance vaine,
Auoir la clef en ſes mains
Du loyer, & de la peine
Des miſerables humains.
Vous qui les fables contez,
Ne deſcriuez plus Antee,
Ny les fiers cheuaux dontez,
Ny l'ame en trois corps entee,
Ny le porc Erimantee,
Ny le lion Nemean,
Ny le ſerpent Lernean,
Ny la puante Chimere,
Ny Meduſe, ny Cerbere,
Qui furent moins contrefaictz
Que ce Monſtre, qui eſt pere
Des plus horribles forfaictz.
La Fraude, & le faux conſeil,
Et la Diſcorde ſuyuie
D'ambition, & d'Orgueil,
Boureaux de l'humaine vie,
La calumnieuſe Enuie,
La Cruauté, qui conſent
Au ſang du peuple innocent,
La blandiſſante Malice,
La miſerable auarice,
Les peu durables plaiſirs,
Et l'Oiſiueté, nourice

Des impudiques desirs,
Les longs tragiques regrez
La mort en l'ame imprimee,
Et des mots iadis secrez
La bande mal enfermee,
C'est la furieuse armee,
Qui saccageant l'vniuers
Par tant d'alarmes diuers,
Par fer, par flamme, par mine
Nostre bon heur extermine,
Sous le Monstre dereglé
Par la vengeance diuine
A son malheur aueuglé.
Francois premier le chassa
Par la campaigne de France,
Et l'estomac luy passa
D'vne ineuitable lance.
Voicy Henry, qui s'auance,
Qui d'vn fer etincelant
Le chef luy va martelant.
Caterine, & Marguerite
Chacune d'elles irrite
La beste au dos, & au flanc,
Qui d'vne haleine depite
Vomist vn fleuue de sang.
Ie voy le royal enfant,
Que tant de grace enuironne,
Qui d'vn Laurier triomphant
Desia desia se couronne.
Voicy, comme il eperonne

Ta iuuenile vertu
Deſſus le Monſtre abatu.
Voicy l'honneur de l'egliſe,
Voicy Chaſtillon, & Guyſe,
Et qui toucha de ſa main,
A la couronne promiſe
Du ſainct college Romain.
Voicy l'arbre plantureux,
La iuſte equité congneue
De l'Oliuier bien heureux.
Voicy la vertu chenue
Du ſeing de Pallas venue,
Maſcon, dont la docte voix
Sucre l'oreille des Roys.
Voicy Monluc, qui arriue,
Laiſſant l'Ecoſſoiſe riue,
Pitho, qui le compoſa
D'vne humeur perſuaſiue
Sa docte langue arrouſa.
Le ſage docte Chiron
D'vne mammelle fertile
Alaicte dans ſon giron
Le ieune Francois Achille.
C'eſt Danaiſe, qui diſtile
Vne celeſte liqueur
Abbreuant le ieune cœur,
Qui d'vne genereuſe ire
Deſia (ce ſemble) deſire
Manier ſoubs vn Phenix
Les armes, & de la Lire

Les ſons en douceur finis.
Ie voy le palais Royal,
Des parlemens l'excellence,
Ou d'vn contrepoix loyal
Les ſainctes loix en balence.
La ſuperbe violence
Du monſtre ennemy de Dieu
N'habite point en ce lieu.
La le pourtraict on contemple
Du vieil Senat, & l'exemple
Du iugement, qui eſtoit
Ou iadis dedans ſon temple
La ſage vierge habitoit.
Comme du preſent des Grecs
Sur la ſommeillante Troye
Tomboyent les ſoudars ſecres
Ardens à la riche proye:
La faueur des dieux ottroye,
Que la royale cité
Enfante vn peuple incité
Des neuf pucelles enſemble
C'eſt toy, Paris, ou ſ'aſſemble
La fleur des Grecs, & Latins
Sur l'ignorance qui tremble
Parmy ſes riches butins.
Les Scadrons auantureux
Des abeilles fremiſſantes
Forment leur miel ſauoureux
Des fleurs ſans ordre naiſſantes
Par les plaines verdiſſantes,

Tel eſt le vol de mes vers,
Qui portent ces noms diuers,
Diſcourant parmy le monde
D'vne trace vagabonde.
Mais rien choiſir ie ne puis
Au grand threſor, qui m'abonde,
Tant riche pauure ie ſuis
Le grand viſage des cieux
Quand le char de la nuit erre,
Ne rit auecques tant d'yeux
A la face de la terre.
Et l'Inde riche n'enſerre
Tant de perles, & threſors,
Que la France dans ſon corps,
Cache d'enfans poetiques:
Qui en ſonnetz, & cantiques,
Qui en tragiques ſangloz
Font reuiure les antiques
Au ſeing de la mort enclos.
Carlé, Heroet, Sainct Gelais
Les trois fauoris des Graces,
L'vtile doux Rabelais,
Et toy Bouiu, qui embraſſes
Suyuant les royales traces
L'heur, la faueur, & le nom
De Pallas & de Iunon.
Sceue, dont la gloire noue
En la Saone, qui te loue
Docte aux doctes eclerci,
Salel, que la France auoue

L'autre gloire de Querci.
Peletier laborieux
En tes poetiques œuures,
Et Martin induſtrieux
Qui fidelement decœuures
L'art des antiques manœuures,
Ne laiſſez, diuins eſpris,
Voſtre labeur entrepris.
Voicy Maclou, qui accorde
Le fer, le feu, la diſcorde
D'vn pouce non endormy,
Foudroyant deſſus ſa corde
L'Anglois, iadis ennemy.
Venez l'honneur Loudunois,
Et ceux, que mon Loire priſe,
Lyon, & le Maſconnois,
Et Tholoſe bien appriſe.
Paris chef de l'entrepriſe
Faict ſon enſeigne vndoyer
Pour l'ennemy foudroyer.
Sus doncq, diuine cohorte,
Qu'on ouure la double porte
Du mont, qui ſe fend en deux,
A fin, que la guerre ſorte
Deſſus le monſtre hideux.
Ie voy luire trois flambeaux,
De Phebus heureux augure,
Qui tremblent ardens, & beaux
Au front de la nuit obſcure.
A voir leur belle figure,

Ie preuoy le grand Baif
En ces trois encores vif
Sous noſtre Dorat, qui dore
Ses vers, que Parnaſe adore,
Dont l'art bien elabouré
De l'or de Saturne encore
A ce ſiecle redoré.
Qui eſt celuy, qui du chef
Heurte le front des eſtoiles?
Qui les aeles de ſa nef
Empenne de riches toiles?
Le vent marry, de ſes voiles
Parmy les floz eſtrangers
Iuſqu'au ventre des dangers
Le hauſſe le baiſſe, & brouille.
A voir ſa riche depouille,
C'eſt le Pindare Francois,
Qui de Thebe & de la Pouille
Enrichiſt le Vandomois.
Il eſt temps de deplacer.
Sus ma Muſe, la derniere,
Ores il faut delacer
Voſtre courſe priſonniere.
Allez ma douce guerriere,
Et legerement coulant
Sur le chariot roulant
Gagnez quelque peu d'eſpace.
Ores n'eſt temps, que l'on face
Vn trotier, & menu train,
Ou que des cheuaux l'audace

Demeure ſerue du frein.
Le docte luc tant vanté,
Qui la mort de l'ignorance
Parmy Loudun a chanté,
Voire par toute la France,
Me veut donner aſſeurance
De lacher par l'vniuers
Les traiz de mes petis vers.
Qui de ceſte Lire mienne
D'vne corde horacienne
Encourageant les doux ſons,
A bien daigné ſur la ſienne
Refredonner mes chanſons.
Vous, de qui le front ſcauant
Des ſaincts rameaux ſe faict digne
Venez tonner bien auant
Dedans la torte buccine
La voix de l'horrible ſigne,
Et vous les ſcadrons vaillans
Pour les Muſes bataillans,
Hurtez le depiteux monſtre,
Qui friſſonne à la rencontre
De voſtre ſuperbe effort,
Et en ſon viſage montre
Le pale teint de la mort.
Du metal il ſ'arme encor',
Dont on ſonne les alarmes.
D'vn acier engraué d'or
Vulcan fiſt voz belles armes.
Mais (ô la fleur des gendarmes)

Vous ne le changerez pas,
Comme au milieu des combas
Fist au plus ruzé Titide
Le mal caut Antenoride.
Cent fois la valeur d'vn bœuf
L'armoit, & du Danaide
Les armes en valoyent neuf.
Iupiter nous a donné
La terre, pour heritage:
Et a le ciel ordonné
Aux immortelz en partage.
La, de tout sexe, & tout age
Il compasse tous les faictz.
Ses iugemens sont parfaictz.
Sa foudre lente à la peine
De l'ignorance inhumaine
Porte la mort, & l'enfer.
Les Dieux ont les piez de laine,
Mais ilz ont les braz de fer.
Ie voy tomber d'vn hault vol
La guerriere Athenienne
Portant pendue à son col
La targe Gorgonienne.
C'est la grande Tritonienne,
Qui va sa hache elencant.
Sur son tymbre menassant
Ondoye vne flamme obscure.
Sus Muses, ma douce cure,
Venez le Monstre affoler.
Du costé du bon augure

I'ay veu deux Cignes voler.
Qui eſt celuy, qui l'air fend
Au balancer des aiſſelles?
Porté ſur le dos du vent,
Qu'il eperonne des aeles
De ſes deux plantes iſnelles?
A voir ſon chapeau doré,
Et le pourpre coloré
De ſa cappe d'or ſemee,
A voir ſa verge charmee,
C'eſt l'oiſeau Cyllenien,
Auancoureur de l'armee
Du ſainct cœur aonien.
Le dieu qui les longs trauaux
Au vieil ſeing de Thetis baigne,
Faict galloper ſes cheuaux
Par la celeſte campagne.
Deſſous la bride compagne
Ilz ſont ſortis de la mer
Epoinconnez d'abiſmer
La fiere peſte vilaine.
Leur feu vomiſſante halaine
Reſoufle vn brazier d'horreur
Dedans ma poitrine pleine
D'vne indomptable fureur.
Io Pæan, deſſerrez
Mile traitz d'vne ſecouſſe,
Et ce Pithon enferrez
Dedans ſa poitrine rouſſe.
I'en ay cent dedans ma trouſſe

Des moins rebouchez de tous:
Pour l'enfoncer de leurs coups
Au chef, au ventre, à l'aiſſelle.
Vne tragique pucelle
Pour eux vn arc me tendit
De l'homicide fiſcelle,
Dont Lycambe ſe pendit.
Allez filles de la nuit,
De longs ſerpens cheuelues,
Suiuez le monſtre, qui fuit
Sur ſes grand's pates velues.
De cent couleuures elues
Deſſus voſtre horrible front
Glacez luy le col en ront:
Et pleuuant en ſon courage
De crainte, d'horreur, de rage
Vne bouillante liqueur,
De voſtre plus grand orage
Tempeſtez luy dans le cœur.
Le ſepulcre des Geans,
Et vous, traiz de la tempeſte,
De l'horrible main cheans,
Elancez vous ſur la teſte
De la ſacrilege beſte.
I'oy les gros ſouſpirs ardens.
Encelade eſt la dedans,
Qui anime ſa gorge
La Ciclopienne forge.
Ie voy cent braz poudroyez,
Ie voy le feu, qui regorge

Des eſtommacz foudroyez.
Le monſtre aux piez de ſerpent,
Qui d'vne equailleuſe trace
Le long des cuiſſes luy pent,
Et le ventre luy embraſſe.
Bien trois cens de ceſte race
Les montagnes aſſemblans
Les aſtres de peur tremblans
D'enhault voulurent decoudre:
Et pour le ciel mettre en poudre
D'vn eſpouentable cœur
Faire au prince de la foudre
Sentir les loix du vainqueur.
Par la grand' lice des cieux
La troupe aux aeles humides
Des freres ſedicieux
Contrecourt à longues brides.
Or par les carrieres vides
Porte l'hiuer, & la nuit,
D'vn cours, qui en vain ſe ſuit,
Voltigeant à bride ronde.
Or' ſous la voute du monde
Eloche d'vn dos puiſſant
De ſon eſtable profonde
Le fondement gemiſſant.
Qui court le ciel acrocher,
Qui arrache les montagnes,
Qui la teſte d'vn rocher
Darde à trauers les campagnes,
Qui fuit, qui ſuit les enſeignes,

Voicy le pere des dieux,
Qui vole victorieux
Sur ſon aigle magnanime.
Voilecy, comme il anime
Les bandes du ciel, qui vont
Là, ou plus fort, ſ'enuenime
L'aſſaut, que les Geans font.
Les poinctes de feu errant's
Or à longues halenees
Or à longs yeux eclerans
Dans les nues eſtonnees:
Leurs grand's voix ont entonnees:
Et la fureur, qui deſcent
D'vn trait qui le ſouffre ſent,
Les montagnes emmoncelle
La terre beant ſous elle
Les enfers ne cache pas.
Deſſous la clerté nouuelle
Les vmbres tremblent la bas.
Ia le treſſuant Atlas
Anhele deſſous ſa charge.
Voicy Bellone, & Pallas
Quaſi ſur l'extreme marge.
La Meduſienne targe
S'oppoſe au cruel effort.
Voicy Mars, voicy la Mort,
Qui par les grand's bandes erre.
Voicy la fin de la guerre
Voicy les dieux triomphans,
Et voicy la triſte Terre

Couuerte de ſes enfans.
Dieu en Cirene adoré,
Ceinct de branche verdiſſante,
Marie vn archet doré
Auec la corde puiſſante
De ma Lire Menacante.
Sur les aeles de ton nom
Guinde bien hault le renom
De la guerre commencee
Par moy l'Angeuin Alcee,
Suiuant les Scadrons diuers,
Qui l'Ignorance ont chaſſee
Par la foudre de leurs vers.
A quatre Courſiers volans,
Dont la blancheur eſt derobee
Decouure deſſus leurs flancs
La nege de frais tombee,
Voſtre charette courbee
Attelez, diuin troupeau,
L'honneur du double coupeau:
Et pour celebrer la feſte,
Portant voz armes en teſte
De couronnes etophez,
De voſtre heureuſe conqueſte
Heureuſement triomphez.
Ie veux vn arc eleuer
Sur deux colonnes doriques,
Pour voſtre gloire y grauer
En cent moulures antiques.
La, diront miles cantiques

Les ieunes, qui ont choisi
Le thresor presque moisi
De la vieille Poesie,
D'vne honneste ialousie
Enflammez par la saueur,
Qui distile en l'Ambrosie
De la royale faueur.
En ton nectar adouci
Muse, enyure ton esponge,
Pour desaigrir le soucy,
Qui la poitrine me ronge.
Retien l'ame qui se plonge
Au goufre tempestueux
Du palais tumultueux.
En ce icy ma nef captiue,
Affin que dessus ta riue
Dedans ton temple immortel
Des rameaux de mon Oliue
I'encourtine ton autel.

COELO MVSA BEAT.

A SALMON

MACRIN SVR LA MORT de ſa Gelonis.

TOVT ce, qui prent naiſſance
Eſt periſſable auſsi.
L'indomptable puiſſance
Du ſort, le veut ainſi.
Les fleurs, & la peinture
De la ieune ſaiſon
Montrent de la nature
L'inconſtante raiſon.
La roze iournaliere
Meſure ſon vermeil
A l'ardente carriere
Du renaiſſant Soleil.
La beauté compoſee
Pour fletrir quelque fois,
Reſſemble à la roſee,

Qui tumbe au plus doux mois.
La grace, & la faconde,
Et la force du corps
De nature feconde
Sont les riches threſors.
Mais il faut que lon meure,
Et l'homme ne peult pas
Tarder de demyheure
Le iour de ſon trepas.
Ou eſt l'honneur de Grece,
L'eſpouſe au fin Gregeois
Et la chaſte Lucrece,
Baniſſement des Rois?
L'aueugle archer ſurmonte
Les hommes & les Dieux:
Et la Chaſteté dompte
L'Amour audacieux.
La Parque depiteuſe
De voir l'honneſteté
De ſa dextre hideuſe
Dompte la Chaſteté.
Et puis la Renommee
Par le diuin effort
D'vne plume animee
Triomphe de la Mort.
La Renommee encore
Tombe en l'obſcur ſeiour,
Le Temps, qui tout deuore,
La ſurmonte à ſon tour.
L'An, qui en ſoy retourne,

Court

Court en infinité.
Rien ferme ne ſeiourne,
Que la Diuinité.
La conſtance immuable
De la douce moitié,
Sa chaſteté louable,
Son ardente amitié,
O Macrin ! n'ont eu force
Contre la fiere Loy,
Qui a faict le diuorce
De ta femme, & de toy.
La mort bleſme d'enuie
En la venant ſaiſir,
A troublé de ta vie
Le plus heureux plaiſir.
Si as-tu la vengeance
En ta main bien à poinct,
Pour donner allegeance
A l'ennuy qui te poingt.
Commande à la Memoire,
Eſpendre en l'vniuers
De Gelonis la gloire,
Ornement de tes vers.
L'ambicieuſe pompe
Du funebre appareil
Si bien que toy, ne trompe
L'obliuieux Sommeil.
Quand la douleur trop forte
D'vne amoureuſe erreur
Voudroit fermer la porte

A ta douce fureur,
Ma muſe, ta voiſine
Deffendra que l'oubly
Du bruit ne ſ'enſaiſine,
Que tu as ennobly.
Si ton amour expreſſe
N'a ſauué Gelonis,
L'amoureuſe Deeſſe
Perdit bien Adonis.
Sus donc, & qu'on eſſuye
Les pleurs & le ſoucy
Le beau temps, & la pluye
S'entreſuyuent ainſi.
Celuy, qui bien accorde
De la Lyre le ſon,
Cherche plus d'vne corde,
Et plus d'vne chanſon.
Cuydes-tu par ta plainte
Souleuer vn tombeau,
Et d'vne vie eſteinte
R'allumer le flambeau?
Ton dueil peu ſecourable
Ne deſaigrira pas
Le Iuge inexorable,
Qui preſide la bas.
La harpe tracienne,
Qui commandoit aux bois,
Auſsi bien que la tienne
Lamenta quelque fois.
Son piteyable office

Aux enfers penetra,
Ou ſa chere Euridice
En vain elle impetra.
Macrin, ta douce Lyre,
La mignonne des dieux,
Ne peult ſurmonter l'ire
Du ſort iniurieux.
Il faut, que chacun paſſe
En l'eternelle nuit,
La mort, qui nous menaſſe,
Comme l'vmbre, nous ſuit,
Le temps qui touſiours vire,
Riant de noz ennuis,
Bande ſon arc qui tire
Et noz iours, & noz nuitz.
Ses fleches empennees
De Siecles reuolus
Emportent noz annees,
Qui ne retournent plus.
N'auance donc le terme
De tes iours limitez.
La vertu, qui eſt ferme
Fuit les extremitez.
Trop, & trop toſt la parque
T'enuoira priſonnier
Dedans l'auare Barque
Du vieillard Nautonnier.
Adonc ira ton ame
Sa moitié retrouuer,
Pour ta premiere flame

Encores eſprouuer.
L'amour ta douce peine,
T'ouurira le pourpris,
Ou la mort guide, & meine
Les amoureux eſpris.
La, ſous le ſainct vmbrage
Des myrtes verdoyans
S'appaiſera l'Orage
De tes yeux larmoyans,

DESCRIPTION DE LA
Corne d'abondance preſentee à vne mommerie.

ACHELOYS ceſt amoureux fleuue,
Se faiſant taureau mugiſſant,
Contre Hercule au combat ſe treuue,
Mais à ſon dam il fiſt eſpreuue
De l'ennemy le plus puiſſant.
De cornes ſa teſte embellie
De l'vne eut le front deſarmé.
Les Naiades l'ont recueillie,
Et des plus beaux threſors remplie,
Dont le cours de l'an ſoit ſemé.
La, ſont les vermeillettes roſes,
Des lyz la royalle blancheur,
La, les œillez, la ſont encloſes
Mile marguerites decloſes
A la matinale freſcheur.
La, eſt la pomme coloree,
La, eſt le citron verdiſſant

La l'Oliue tant honoree,
La l'orange iaune doree,
La le beau grenad rougiſſant.
La riche pomme enluminee,
Prix de la plus belle des trois,
De ce Cor ſoit exterminee.
Trop dure fut ſa deſtinee,
Qui fut la mort de tant de Roys.
Celles, par qui la Cyprienne
D'Atalante tarda le cours.
Soyent dedans ceſte corne mienne,
Et face amour, qu'il m'en auienne
Contre vous ſemblable ſecours.
Ces fleurs ie voue à la plus belle,
Mon œil la void, mon cœur la ſent:
Mais ie ne diray le nom d'elle,
Chacune ſe peult iuger telle,
Puis qu'a toutes i'en fay preſent.
De mile autres icy cachees
Les champs de Cypre ſont fournis.
Pour vous y furent arrachees
Celles, qui ſont du ſang tachees
D'Hiacint', Narciſſe, Adonis.
Venus, qui congnoiſt voz merites,
En ſon verger les fiſt cueillir
Par les mains de ſes trois Carites:
Ses faueurs ne ſont pas petites,
Veillez en gré les recueillir.
La riche corne floriſſante
Ie la compare à voz valeurs.

La fleur des ans eſt periſſante,
Et puis la ſaiſon rauiſſante
Paliſt les vermeilles couleurs.
Les fruicts, qui les beautez nourriſſent,
Ne laiſſez en l'arbre ſeicher.
Cueillir les fault, quand ilz meuriſſent,
Auſſi ſans meurir ilz fletriſſent,
S'on les veult trop verds arracher.

AVX DAMES ANGEVINES.

PLVME, qui as d'vne aele inuſitee
Depuis deux ans la France viſitee,
Chantant des Roys les louanges à gré,
Et l'arbre ſainct à Minerue ſacré,
Baiſſe ton vol, razant la freſche riue
Ou pres d'Angers le cours de Meine arriue.
Va ſaluer d'vn ſon melodieux
De mon Aniou les domeſtiques Dieux:
Qui m'ont ſouuent de leurs manoirs ſauuages
Ouy chanter ſur les prochains riuages
Le nom, qu'amour de ma force vainqueur
A erigé pour trophee en mon cœur.
Ne cherche point la tourbe murmurante
Des profeſſeurs de ſageſſe ignorante,
Mon nom auſſi par la France loué
Ne quiert le bruit du palais enroué
Ne le ſourcil trop ſuperbe, & ſeuere
Qui le pouuoir des Muſes ne reuere.
Le docte Dieu, qui inſpire en mon cœur
Du ſainct ruiſſeau la feconde liqueur

Mon ſort fatal, & mon Dieu domeſtique,
Qui m'a voué au labeur poetique,
Sachant combien i'y prenoy' de ſaueur,
M'ont deſtiné a plus douce faueur.
Va plume donc voir les troupes diuines
Des Demydieux, & nimphes Angeuines,
Ou ie ſeray (peult eſtre) bien receu
Par ton moyen, quand la France aura ſceu
Que leur haut bruit ie fay ſonner à Loire,
Qui ay chanté des grands Princes la gloire.
Des enuieux les plumes de corbeau
Ont mis l'honneur des Dames au tombeau
Sentant combien les graces feminines
Seroient en prix, ſi les plumes benignes
Les oppoſoient au tiltre ambicieux,
Dont noſtre nom ſ'eleue iuſq' aux cieux.
De cigne donc la mienne blanchiſſante
Soit à leur los ſes aeles flechiſſante,
Mienne ie dy, qui au dedans du corps
Suis auſſi blanc, que le Cigne dehors.
Auſſi le Dieu, qui ma fureur allume,
Me fiſt iadis preſent de ceſte plume.
Les doctes ſœurs qui parmi l'vniuers
Feront voler voſtre nom par mes vers,
Tant que viuray, Dames bien fortunees,
Seront par moy pour vous importunees:
Qui feray bien, ſi i'en veux prendre emoy
Viure deux fois enſemble vous & moy.
Si vous euſſiez de l'vnde obliuieuſe
Tiré voz noms, que la Parque enuieuſe,

Et noz eſcrizy ont faict deualer,
Quel bruit pouroit au voſtre ſ'egaler?
Toute vertu des Graces ignoree
N'eſt longuement entre nous honnoree.
Mais maintenant ie voy le temps changer,
Qui vous ſouloit ſous ſa force ranger
Puis que deſia commencent à vous plaire
Les doctes vers, vous n'aurez plus à faire
Pour voz honneurs rendre à iamais viuans
De mandier la main des eſcriuans.

IMMITATION DE L'ODE TINE DE IAN DORAT.

SVR LA MORT DE LA Royne de Nauarre.

COMME en vn char qui bruloit,
Rauy parmy l'air liquide
Le grand Prophete voloit,
Et commandant à la bride
Des cheuaux audacieux,
D'vne main etincelante
Guidoit leur trace brulante
Par la carriere des cieux.
Quand du vieil ſeing foudroyant,
Aux bras du ieune Prophete
La robe en l'air vndoyant
Tomba d'vne longue traicte,
Qui ſembloit aux regardans
Etinceler par derriere

Vne brillante lumiere
A pointes de traiz ardens.
Comme au ſerein d'vne nuit
De mile feux couronnee
De loing quelque fois reluit
Vne eſtoile epoinconnee,
Qui coule, ou ſemble couler,
Et trainant apres ſa fuite
De ſillons vne grand' ſuite
Court par le vague de l'air.
Ainſi, ayant depouillé
De ſa forme corporelle
Le manteau iadis ſouillé
D'vne tache naturelle,
Marguerite delaiſſa
Ce vieil fardeau tant moleſte,
Et aux ronds du feu celeſte
Plus alaigre ſe haulſa.
L'eſprit du corps deuoilé,
Et net des terreſtres boues
Iuſque au ciel eſtoilé
Vola deſſus quatre roues:
La foy, l'eſperance auſſi,
La charité tant priſee,
Et celle, que n'a briſee
L'effort du cruel ſoucy.
Sur ces couples bien appris
Parmy la celeſte trace
Au ranc des heureux eſpris
Elle alla prendre ſa place,

La, ou Royne elle se void
D'vn monde plus grand, & ferme
Que n'estoit le petit terme,
Que son Nauarrois auoit.

CONTRE LES ENVIEVX Poetes.

A PIERRE DE RONSARD.

LOR n'est point si precieux,
Si ferme n'est point encore
Le metal audacieux,
Qui tous ses freres deuore,
Comme vn vers, qui nous honnore.
Les vers sont plus doux que miel.
Les vers sont enfans du ciel
Heureux, qui par vn Homere
A domté la mort amere.
Heureux, qui pour guide ont eu
La louange, qui est mere,
Et fille de la vertu.
Mais ceste louange encor'
Fille des Dieux auouable
Passe l'Indique threſor,
Venant d'vn loueur louable.
C'est vn breuage amiable,
Plus doux que celuy des cieux,
Pour mettre du ranc des Dieux
L'ame digne de le boire:
Et pour grauer vne gloire
Au marbre du firmament

Ferrement de la memoire
Plus dur que le diamant.
Heureux vous eſtes mes vers,
Heureuſe tu es ma Lyre,
Que deux poetes diuers
Daignent pour ſubiect elire.
Pour tes louanges eſcrire
Sous celle d'vn arc diuin
Tire par l'air Angeuin
Vn traict Francois, & Patriere
En courant, laiſſe derriere
Les mieux empennez eſpris,
Qui volent par la carriere
Des vieux Romains bien appris.
Par leurs vers laborieux,
Brulans de voir la lumiere
Noſtre Loire glorieux
Enfle ſa courſe premiere.
Sa trace non couſtumiere
Sous la bride de ma voix
Se ioint au Loir Vandomois,
Qui ſ'egale au Roy des fleuues.
L'oliue, & ſes branches neuues
Puiſſent ainſi deſormais
Marier aux foreſtz veuues
Mon renom pour tout iamais.
La nature, & les Dieux ſont
Les architectes homes.
Ces deux (ô Ronſard) nous ont
Batiz de meſmes atomes.

Or ceſſent donques les Mômes
De mordre les eſcriz miens,
Puis qu'ilz ſont freres des tiens,
Que les plus haux dieux admirent.
Si deux bons archers admirent
Ficher les traictz au milieu
Du blanc, bien ſouuent ilz tirent
Tous deux en vn meſme lieu.
Peletier me fiſt premier
Voir l'ode, dont tu es prince,
Ouurage non couſtumier
Aux mains de noſtre prouince.
Le ciel voulut que i'apprinſe
A le raboter ainſi
A toy me ioignant auſsi,
Qui cheminois par la trace
De noſtre commun Horace,
Dont vn Demon bien appris
Les traictz, la douceur, la grace
Graua dedans tes eſpris.
La France n'auoit qui peuſt,
Que toy, remonter de chordes
De la Lyre le vieil fuſt,
Ou brauement tu accordes
Les douces Thebaines Odes.
Et humblement ie chantay
L'oliue, dont ie plantay
Les immortelles racines.
Par moy les graces diuines
Ont faict ſonner aſſez bien

Sur les riues Angeuines
Le Sonnet Italien.
Dont le branle induſtrieux,
Et la peſante meſure
De ſes piedz laborieux,
Qui ne vont à l'auanture
Par les champs, dont la peinture
Dyapre ces belles fleurs,
N'entendent point les valeurs,
Que la Lyre babillarde
Te fredonne plus gaillarde
Ores haut, & ores bas
Sur ſa chorde fretillarde
A la cadence des pas.
Le nourriſſon abreuué
Du laict de la douce Muſe
Filz des Dieux eſt approuué,
Et Apollon, qui ſ'amuſe
A l'enſeigner, ne refuſe
Le marier aux neuf Sœurs,
Dont tu goutois les douceurs
Lors que la ieuneſſe tendre,
Qui de ſoy ne peut etendre
Ses foibles membres au cours,
En vain me faiſoit attendre
Orphelain de vray ſecours.
Voyla comment le bonheur
De ceux, que la Muſe eſtime,
S'enuole au palais d'honneur:
Mais l'enuie qui ſe lime

De voir la vertu ſublime,
Dedans ſon pasle manoir
Platré de ſang verd, & noir
Guigne de trauers les œuures
Des ingenieux maneuures,
Et regorge tout expres
Le noir venin des couleuures,
Pour le remacher apres
Qui le matin vilageois
A veu tombé ſous la force
Du generaux dogue Anglois,
Il a veu, comme il ſ'efforce
En vain d'vne longue entorce
Sous le mords entrelaſſé.
Il a le dos heriſſé
Parmy ſa dent venimeuſe
Coule vne baue eſcumeuſe:
Et horriblement grinſant
Degorge ſa voix fumeuſe
D'vn œil de feu rougiſſant.
Telz ſont les chiens animez,
Qui loing de Parnaſe abondent.
Qui d'abois enuenimez
Aux ſainctes pucelles grondent.
Mais comme la nege ils fondent
Aux raiz de ce Dieu ſcauant,
Qui a pouſſé bien auant
Son chef ſur noſtre hemiſphere:
Malgré la nuit, qui eſpere
Sortant de ſon noir ſeiour

Rebander (ô vitupere)
Les yeux de noſtre beau iour.
Voy le combat ancien
Du Cornet contre la Lyre
Du prince Muſicien,
Qui a d'vn iuſte martire
Puny le vaincu Satyre,
Las ! qui en vain ſe repent
Voyant ſa peau, qui luy pent.
Ie voy ſes entrailles viues,
Ses nerfz, ſes venes craintiues
Decouuertes treſſaillir:
Ie voy deux herbeuſes riues
De l'eau de ſes yeux ſaillir,
Ie voy plus de cent ruiſſeaux
Colez de fange, & de bourbe
Enfans des horribles eaux
Du grand fleuue neu' foi' courbe
Au tour de la noire tourbe.
Ilz ne pauent en coulant
Leur fond de ſable roulant.
Des herbes eſt leur ceincture,
Dont forcerent la nature,
Les deux filles du Soleil:
Leurs vndes font la teincture
De l'obliuieux ſommeil.
Mais les fleuues debordez,
Qui du ſainct Parnaſe ſourdent,
Courent à flotz debridez,
Qui les campagnes eſſourdent.

Ores leurs fors bras deſſoudent
Leurs ponts, ecluſes, & pors,
Qui fertilizent leurs bors
De mile palmes gaignees.
Ores de fleurs couronnees,
Et d'vn meſme enfantement
Auecques l'Aurore nees
Se bornent plus lentement.
Volez bien heureux oyſeaux,
Meſſagers de la victoire,
Sur les eternelles eaux
Des filles de la Memoire
Ie voy venir la gent noire.
Mile corbeaux enuieux,
Qui du bord obliuieux,
Et des chaulx riuages mores
Icy reuolans encores,
Troublent d'vn ſon eclattant
Les nouueaux Cygnes, qui ores
Par la France vont chantant.
Qu'on laſche l'etomiſſeur,
Qui lentement par l'air nage,
Sur ce milan rauiſſeur.
Il a laiſſé le carnage,
Il a hauſſe le plumage.
Sus fauconnier, delongez
Les ſacres encouragez,
Qui volent à tire d'aele.
Voyez la guerre cruelle.
Voyez l'importun aſſault.

Voyez rouler peſlemeſle
Et ſacre, & milan d'enhault.
I'oy la babillarde voix
De la Pie iniurieuſe,
Qui ſ'eſt ſauuee en ce bois.
C'eſt la race furieuſe,
Qui iadis trop curieuſe
D'egaler ſes facheux ſons
O Muſes ! à voz chanſons
Priſt ceſte nouuelle forme,
Temoing de ſa faulte enorme,
Demeurant touſiours apres
Et depiteuſe, & difforme,
Et iniure des foreſtz.
Voirray-ie point depouiller
La grand' troupe deloyale,
Qui du bec oſoit ſouiller
La belle fleur liliale?
Ie voy la nimphe royalle,
Qui les eparpille tous,
Et d'vn ſon heureux, & doux
Reclame la bande blanche.
C'eſt la Marguerite franche
Promiſe aux aſtres luyſans,
Si la Parque ne me tranche
Le fil de mes ieunes ans.
D'ou vient ce plumage blanc,
Qui ma forme premiere emble?
Deſia l'vn, & l'autre flanc

Dessous vne aele me tremble.
Nouueau Cygne, ce me semble,
Ie remply l'air de mes criz.
Mes aeles sont mes escriz,
Et ie porte par le monde
La memoire vagabonde
De mon prince non pareil
Des l'Aurore, iusq' à l'vnde,
Ou se baigne le Soleil.

COELO MVSA BEAT.

L A
LIANCE
VERTVEVX
PAX
VO
BIS
AMOVR
IVSTICE
DVNG
ANGES
LES
LIES

RECVEIL
De Poesie, presenté
A TRESILLVSTRE PRINcesse Ma Dame Marguerite, sœur vnique du Roy, & mis en lumiere par le commandement de Madicte Dame.

*

REVEV ET AVGMENTE DEPVIS la premiere edition, par Ioachim Du Bellay Angeuin.

*

AVEC PRIVILEGE.

A PARIS,

Par Charles Langelier, Libraire iuré, tenant sa boutique au perron de la salle des merciers, ioignant la porte de la grand' salle du Palais.

1561.

A TRESILLV-

ſtre Princeſſe Madame Marguerite,
ſœur vnique du Roy.

*

MA Dame, apres auoir depuis peu de temps mis en lumiere quelques petiz ouuraiges poetiques, plus pour ſatisfaire à l'inſtante priere d'aucuns miens amis, que pour eſpoir que i'euſſe d'acquerir aucune reputatiõ entre les doctes, i'auoy deliberé me retirer entieremẽt de ce labeur auſsi peu maintenant fauorizé, comme il eſtoit anciennement entre les meilleurs eſpriz ſingulierement recommandé. Ie ne ſcay ſi l'infelicité de noſtre ſiecle en eſt cauſe, ayant l'ambition, & l'auarice, & l'ocieuſe volupté, peſtes des bons eſpriz, chaſsé d'entre nous ce tant honneſte deſir de l'immortalité: ou la trop grande & indocte multitude des eſcriuains, qui de iour en iour ſ'eleue en France, au grand deshonneur & abatardiſſemẽt

A SA LYRE.

Va doncques maintenant ma Lyre,
Ma Princeſſe te veult ouir.
Il fault ſa table docte elire,
Là, quelque amy voudra bien lire
Tes chanſons, pour la reſiouir.
Ta voix encores baſſe & tendre,
Apren à hauſſer des ici,
Et fay tes chordes ſi bien tendre,
Que mon grand Roy te puiſſe entendre,
Et ſa royale epouze auſſi.
Il ne fault que l'enuieux die,
Que trop hault tu as entrepris,
Ce, qui te faict ainſi hardie,
C'eſt que les choſes qu'on dedie
Au temple, ſont de plus grand pris.

COELO MVSA BEAT.

Prosphonematique

AV ROY TRESCHRE-
stien Henry II.

VOVS, qui tenez les sources de Pegaze,
(Celestes Seurs) bandez vostre arc diuin
Tout au plus hault de vostre sainct Parnaze,
Et permettez que ce bras Angeuin,
Par l'air Francois desserre vn traict, qui vole
Mieulx que iamais de l'vn à l'autre Pole.
Ce traict puissant dessus ses ailes porte
L'horrible nom, qui faict mouuoir les cieux,
Le fer, la flamme: & la non iamais morte
Gloire des Roys, enfans aisnez des Dieux:
Dont le protraict Henry, celeste race,
A peint au vif en sa diuine grace.
La maiesté de son front tant illustre
Entre les Roys apparoist tout ainsi,
Que l'or aupres de l'argent: & son lustre
Ard tout l'obscur de ce beau siecle ici,
Comme la Lune au estoilles eclaire
Par le serain de quelque nuict bien claire.
En quelque part que son bel œil se montre,
Comme vn Printemps il serene le iour:
Et semble bien qu'à si haulte rencontre,

Renaiſſe au monde vn plus ioyeux ſeiour.
Le Ciel en rid, & le Soleil encore
De nouueaux raiz ſes blons cheueux decore.
Vien Prince, vien: rends aux tiens la lumiere
Qu'obſcurciſſoit ce tien long demeurer:
Et la vigueur de leur vertu premiere,
Qui ne ſe peult, qu'en ta force, aſſeurer.
Ton ſeul regard inſpire en leurs couraiges
L'ardent deſir des martiaux ouuraiges
Comme la mere au riuaige lamente,
Prie, & faict vœux pour ſon deſiré filz,
Qu'vn vent contraire en haulte mer tormente
Outre le terme à ſon retour prefix:
Paris ainſi languiſſoit auant l'heure,
Qui a mis fin à ta longue demeure.
La grand Ceres, qui ces murs enuironne,
A ton paſſer, de beaux epiz dorez,
Enceinct le tour de ſa riche couronne,
Et par les champs de iaune colorez,
Faict ondoyer ſa cheueleure blonde,
Pour honnorer le meſme honneur du Monde.
Bacchus auſſi orne teſte & viſaige
De nouueau pampre, & d'odorantes fleurs:
Prez, montz, & plains à ton heureux paſſaige
Veſtent habits de diuerſes couleurs:
Et la foreſt branlant ſa teſte armee.
Donne le fraiz de ſa neufue ramee.
Les Demidieux, & Nymphes ſe retirent
Aux plus haulx lieux, pour à l'aiſe te voir:
Les plus doulx vents tant ſeulement ſouſpirent:

Les ruiſſelets ne ſont moins leur deuoir:
Et les oizeaux à l'enuy te ſaluent
Sur les ſommets qui vn peu ſe remuent.
Tout animal domeſtic, ou champeſtre
Fiche ſur toy ſon regard eſtonné:
Les bas troupeaux en ont laiſſé le paiſtre:
Et les taureaux en ont abandonné
Leurs fiers combaz: les plus cruelles beſtes
Deuers le ciel ont eleué leurs teſtes.
Qui a peu voir les mouſches menageres
Sur le printemps de leurs manoirs ſaillir,
Faire vn grand bruit, & ſ'envoler legeres,
Puis ca, & là l'honneur des champs cueillir
Celuy a veu les miliers qui ſe rendent
Deſſus les murs, & portes, qui t'attendent.
Paris, qui void ſon Prince à la campaigne,
A mis au vent tout importun ſouci:
Toute maiſon en tout plaiſir ſe baigne:
Veuf de procez eſt le Palais auſſi,
Et par les feuz, qui aux temples ſ'allument,
Pour toy Henry, mil' autelz aux dieux fument.
Enfans bien nez, les plus heureuſes bandes,
Voſtre beau chant ſoit l'IO triumphal:
Vous ſaincts vieillars, chargez les dieux d'offrandes:
Vierges auſſi au viſaige Nymphal,
Faites couler vne pluye de roſes
Des propres mains de l'Aurore decloſes.
Eſcoute Roy, le plus grand de la terre,
L'horrible voix du foudroyant canon,
Qui par le Ciel fait vn nouueau tonnerre,

Moindre pourtant, que le bruit de ton nom,
Seine en fremiſt, les riuieres craintiues
Heurtent en vain leurs oppoſées riues.
Iupiter meſme, oyant l'air ainſi fendre,
Change couleur pour vn tel foudroyer:
Et craint encor' que la terre n'engendre
Nouueaux enfans, pour le Ciel guerroyer.
La nuict qui ſort de l'epeſſe fumiere
Auant le ſoir fait faillir la lumiere.
Seine dormoit au plus creux de ſes ondes,
Mais te ſentant de ſa riue approcher,
A mis dehors ſes belles treſſes blondes,
Et s'eſt aſsiſe au coupeau d'vn rocher.
Ses filles lors, qui à my corps y nouent,
Diuerſement à l'entour d'elle iouent.
Marne paignoit ſes beaux cheueux liquides,
Qui luy armoient & l'vn & l'autre flanc.
Oyze au ſoleil ſeichoit les ſiens humides,
Les ſeparant ſur ſon col net, & blanc:
Et de ces iongz, Yonne, que tu portes,
Tu en tiſſois chapeaux de mille ſortes.
Lors ſe tirant ſur le rocher ſauuaige,
L'vne apres l'autre ont fait plus d'vne fois
Hault rechanter tout le courbé riuaige,
Soubz l'argentin de leurs celeſtes voix.
Quelqu'vne ainſi conſacre à la memoire
(S'il m'en ſouuient) de ſa mere la gloire.
Tage, & Pactol à l'arene dorée,
N'ont merité l'honneur, qui t'appartient,
O fleuue heureux de qui l'onde azurée

Deſſus ſon dos plus grans threſors ſoutient.
Ton cours tortu, qui lentement diſtile,
D'vn gras limon rend la terre fertile.
En mille tours par la Prouince heureuſe
Tes cleres eaux s'en vont ebanoyant:
Tes bras y font mainte iſle plantureuſe
De tous coſtez, & ainſi tournoyant,
Entre haults murs ton onde eſtroitte & forte,
Le riche honneur de l'abondance porte.
Les grans Cyprez pouſſent bien hault ſur l'herbe
Leurs fiers ſommetz à croiſtre exercitez:
Le grand Paris d'vn tel fleuue ſuperbe
Leue ſon chef ſur les autres citez,
Non autrement, qu'on void parmy les nues,
Les haulx ſourcils des grands Alpes chenues.
Quelqu'vn loura (dit la Nimphe ſeconde)
Lyon, Rouen, Bordeaux, Orleans, Tours:
Et ie diray la richeſſe feconde
Du grand Paris, & ſes ſuperbes tours:
Ses temples ſainctz, & ſon Palais, qui ſemble
Non vn Palais, mais deux citez enſemble.
Mere des arts, ta haulteur ie ſalue,
Ie vous ſalue auſſi, vous tous les dieux,
Qui auez là voſtre demeure elue
Pour y ſemer les grans threſors des cieux:
Pallas y eſt, & les Muſes ſacrées
Sur Seine ont fait leurs riuaiges aſcrées.
Comment te peut aſſez chanter la France,
O grand Francoys, des neuf ſœurs adoré?
Tu as defaict ce vil monſtre Ignorance,

Tu as refaict le bel aage doré:
Par toy premier au monde eſt reuenue
La belle Vierge aux vieux Siecles congneue.
Les vertueux (diſt la troiſieme) viennent
Des vertueux: les fiers Taureaux ainſi
La braueté de leur ſource retiennent:
Des bons cheuaux les bons naiſſent auſsi,
L'aigle haultain ne degenere, & tombe
Au naturel de la ſimple columbe.
De ton Francois, qu'vn autre n'euſt peu ſuyure,
En ton Henry à meſme vertu né,
France, tu vois l'excellence reuiure,
Dont les haulx dieux rien meilleur n'ont donné
Ny donneront, bien qu'ils facent renaiſtre
Sept, & ſept fois le temps du premier eſtre.
Vy, prince, vy: & de cent ans encores
Pour enrichir le ſeiour eternel
De noſtre bien, ne vole ou reluit ores
Au plus beau lieu ton Aſtre paternel:
Qui d'œil benin ton franc peuple regarde,
Te fauorize, & ta place te garde,
Ainſi chantoient les trois Nymphes Senoizes
Comme à l'enuy, quand Seine en ſe leuant
Entrerompit leurs tant doucettes noiſes:
Et d'vne voix, qui perſoit bien auant,
Fiſt reſonner aux oreilles royales
L'heureux decret des trois vierges fatales.
Tu es venu finablement ô Prince!
Et ie t'auoy' ſi long temps attendu,
Tu es au ſeing de ma belle Prouince

Entre mes bras heureuſement rendu:
Eſcoute doncq' de quoy m'ont aſſeurée
Les non menteurs oracles de Nerée.
Eſt ce pas toy, à qui les dieux promettent
Tout le bon heur du monarque Romain?
Les dieux, qui ia par leurs arreſts ſoumettent
Tout l'vniuers à ta puiſſante main?
I'en voy deſia les depouilles captiues
Miſes par toy pour trophée à mes riues.
Ie voy tomber ſoubz les fleſches Francoiſes
Le Leopard, ton antiq' ennemy,
Qui ſouloit bruire aux foreſtz Ecoſſoiſes,
Le feu vangeur deſia vole parmy
La nef captiue: au ſang Anglois encore
L'azur marin de pourpre ſe colore.
Ie voy deſia la colomne eleuée
De ta victoire: & ta gloire qui luit,
Eſt ſi auant dans les cieulx engrauée,
Qu'on la peult lire en l'obſcur de la nuit.
Le beau Croiſſant, qui le ciel Francois orne,
Ameine en rond & l'vne & l'autre corne.
Vn lieu ſe treuue hors le cours de l'année,
Loing de la voye au chariot luiſant,
Là ou Atlas tient l'epaule inclinée
Deſſoubs l'eſſeul aux eſtoilles duiſant:
Là, tu feras ta renommée entendre,
Et iuſqu'aux bords de la terre s'eſtendre.
Bien toſt apres diſcorde furieuſe
Soubs vn frein ſerf priſe tu meneras:
Lors regnera la paix victorieuſe,

Lors de Ianus le temple fermeras:
Et de laurier ta teſte couronnée
Adoncq' ſera d'oliue enuironnée.
Ce nouueau ſiecle, à l'antique ſemblable,
Verra fleurir le ſceptre de Valois.
La foy chenue, alors non violable,
Tiendra le lieu des puniſſantes loix.
Vice mourra: & les nopces pollues
Ne ſeront lors par amours diſſolues.
A dieu doncq' Roy, mon deſtin me rapelle.
Ainſi diſant, le genoil auanca:
Puis tout à coup, auec ſa troupe belle
D'vn ſault leger en l'onde ſe lanca:
L'eau iette vn ſon, & en tournoyãt toute,
Fait bouillonner mainte eſcumeuſe goute.

FIN.

CAELO MVSA BEAT.

I. D. B. A.

Chant triumphal ſur

LE VOYAGE DE BOVLONgne mil cinq cens quarante neuf au moys d'Aouſt.

VOICI le temps ſi long temps deſiré,
Ou noz ayeulx en vain ont aſpiré,
Qui ſur l'Anglois finablement rameine
La iuſte (helas) mais trop tardiue peine.

Les dieux vengeurs par toy mis à mepris,
Superbe Angloys veulent rendre le pris
A leurs autels, & temples, que tu ſouilles,
Ornez iadis de noz ſerues depouilles.

Du grand Henry le bras puiſſant & fort
Auec les dieux deſia fait ſon effort,
De regaigner par ſes fouldres belliques,
Le vieil butin des grands' pertes galliques.

Si Mars nous a regardé quelquefois
D'vn œil felon, onques nul toutefois
S'eſt peu vanter de voir par luy dontée
Noſtre vertu non iamais ſurmontée.

Qui a touſiours cœur, & force repris
De ſon malheur, comme le cheſne appris
A reuerdir ſa perruque nouuelle,
Apres le fer ſa teſte renouuelle,

Non autrement que des dents, que planta
Le fort Iaſon, la terre en enfanta
Hommes armez, France durant la guerre
Nouueaux enfans de ſon ventre deſſerre.
Hydre iadis en ce point combatoit
(Dit l'ennemy) quand Hercule abbatoit
L'vn de ſes chefs, auec peine inutile,
Qui la rendoit par ſes playes fertile.
Craindras tu donq' ô bon peuple de Mars,
Craindras tu donq' les fleſches & les arcs
Du rouge Anglois ton antique auerſaire,
Viuant Henry, ſeul né pour le deffaire?
Maint Roy Francois a tenté le danger:
Des fiers combats, pour la France venger:
Mais à Henry, enfant de la Victoire,
Le Ciel amy reſeruoit ceſte gloire.
Son nom fatal à l'Angloys familier,
Et le diſcours des aſtres regulier
Luy peuuent bien donner ferme aſſeurance,
De ioindre en bref l'Angleterre à la France,
Alors ſera des Roys plus orgueilleux
Preſqu'adoré ſon ſceptre merueilleux:
Et ſera dict en la Francoiſe terre
Second du nom, neufieme en Angleterre.
La Francoys, la: aidez voſtre bon heur,
Fauoriſez d'vn tel Prince l'honneur,
Et auancez par voſtre diligence
De voz ayeulx la boiteuſe vengence.
Vne Bonlongne, ou Calais ne ſont pas

Puiſſans

Puiſſans aſſez pour vous clore le pas,
Non l'Ocean, qui de vous aura crainte
De ſang Angloys voyant ſon onde teinte.
Là d'vn coſté des noſtres le grand cœur
A triumphé du ſouldard belliqueur,
Qui ſoubs le coup de la hache Francoiſe
En gemiſſant, mord la terre Ecoſſoiſe
De l'autre donq' ne ſoyez endormis,
A fouldroyer voz mortelz ennemis,
A fin que d'eulx la depouille ſoit miſe
Tout à l'entour des bords de la Tamiſe.
C'eſt choſe doulce & belle, que mourir
Pour ſon pays, & ſon Roy ſecourir.
De quoy te ſert, ô perſonne craintiue!
Fuir la mort d'vne courſe haſtiue?
Elle te ſuit, qui n'a point pardonné
Au doz craintif, à la fuite adonné,
Ny au iaret trop peu ferme, & debile
De la ieuneſſe à la guerre inhabile.
La vertu ſeule, à qui a merité
Auoir le pris de l'immortalité
Ouure le ciel, & d'vne aile courante
Laiſſe la terre à la tourbe ignorante.
Hercule ainſi par ceſt art glorieux
Iadis s'aſsiſt à la table des dieux,
Et des iumeaux le ſigne heureux aux voiles
Ainſi accreut le nombre des eſtoilles.
Ainſi Auguſte, ainſi le grand Francois,
Et toy Henry, quelque part ou tu ſois
Ia deſtiné, ta belle eſtoille ardente

Sera du ciel au plus hault euidente.
Comme l'on void pour la fureur des vents
En l'Ocean les flots s'entresuyuans,
Tous argentez d'ecumes blanchissantes
Heurter le front des riues gemissantes:
Ou les epiz ia non plus verdoyans,
D'vn ordre egal iusqu'à terre ondoyans
Faire vne mer de la blonde Champaigne,
Ou de la Beauce à la large campaigne.
Ainsi seront noz souldars par les champs
Contre l'Anglois, à la guerre marchans,
Comme vn torrent debordé, qui emmeine
Tects, & troupeaux contreual par la pleine.
Là des premiers le hardy Vandomois,
Guyse, & son fort Aumale, mille fois
Par les scadrons feront la presse moindre,
Pour aux plus fors des ennemis se ioindre.
Auecques eulx on pourra voir aussi
Nostre Nestor, le grand Mommorancy,
Vn sainct André le bien voulu du Prince,
Et vn Sedan monarque en sa prouince.
Le grand Henry sur tous apparoissant,
Comme vn sapin aux montaignes croissant
Passe le fresne, aimant la fresche riue,
Ou l'oliuier à la perruque viue,
Souillé du sang des souldars estrangers
Rendra les siens aueugles aux dangers,
Sans que son bras en vain descendre face
L'horrible coup de sa pesante masse.
Tu n'as plus, ô des tiens le rampart!

Des plus haulx dieux la faueur pour ta part.
Du noir Pluton le triſte domicile
Meſmes te rend la victoire facile.
Ia long temps a, les filles d'Acheron,
Que maints ſerpens arment à l'enuiron,
Qui pour cheueux en mille neuds leur pendent,
Et noir venin leur diſtillent, & rendent,
Des cœurs Angloys inſpirent au dedens
Et leurs poiſons, & leurs flambeaux ardens,
Qui font bruler par diſcordes ciuiles
Les fors chaſteaux, & les ſuperbes villes.
Du peuple ſerf l'effort ſeditieux
S'eſt oppoſé au noble ambitieux.
Mars les anime, & Diſcorde qui gronde,
Eſpend par tout ſa ſemence feconde.
Paris il te fault receuoir
Ton Prince heureux, lequel te vient reuoir,
Te promettant d'armes bien etophées
L'eſté prochain mille & mille trophées.
Sus, que de ioye on face nouueaux feux,
Qu'on rende à Dieu, graces en lieu de veuz,
Qu'on ſ'eſiouiſſe, & que chacun s'appreſte,
Pour dedier de ce retour la feſte.
La froide peur, France, a couru ſouuent
Parmy tes oz, donne la donq' au vent,
Puis que tu vois la mageſté ſacrée
De ton Seigneur, ou ton œil ſe recrée.
O quantesfois Royne, & royale ſœur,
Vous auez craint, qu'en quelque lieu mal ſeur
Ou trop auant aux aſſaulx & alarmes,

Il ne tentaſt la fortune des armes?
Maintenant donq', que ce mordant ſouci
Voz triſtes cœurs ne ronge plus ainſi,
Laiſſez les vents aux mariniers timides,
Et d'vn beau riz ſeichez ces yeux humides.
Aux nouueaux raiz du matinal ſoleil
Les fleurs ainſi reprennent leur vermeil,
Dont les beautez ſe montroient effacées
Preſqu'à demy par les pluyes paſſées.
N'auous encor' voz celeſtes eſpriz
De noſtre court, quelque ouuraige entrepris
Digne du nom, dont la France vous priſe,
Et de ce Roy qui tant vous fauoriſe?
Les vers ſucrez du luc melodieux,
Qui reſiouiſt les hommes, & les dieux
Auront le pris, ſi la Muſe heroique
Ne fait ſonner ſa trompette bellique.
Ronſard premier oſa bien attenter
De faire Horace en France rechanter,
Et le Thebain (ô gloire ſouhaitable)
Qu'à grand labeur il a fait imitable.
Ainſi me fault quelque voye eprouuer,
Pour Apollon, & les Muſes trouuer,
Qui me feront en la terre, ou nous ſommes,
Voler vainqueur par les bouches des hommes
I'amenerai le premier ſi ie puis
A mon retour au pays, d'ou ie ſuis,
Les ſainctes ſœurs, qui me feront reuiure
Mieulx que la main, qui anime le cuyure.
De marbre noir au milieu d'vn beau pré

I'edifiray vn temple dyapré
Tout au plus pres, ou Loyre plus profonde
En l'Ocean fait couler ſa clere onde.
De marbre auſsi les coulonnes ſeront,
Qui en blancheur la neige paſſeront,
Auec l'autel conſtruict de meſme pierre
Encourtiné de laurier, & de l'hyerre.
De ce beau lieu la ſuperbe grandeur
Imitera du croiſſant la rondeur,
Ou ſeront peints de diane honoree
Les arcs, les traicts, & la trouſſe doree.
On ne verrá par le fer demolir,
Ny par l'orage, ou la flamme abolir
Ceſt oeuure fait de matiere ſi dure,
Que la rigueur des ſiecles il endure.
Là mon grand Roy ſera mis au milieu
Sur pilliers d'or, qui tout au tour du lieu
Teſmoigneront ſa louange notoire:
Et ſera dict le temple de victoire:
Là ie peindray comme il aura donté
Calais, Boulongne, & l'Anglois ſurmonté,
Puis l'Hibernie, & tout ce qui attouche
L'humide lict, ou le ſoleil ſe couche.
Tu y ſeras de Florence l'honneur,
Roine en qui giſt le comble de bon heur,
Que la vertu digne epouze a fait eſtre
Du plus grand Roy, que ce ſiecle ait veu naiſtre.
Toy Vierge auſsi, miracle de ton temps,
Qui rends le ciel, & nature contens,
Alors qu'en toy l'vn & l'autre contemple

De ſon ſcauoir le plus parfaict exemple.
De voz grandeurs le preſtre ie ſeray,
Et deuant vous maint hymne chanteray,
Duquel pourront les nations eſtranges,
Et noz nepueuz apprendre voz louanges.
Ce doulx labeur la Muſe me donnoit
Lors, que Henry à Boulongne tonnoit,
Luy faiſant ia de ſon bras la vaillance
Chemin au ciel par le fer de ſa lance.

VERS LIRIQVES.

A la Royne.

Ode 1.

LA louange nous agrée
La louange nous recrée,
Louange, qui va foulant
L'honneur de l'arene blonde,
Qu'Herme tourne dans ſon onde
Tout trouble de l'or coulant.
La vertu eſt meſpriſée,
Qui n'eſt point fauoriſée
Des Graces, contre ces trois,
Le temps, la mort, & l'enuie,
Deſquels ſouuent eſt rauie
La gloire meſme des Roys.
Royne donques ne refuſe
De l'humble & petite Muſe

Les vers que i'ay mariez
A ma lyre, qui accorde
Leurs ſons diuers ſur ſa chord
A ta grandeur dediez.
Par eux n'agueres fut dicte
Ceſte belle Marguerite,
Qui encloſe en mes eſcripts
Ainſi que la pierre honnore
Son anneau, elle decore
Mes vers d'aſſez petit priz.
Pourtant ſi tu es chantée
Par la Muſe tant vantée
Du tien Bouiu bien ſouuent,
Ne dedaigne point d'entendre
La mienne encor' ieune & tendr
Qui met ſes ailes au vent.
De Phebus la ſaincte bande
A chacun, qui le demande,
N'a fait liberalité
De pouuoir ainſi aux hommes,
Meſme en la terre, ou nous ſommes,
Donner immortalité.
Sur la riue obliuieuſe
La noire tourbe enuieuſe
Des corbeaux, fait deualer
Les noms, que de l'eau profonde
Les cygnes tirant ſur l'onde,
Font par le monde voler.
Iadis Romme faiſoit naiſtre
Aux diſciplines adeſtre

Maint bon eſprit feminin:
Mais ton Italie encores,
Dont la gloire tu es ores,
A eu le ciel plus benin.
Celle, ou Ferrare ſe mire,
Qu'ores noſtre France admire,
Seconde entre les ſiens luit,
Comme aux mariniers eclaire
Celle Tramontane claire,
Qui tant decore la nuit.
Royne à nulle autre ſeconde,
Le ciel t'a rendu feconde,
A fin de perpetuer
La race en France eternelle,
Qu'à la vertu paternelle
On verra ſ'euertuer.
Morte eſt donq' la maladie,
Qui fut bien aſſez hardie
De monſtrer quaſi la nuit
A ce petit ſecond Prince,
Qui ia en noſtre prouince
Comme vn nouuel aſtre, luit.
Sus donq', qu'on chante, qu'on bale
Puiſque la main triſte & pale
A caché ſes dards hideux.
Roy, en qui l'honneur ſe baigne,
Et toy, ſa chere compaigne,
Reſiouiſſez vous tous deux.
O dieux, combien eſt heureuſe
La belle eſtoille amoureuſe,

Qui plus fort que les ormeaux
La vigne n'eſtreinct, & lie,
Vous tient, & que ne ſ'alie
L'hyerre à ſes prochains rameaux.
Romme doncq', chante Lucrece,
Et ta Penelope, ô Grece,
Toy Pont, celle de grand cœur,
Qui ſuiuit par maintes terres
Son mary parmy les guerres,
Comme vn ſouldard belliqueur.
Et toy Carie honnorable
Par ton ſepulchre admirable,
Prens de ta gloire le fruit
En la louange qui vole
De celle, qui ſon Mauſole
Eterniza d'vn hault bruit.
La France dira ſans ceſſe
Les vertus de ſa Princeſſe:
Mais moy, ie les vanteray,
Et tant les feray ſ'eſtendre,
Qu'Arne pourra bien entendre
Les vers, que i'en chanteray.

A treſilluſtre Princeſſe Madame Marguerite.
ſœur vnique du Roy.

Ode II.

LA ſaincte horreur, que ſentent
Tous ceux, qui ſe preſentent
Craintifs deuant les dieux,

Rendoit ma muſe lente,
Bien qu'elle fut bruſlente
De ſ'offrir à voz yeulx.
I'admiroy bien la grace,
Qui montre en voſtre face
Des cieux le pus grand ſoing,
Mais ſi grande hauteſſe
Mon humble petiteſſe
Regardoit de bien loing.
Ores, ores le temple
Des Graces, ie contemple
Deſia plus d'vne fois,
Et la coulonne ſeure,
Ou humblement ſ'aſſeure
Mon courage, & ma voix.
Là, mon ame incitée,
Là, mon ame agitée
D'vne diuine ardeur,
Comme toute ecſtatique,
Pend ce veu poetique
Deuant voſtre grandeur.
De Dieu la bonté haulte,
Bien qu'il n'ait de rien faulte,
Recoit pourtant à gré
Vne volunté grande,
Qui faict petite offrande
A ſon autel ſacré.
Si voſtre bruit, qui touche
Le ciel, vole en la bouche
De l'immortalité,

Pourtant il ne refuſe
De ma petite muſe
La liberalité.
Chante ma lyre doncques
Plus hault, que ne feiz onques,
Et parmy l'vniuers
Fay reſonner ſans ceſſe
Le nom de ma Princeſſe,
Seul honneur de mes vers.

A Mellin de Sainct Gelais,

Ode III.

Mellin, que cheriſt & honnore
La court du Roy plein de bon heur:
Mellin, que France auoue encore
Des Muſes le premier honneur:
Mes vers, qui ſouloyent reſonner
De Venus les ardentes larmes,
Audacieux vouloint tonner
De Mars les fouldroiantes armes.
Quand le dieu, qui regne en la lyre,
Ceinct du laurier victorieux
Me repriſt, de vouloir elire
Vn œuure tant laborieux.
Ne ſouille point le luc doré
Au ſang, qui coule en la campaigne,
Ou le dieu en Thrace adoré
Plein de pouldre, & ſueur ſe baigne.
Qui dira d'aſſez bonne grace

Les trophées de Marignan?
Ou l'Eſpagnol fuyant la face
Du ieune Prince à Carignan?
La Parque ſur noz ennemis
Ebranlant ſon Vrne fatale,
Et l'heur que les dieux ont promis
Au grand Henry, qui les egale?
Que ceux là les batailles chantent
Plus hault que le Grec ou Romain,
Qui la bonne fortune ſentent,
Et l'heur de la royale main.
Des Indes le premier vainqueur.
Le ſoing, qui la ieuneſſe amuſe
Et l'archer qui bleſſe le cœur,
Seront les labeurs de ma Muſe.
Labeur eſt en petite choſe,
Mais non petit honneur attent
Celuy, qui heureuſement oſe,
Et Phebus inuoqué, l'entend.
Si homere, & Virgile ont pris
L'honneur de la premiere place,
Pourtant n'eſt demeuré ſans pris
Le nom de Pindare, & d'Horace.
Celuy, à qui le ciel n'ottroye
Le plus fort des Grecz reſſembler,
Qui les ſuperbes murs de Troye
Fiſt mille & mille fois trembler,
Deſdaigner il ne doit pourtant
La vertu Salaminienne,
Ou celuy, qui en combatant

Bleſſa Mars, & la Cyprienne.
Comme la Saone doulce, & lente
Dedans ſon ſein non fluctueux
Coule beaucoup moins violente,
Que le fort Rhoſne impetueux:
Mellin, tes vers emmielez
Qui auſsi doulx, que ton nom coulent,
Au nectar des Muſes meſlez
L'honneur de tous les autres foulent.
Celuy qui n'a eu fauorable
La Muſe lente à ſon ſecours,
D'vn artifice miſerable
Enfante les ſiens durs, & lours.
Pourquoy doncques ſi longue nuit
Veux tu ſur tes labeurs eſtendre,
Opprimant la voix de ton bruit,
Qui malgré toy ſe fait entendre?
Telle eſt la vertu, qu'on palie,
Eſtant à ſoy meſmes cruel,
Que la pareſſe enſeuelie
D'vn ſilence perpetuel.
Sus mon luc, va toy repoſer
En la royale Marguerite.
Que le ciel voulut compoſer
Sur le protraict d'vne Charite.

A Madame Marguerite.

D'eſcrire en ſa langue.

Ode IIII.

QViconque ſoit, qui s'eſtudie

En leur langue imiter les vieulx,
D'vne entrepriſe trop hardie
Il tente la voye des cieulx.
Croyant en des ailes de cire,
Dont Phebus le peult deplumer,
Et ſemble à le voir qu'il deſire
Nouueaux noms donner à la mer.
Il y met de l'eau, ce me ſemble,
Et pareil (peult eſtre) encor' eſt
A celuy, qui du bois aſſemble,
Pour le porter en la foreſt.
Qui ſuyura la diuine Muſe,
Qui tant ſceut Achille extoller?
Ou eſt celuy, qui tant s'abuſe
De cuider encores voler.
Ou, par regions incongneues
Le Cygne Thebain ſi ſouuent
Deſſoubs luy regarde les nues,
Porté ſur les ailes du vent?
Qui aura l'haleine aſſez forte,
Et l'eſtommac pour entonner
Iuſqu'au bout la buccine torte,
Que le Mantuan fiſt ſonner?
Mais ou eſt celuy qui ſe vante
De ce Calabrois approcher,
Duquel iadis la main ſcauante
Sceut la lyre tant bien toucher?
Princeſſe, ie ne veux point ſuyure
D'vne telle mer les dangers,
Aimãt mieulx entre les miens viure

Que mourir chez les estrangers.
Mieulx vault que les siens on precede,
Le nom d'Achille poursuyuant,
Que d'estre ailleurs vn Diomede,
Voire vn Therſite bien ſonnant.
Quel ſiecle esteindra ta memoire,
O Bocace! & quels durs hyuers
Pourront iamais ſeicher la gloire
Petrarque de tes lauriers verds?
Qui verra la voſtre muette
Dante, & Bembe à l'eſprit hautain?
Qui fera taire la muſette
Du paſteur Neapolitain?
Le Lot, le Loyr, Touure, & Garonne,
A voz bords vous direz le nom
De ceux que la docte couronne
Eternize d'vn hault renom.
Et moy (ſi la doulce folie
Ne me decoit) ie te promets
Loyre, que ta lyre abolie
Si ie vy, ne ſera iamais.
Marguerite peut donner celle
Qui rendoit les enfers contens,
Et qui bien ſouuent apres elle
Tiroit les cheſnes eſcoutans.

A treſillustre Prince Monſeigneur Reuerendiſs. Cardinal de Guyſe.

Ode v.

LE ſentier de la vertu

N'eſt vn grand chemin batu,
Ou tous viateurs arriuent.
C'eſt vn ſommet hault & droict,
Eſpineux & fort eſtroict,
Auſsi peu de gens le ſuiuent.
Heureux, qui pour y monter,
Tout labeur peut ſurmonter,
Quelque danger qu'il y voye.
Celuy qui iadis naquit
D'Alcmene, le ciel aquit,
Ayant eſleu ceſte voye.
O Prince bien fortuné!
Le ciel prodigue a donné
Ce bon heur à ta ieuneſſe.
Ie dy ce meſme bon heur,
Dont à peine a eu l'honneur
La plus conſtante vieilleſſe.
Le Printemps deſſus les fleurs
En mille & mille couleurs
Prent la premiere apparence
Des fruicts de l'eſté ſuiuant:
Mais les tiens ſont nez auant,
Que d'en donner l'eſperance.
De leurs mains les meſmes dieux
Se ſont peints dedans tes yeulx,
Et en ton eſprit encore:
Ton grand Roy le congnoiſt bien,
Et ſa France void combien
Il te cheriſt, & honnore.
Et qui n'y eſt inuité

Par ta douce grauité!
A qui n'eſt deſia congneue
A voir tes geſtes duiſans,
Meſme en ces tant ieunes ans
Ceſte vertu tant chenue!
Quel ennemy du Francois,
Quelle ville, mais aincois
Quelle mer, ou quelle terre
N'a congneu iuſques icy
Ton pere & freres auſsi,
Ces trois fouldres de la guerre!
Qui n'oit encores le nom,
Qui faict bruire le renom
Du grand prelat de Loraine!
Dont le tige antiq' & beau
Eſt planté ſur le tombeau
De la fameuſe Sereine.
Le mont, qui fut enuoyé
Deſſus le doz fouldroyé,
N'eſclaire d'vn plus grand luſtre
Que ton ſang, deſſus les lieux,
Ou tes couronnez ayeux
Ont hauſſé le chef illuſtre.

A Monſeigneur Reuerendiſs. Cardinal de Chaſtillon.

Ode VI.

Quelle grande vertu
Maintenant oſe tu

Celebrer, ô ma Muſe!
Cet œuure humain n'eſt pas,
Et ton pouuoir trop bas
Si grand' charge refuſe.
Le luc melodieux
A bien chanté les dieux,
Et leurs enfans encore:
Chanton' les donq' auſsi,
Et entre eux ceſtuy ci,
Qui Chaſtillon decore.
Ie ſens deſia combien
Mes vers luy plaiſent bien,
Ie ſcay qu'il fauoriſe
Cet honneſte labeur,
Que retardoit la peur
De ma ieune entrepriſe.
Que diray ie premier
De luy, tant couſtumier
D'aimer ceulx qui eſcriuent
Les vers laborieux,
Par qui victorieux
Les noms au ciel ariuent?
Heureux qui ſcait gouſter
Ce, qui le peult ouſter
Des mains de la mort bleſme,
Vrayement il ne mourra,
Mais viuant ſe pourra
Tirer du tumbeau meſme.
Maint Prince, dont le nom
Se taiſt, a eu renom

Deuant Charles en guerre:
D'vn ſeul Roland ſi fort,
D'vn ſeul Regnauld l'effort
N'a faict trembler la terre.
Maints viuans ont eu bruit,
Dont or' la longue nuit
Enſeueliſt la gloire:
Pour ce qu'ils n'ont point eu,
Qui leur morte vertu
Feiſt viure en la memoire.
Mais ie voue & promes
De n'endurer iamais
Que l'oubly ſacrilege
Morde ſur mon grand Roy,
Sur ton oncle & ſur toy,
L'honneur du ſainct College.
Iadis le grand Atlas
Quand ſon dos eſtoit las
Soubs le faiz tant moleſte,
Se tenoit bien plus ſeur,
Ayant vn ſucceſſeur
A ſa charge celeſte.
Hercule ſceut combien,
Le ſecoururent bien
Les flammes puiſſantes,
O d'Egée le filz!
Quand ſteriles tu feiz
Les teſtes renaiſſantes.
Et ta nef bien ſouuent
Fut maiſtreſſe du vent,

Ayant Typhis pour guyde:
Quand tu alois, Iaſon,
Voir la riche toiſon
En la terre Colchide.
O grand Mommorenci,
Tu ſeras donq' ainſi
A ce Roy noſtre Prince
Le plus grand des Chreſtiens,
Qui deſſoubs luy ſouſtiens
Le faiz de ſa prouince.
Angloys, reprenez cœur
Contre Henry vainqueur,
Boulongne eſtant repriſe:
Oſez encor' armer
Et la terre, & la mer?
Vaine eſt voſtre entrepriſe.
Prelat, les fors Iumeaux
Deſſus les grandes eaux
Leurs eſtoilles font luire:
Tes deux freres vaillans
Pour France bataillans
Leurs noms y feront bruyre.

L'auant retour en Frãce de Mõſeigneur
Reuerendiſſ. Cardinal du Bellay.

Ode VII.

TV viendras donq' finablement
Heureux Prelat, & à ta ſuite
Retourneront ſemblablement

L'eſprit, la vertu, la conduite,
Qui te ſuiuent ou que tu voiſes,
Veillant aux affaires Francoiſes.
Les dieux, & les aſtres auſsi
Fauoriſerent bien la France,
Qui en toy feirent naiſtre ainſi
La meſme mort de l'ignorance:
Le ciel, qui ton eſprit admire,
Dedans ſon ouuraige ſe mire.
Ou eſt le lieu, qui n'a congneu
Ce grand Langé inimitable:
Dont le renom eſt paruenu
Aux fins de la terre habitable.
Qui eſt celuy noſtre auerſaire,
Qui n'a veu ce qu'il ſcauoit faire?
Cæſar a ſenty mille fois,
Que pouuoit la ſage entrepriſe,
La vertu, la plume, la voix,
Qu'encores tout le monde priſe,
De celuy, qui n'a ce me ſemble,
Laiſſé que toy, qui luy reſſemble.
Le ciel cruel, à qui ſembla
Frãce par vous deux trop puiſſante,
Las, par mort vous deſaſſembla,
Dont mon ame en eſt gemiſſante:
Saichant bien qu'vne telle perte
Iamais ne ſera recouuerte.
Ce grand Roy gueres n'admiroit
Celuy, dont Troye ſe lamente,
Qui dix Neſtors ſe deſiroit,

Non vne force vehemente.
Le miel, qui les oreilles touche,
A Nestor couloit de la bouche.
Le saige Grec, dont le parler
Sembloit aux neiges hyuernales,
Que le Printemps faict deualer
Par les montaignes inegales,
Congneut par cent mile trauerses
Et hommes, & citez diuerses.
Sa chaste epouze ce pendant
De poursuiuans sollicitée
Fut bien vingt hyuers attendant
L'heure heureuse tant souhaitée,
Qui apres la rendit contente
Par le fruit de sa longue attente.
La France, qui bien apercoit
Combien vault vn esprit si saige,
Apres longs trauaulx te recoit
Auecques vn ioyeux visaige:
Si faict tõ Roy, biẽ heureux Prince,
D'auoir tel homme en sa prouince.
Haste toy donq', & n'attens pas
Que la grand' epaule chenue
Des Alpes, decoiue tes pas,
Paris ioyeux de ta venue
Ia de loing venir te regarde:
Mon dieu, que l'arriuer me tarde!
Io ma lyre, io ie veulx,
Qu'vn tel iour me soit tousiours feste
Pour payer tous les ans mes vœux.

Sus donq', qu'vn autel on m'appreſte
D'hierre à la racine velue,
Et de veruene cheuelue.
Celuy Macrin, que tu congnois,
Aux Latins ſacra ta memoire:
Et moy apres ce Loudunoys
Aux Francois ie chante ta gloire:
Tant i'ay deſir de voir en France,
Les Muſes faire demourance.
Le Lesbien ſes vers ſonnoit
Parmy les armes non timide,
Ou quand à ſa nef il donnoit
Repos ſur le riuaige humide:
Prelat, te plaiſe temps elire
Pour mes vers ecouter, ou lire.
Des vents encores ſoutenu,
Sortant du maternel boccaige
L'oyſeau par ſentier incongneu
Tente le premier nauigaige
Des ailes, que ſa mere guyde,
L'aſſeurant parmy l'air liquide.
Moy ieune, & encor peu fier
Laiſſant la maiſon paternelle,
Au ciel ie m'oſeray fier
Deſſoubs la faueur de ton aile:
Aile, dont la plume dorée
De tout le monde eſt adorée.
O la grand' ardeur que i'auois
D'appaiſer ma ſoif en ceſt' onde,
Qui veid à ſon bord quelque fois

Les depouilles de tout le monde!
Et la grand' cité, qui encore
Ainſi qu'vn demy dieu t'adore.
Ie bruloy' tous les iours apres,
Alors que les fieures cruelles
Mes oz vont ronger de ſi pres,
Qu'ilz n'ont quaſi plus de mouelles:
Ia deſia me montroit la Parque
De Charon la fatale barque.
Mais les dieux n'ont voulu chaſſer
De moy ceſt heur tant ſouhaitable,
Que d'eſtre tien, feuſt pour paſſer
Le froid Caucaſe inhoſpitable,
Ou parmy les ondes auares
Le deſtroit des Syrthes barbares.

Contre les Auaritieux.

Ode VIII.

TOY, de qui la richeſſe excede
Celle que l'Afrique poſſede,
Et les grands theſors non touchez,
Qui ſont en la terre cachez,
Combien que deſia ſoint compriſes
En ce Palaiz, que tant tu priſes,
Plus des deux pars de la Cité,
Si la dure neceſsité,
Qui à toutes les loix renonce,
Ses cloux de dyamant enfonce
De ſſus toy iuſq' au dernier point,

Ton

Ton ſerf eſprit ne ſera point
De peur deliure, ny ta teſte
Des liens, que la mort t'appreſte.
Le Scythe a plus grande raiſon,
Qui ſa vagabunde maiſon
Par tout ou bon luy ſemble, meine:
Et les Getes durs à la peine
Nature à trop mieulx contentez,
Qui ont leurs champs non arpentez:
Et ou la culture annuelle
A chacun n'eſt perpetuelle.
Venus & la forte liqueur,
Qui arrache le ſoing du cœur,
Les viandes elabourées
Auec ſauces bien ſauourées,
Le ſon du luc, & ſur les eaux
Le doulx ramaige des oyſeaux
N'oſtent de l'or la faim ſacrée
Au cœur ambicieux ancrée,
Qui iamais ne ſent en ſon œil
Couler l'emmiellé ſommeil.
Le doulx ſommeil plus toſt habite
La maiſonnette humble & petite
Du berger, ou du laboureur,
Que le Palaiz d'vn Empereur.
La mer, qui eſt tempetueuſe
Par la deſcente impetueuſe
De l'Arcture, ou par le leuer
Du Bouq, ne ſceurent oncq' greuer
Celuy, qui d'aſſez ſe contente.

La greſle qui decoit l'attente
Du vigneron, le champ trompeur,
L'arbre ſans fruict, ne luy font peur:
Soit que la terre ſoit bruſlée
Du chault, ou par l'hyuer gelée.
Pourquoy en auroit il ennuy,
Puis qu'immortelz ainſi que luy
Sont les biens, ou ſon cœur il fiche?
O l'homme heureux! ô l'homme riche!
Si les honneurs ambicieux,
Les Palais eleuez aux cieux,
Le doulx nectar & l'ambroſie
Ne contentent la fantaſie
De celuy, qui nourriſt le ſoing
D'vn cœur à ſoymeſmes teſmoing,
Pourquoy hauſſeray-ie les voiles
Deſſoubz la faueur des eſtoiles?
Par mile & par mile dangers
Suyuant les theſors eſtrangers,
Et la pauureté renaiſſante
Auec la richeſſe croiſſante.
Vole donq' auare marchant,
Des Indes au ſoleil couchant,
Et du Septentrion encore
Iuſqu' au bord de la terre more
Cerne le tour continuel
Si tu veux, de l'aſtre annuel
Auecques vn labeur extreme,
Et te fuy ſi tu peux toymeſme,
Pourtant ſi ne fuiras tu pas

Le ſoing, qui te ſuit pas à pas,
Et la crainte, qui tourne, & vire
Le gouuernal de ta nauire.
Moy, que la Muſe veult aimer
Par les vents ie feray ſemer
Tout le ſoucy, qui me fait guerre,
Deſſus l'ennemie Angleterre,
Ou regne l'horrible fureur
D'Erynnis, auec la terreur
Des armes & de l'entrepriſe
De Henry, que Mars fauoriſe.

A Bouiu.
Les conditions du vray Poete.

Ode IX.

Bouiu, celuy que la Muſe
D'vn bon œil a veu naiſſant,
De l'eſpoir qui nous abuſe,
Son cœur ne va repaiſſant.
La faueur ambicieuſe
Des grands, voluntiers ne ſuit,
Ny la voix contencieuſe
Du Palaiz, qui touſiours bruit.
Sa vertu n'eſt incitée
Aux biens, que nous admirons,
Et la mer ſollicitée
N'eſt point de ſes auirons.
La vieille au viſaige bleſme
Iamais greuer ne le peult,

Qui ſe tourmente elle meſme,
Quand tormenter elle veult.
Son eſtoille veult qu'il viue
Touſiours de l'amour amy,
Mais la volupté oyſiue
Ne l'a onques endormi.
Il fuit voluntiers la ville,
Il hait en toute ſaiſon
La faulſe tourbe ciuile
Ennemie de raiſon.
Les ſuperbes Colliſées,
Les Palaiz ambicieux,
Et les maiſons tant priſées
Ne retiennent point ſes yeux.
Mais bien les fontaines viues
Meres des petits ruiſſeaux
Autour de leurs verdes riues
Encourtinez d'arbriſſeaux.
Dont la freſcheur qui contente
Les bœufz venans du labeur,
De la Canicule ardente
Ne ſentit oncques la peur.
Il tarde le cours des ondes,
Il donne oreilles aux bois,
Et les cauernes profondes
Faict rechanter ſoubs ſa voix.
Voix, que ne feront point taire
Les ſiecles ſ'entreſuiuans:
Voix, qui les hommes peult faire
A eulx meſmes ſuruiuans.

Ainſi ton bruit qui ſ'ecarte,
Bouiu, tu feras parler,
Ainſi ta petite Sarte
Au meſme Pau ſ'eſgaler.
O que ma Muſe a d'enuie
D'ouyr (te ſuiuant de pres)
La tienne des bois ſuyuie
Commander à ces foreſtz!
En leur apprenant ſans ceſſe,
Et à ces rochers ici
Le nom de noſtre Princeſſe,
Pendant que ma lyre auſsi
Ceſte belle Marguerite
Sacre, à la poſterité,
Et la vertu, qui merite
Plus d'vne immortalité.
O l'ornement delectable
De Phebus! ô le plaiſir,
Que Iupiter à la table
Sur tous a voulu choiſir!
Luc, qui eteins la memoire
De mes ennuitz, ſi ces doigtz
Ont rencontré quelque gloire,
Tienne eſtimer tu la doibs.
Ou me guidez vous Pucelles,
Race du Pere des dieux?
Ou me guidez vous les belles,
Et vo⁹ Nymphes aux beaux yeux?
Fuyez l'ennemy riuaige,
Gaignez le voiſin rocher:

Ie voy de ce bois ſauuaige
Les Satyres approcher.

De l'Innocence, & de n'attenter contre la maieſté diuine.

Ode X.

Qui vers le ciel les mains renuerſera,
L'œil & le cœur, & la doulce faconde,
Des bienheureux le plus heureux ſera,
Et la fureur de l'air ne bleſſera
Ses blez ioyeux, ny ſa vigne feconde.
Il ne craindra le bras du fier Angloys,
Qui ſa vertu porte encloſe en ſa trouſſe.
Beſoing n'aura du fidele carquoys
Plein de ces traicts, que ſouuẽt l'arc turquois
Enuenimez contre l'ennemy pouſſe.
D'vn mur d'airain ſon cœur enuironné
La froide peur ne peindra dans ſa face,
Soit que le pere ait en fureur tonné,
Ou que le vent ſoubs la terre entonné
Les fondemens du monde trẽbler face,
Celuy qui a engraué bien auant
Dedans ſon cœur la coulpe vengereſſe,
Son peché palle il voit courir deuant
Les piedz aiſlez de la peine ſuiuant
Qui ia deſia les deux talons luy preſſe.
Il ſent encor' les furieux ſerpens,
Auec l'oiſeau qui te ronge & moleſte
Toy, dõt le corps couure biẽ neuf arpẽs:

Et toy auſsi, qui en vain te repens
Du larecin de la flamme celeſte.
Ce fut au temps que ce languiſſant corps
Sentit premier les fieures tant cruelles.
Mille malheurs, mille ſortes de morts
Le ciel vengeur feiſt deſcẽdre, & alors
La mort boiteuſe à ſes piedz miſt des aiſles.
Que n'ont ozé les hommes attenter
Contre les dieux? ceſt audacieux feuure
De l'air iadis le vyde oſa tenter:
Mais bien l'enfer ne ſe peult exempter,
Que sõ obſcur meſmes on ne deſcœuure.
Celuy vrayement contre Dieu s'eſleua,
Qui feiſt premier le tonnerre imitable:
Ce fut celuy qui le canon trouua,
Et Salmonée encores eprouua
De Iupiter la foudre veritable.
A ſon dommaige Orion quelquefois
Tẽta la Vierge aux foreſts tant cõgneue,
Trois cens liens enchainent Pirithoys,
En meſme erreur Ixion, tu eſtois,
Quand tu aimas la trompereſſe nue.
Et qui ne ſcait cõment le Roy des dieux,
Dont le ſourcil fait trẽbler ciel & terre,
Briſa iadis l'eſcadron furieux,
Qui pour monter au ciel victorieux
Oſa dreſſer la ſacrilege guerre?

Au ſeigneur du Boyſdauphin, maiſtre d'hoſtel du Roy.

Les Roys ſont enfans des dieux,
Les dieux les Roys fauorizent,
Et bien ſont vouluz des cieux,
Qui les honnorent & priſent:
Ceux qui des Roys ont la grace,
N'ont pas vn petit bon heur,
Et qui honnore leur face,
Aux Roys meſmes fait honneur.
Ton Prince qui bien entend
La grandeur de ton merite,
Sur toy ſa faueur eſtend,
Faueur qui n'eſt pas petite.
Mais qui bien te congnoiſt ores,
Et n'eſt auſsi congnoiſſant
L'eſprit, qui eſt plus encores
Que ſon corps, apparoiſſant?
Ma lyre, qui ſceut chanter
N'agueres des Roys la gloire
S'oſe encores bien vanter
D'eternizer ta memoire.
La nature me feiſt naiſtre
De ton ſang non gueres loing,
Et à vertu me fait eſtre
De tes honneurs le teſmoing.
Celuy qu'amour de ſoy poingt,
Sa figure ait contrefaicte:
Le tableau ne parle point,
Et la ſtatue eſt muette.
Les vers iamais ne ſe taiſent,
De vers pauure ie ne ſuis.

Les vers (Boyſſdauphin) te plaiſent:
Des vers donner ie te puis.

A Carles.

Ode XII.

Laiſſe de celuy les dangers,
Qui veid maintz peuples eſtrangers,
Apres auoir donné en proye
Les murs de la fatale Troye.
Il faut plus grand œuure mouuoir,
Et tu en as bien le pouuoir
Carles, dont la Muſe priſee
Eſt du Roy tant fauoriſee.
La donc' fay ta plume voler
Pour France, & ſon Prince extoller:
Et auec vne voix hardie
Sonne l'Angloiſe tragedie.
Tu pourras bien tout à loiſir
Le vent & la ſaiſon choiſir,
Pour ramener au port d'Itaque
Le pere au ſaige Telemaque.
Le grand vainqueur de l'vniuers,
Diſt le grec giſant à l'enuers,
Bien heureux, dont ſa gloire inſigne
Trouua d'Homere la buccine.
O Prince heureux, ou que tu ſois,
Ton ſiecle & ton peuple Francois,
Et heureux tous ceux dont tu parles
O la docte Muſe de Carles!

Qui euſt congneu les longs erreurs,
Et les belliqueuſes terreurs,
Ou la vertu preſqu'incroyable
De ce grand Troyen pitoyable.
Qui euſt ſceu de Mars les enfans,
Leurs lauriers, leurs chars triumphãs,
Si ores l'enuieux ſilence
A leurs noms faiſoit violence?
Les ſepulchres laborieux,
Colloſſes, Arcz victorieux,
Et les batailles engrauées
Sur les columnes eleuées.
La main du peintre, & la faueur
De l'ingenieux engraueur,
Le tableau, le marbre & le cuyure,
Qui font les hommes deux fois viure,
Ne ſcauroint ſi bien exprimer,
Ce, qui Henry fait eſtimer,
Comme le ſonnent en leur onde
Les flots de la docte Gyronde.
I'oy la buccine à ceſte fois,
Auec l'expouentable voix
Du canon, qui l'oreille etonne,
Et le hault phyfre qui reſonne.
Ia le harnois reſplendiſſant
Fait peur au cheual baniſſant,
Et aux yeulx du ſouldard timide,
Qui fait de ſang la terre humide.
Ie voy les vainqueurs cheualiers
Ardentes au milieu des miliers,

Souillez des piedz iuſqu'à la teſte
D'vne pouldre non deshonneſte.
Quel champ par la main de Valoys
N'eſt engreſſé du ſang Angloys?
Qui n'oit le bruit que fait la terre
Soubs la ruine d'Agleterre?
Quel deſtroict, quel haure & rocher
Ne void les nefs s'entr'acrocher!
Sur l'onde le flotant bagaige,
Et le feu qui la mer ſaccaige?
Mais afin, luc trop couraigeux,
Que tu ne delaiſſes tes yeux,
Ceſſe ton chant, ou bien accorde
Vn plus doux ſon deſſus ta chorde.

A Heroet.

Ode XIII.

Les Thraces chantent leur Orphée,
La Grece encores ſe debat
De cil qui du Troyen combat
Dreſſa le ſuperbe trophée.
Thebes encor' eſt glorieuſe
Du luc ſur tous le mieux appris,
Qui donne en Olympe le pris
De la palme victorieuſe.
Paris, mais bien la France toute,
De Seine oit tous les iours le ſon,
Qui fait de toy mainte chanſon,
Que noſtre ſiecle heureux ecoute.

Heroet aux vers heroiques,
(Subiect vrayement digne du ciel)
Qui en douceur paſſent le miel,
En grauité les fronts Stoiques.
Ta Muſe des Graces amie,
La mienne à te louer ſemond,
Qui ſur le hault du double mont
As erigé l'Academie.
Si l'on doibt croire à Pythagore,
Qui les corps fait reanimer,
On peut, Heroet, eſtimer
En toy celuy reuiure encore,
A qui iadis dedans la bouche
Les abeilles alloint formant
Le miel, lors qu'il eſtoit dormant
Encor' enfant dedans ſa couche,
Tu as rompu l'arc & la trouſſe
Du ieune archer malicieux,
Qui bleſſoit la terre & les cieulx,
Luy baillant nature plus douce,
Venus qui n'a plus de puiſſance,
En vain par tout cherche ſon fils,
Que n'agueres voler tu feis
D'ici au lieu de ſa naiſſance.
Sus, Muſes que l'on enuironne
Le front ſcauant de ceſtuicy,
Qui a bien merité auſſi
De vos mains receuoir couronne.
Vos mains donques la luy compoſent
Non du victorieux laurier,

Mais du pacifique oliuier,
Dessoubs qui les loix se reposent,

A Mercure, & à sa lyre.
Pour adoucir la cruauté de sa dame.

Ode XIIII.

Neueu d'Atlas, qui donnas le pouuoir
Au vieil Thebain les pierres esmouuoir,
Et toy encor' ô coquille dorée,
Des pl^o grãs Roys aux vieux siecle adorée
Monstre moy les accords
Des accordans discords,
Dont ma douce ennemie
Se puisse emerueiller,
Et face reueiller
Son oreille endormie.
Ell' fuit ainsi que la ieune iument,
Qui va l'ardeur des cheuaulx allumant
Decà delà, iouant par les campaignes,
Ou sur le doz des prochaines montaignes.
Des nopces le doux point
Encores ne la poingt
(La sauuaige & farouche)
Mais d'vn pié non oisif,
Fuit le mary lascif,
De peur qu'il ne la touche.
Tu peulx mener les campaignes forestz
Tygres, lyons, te vont suiuant de pres:
Et soubs ton chant les riuieres bruytes

Hauſſent la bride à leurs ondes fuyantes.
Le portier aboyant
Tes chanſons fut oyant,
Bien que ſa teſte porte
Serpens pleins de laideur,
Et que puante odeur
De ſes trois gueulles ſorte.
Le grand Tytie à lœil fier & hydeux,
Et Ixion rirent en depit d'eulx.
La roue auſsi qui iamais ne s'arreſte,
Auec la pierre à t'eſcouter fut preſte.
La douceur de ta voix
Arreſta quelque fois
Le Buſſard touſiours vyde,
Cependant que chantant
Tu alois esbatant
La race Danaide.
Ecoute donq' de ces vierges icy
La cruauté & les tourments auſsi,
Celle qui m'eſt en plus cruelle peine,
Qu'à leurs maris ceſte gent inhumaine.
Dont l'vne ſeulement,
Qui mentit noblement
A ſon pere infidele,
Valoit bien que le fruit
De nuptiale nuit
Ne fuſt eſloingné d'elle.
Sus, leue toy (tout bas diſt elle adonc
Au ieune eſpoux) q̃ ton ſommeil trop long
Tout maintenant par la tourbe cruelle

Ne ſoit mué en nuit perpetuelle.
Deſia toutes ont mis
Leurs eſpoux endormis
A mort (les inhumaines)
La lyonne courant'
Ainſi va deuorant
Les veaux parmy les plaines.
Moy, que pitié & l'amour de toy poingt,
O mon amy! ie ne t'occiray point,
Haſte toy donq', ta vie (helas) ie n'oſe
Tenir icy plus longuement encloſe.
Soint de peſans liens
Chargez les membres miens,
Ou face que i'endure
Exil perpetuel
Le mien pere cruel,
Pour n'auoir eſté dure.
Fuy derechef, ou le vent te conduit,
Fuy cependant que Venus, & la nuit
Donnent faueur à ta courſe haſtiue,
Ie demouray en ta place captiue.
Sur mon ſepulchre au moins
Graue ces pleurs teſmoings
De mon amour extreme:
Teſmoings dor'enauant,
Que ie t'ay fait viuant
Par la mort de moy meſme.

La louange du feu Roy Francois, & du treschrestien Roy Henry.

Ode XV.

Combiẽ tu doibs Frãce, à ceulx de Valoys,
Tesmoings en sõt les armes, & les loix,
Qui ont fleury sous Frãcois, ainsi cõme
Iadis en Grece, & sous Auguste à Rõme
C'est luy, qui a de ce beau Siecle ici
Comme vn soleil, tout obscur eclairci,
Ostãt aux yeux des bõs esprits de Frãce
Le noir bandeau de l'aueugle ignorãce.
C'est luy premier, qui du double coupeau,
A ramené des Muses le troupeau
Pour consacrer à leur mere, la gloire
Du Lot, du Loyr, de la Touure, & de Loyre
Si n'a-il point vn plus grand œuure faict,
Que de laisser vn enfant si parfaict
Comme ce Roy, qui rendra eternelle
Par sa vertu, la vertu paternelle.
Comme l'oyzeau de prodige annonceur
Du blond Troyen fidele rauisseur,
A qui des dieux le souuerain octroye
Les vagabonds volatiles en prye,
Des plus doulx vents au printẽps soutenu
Vole bardy parmy l'air incongnu
Si tost que l'aage, & vigueur paternelle
Dehors le nid ont esbranlé son aile,
Suit les oiseaux, puis fait plus courageux,
Ose assaillir les serpents outraigeux.

Tel

Tel fut senty, & tel sera encore
Ce nouueau Roy, que nostre siecle adore.
La bische ainsi, ou le ieune cheual
Ont veu de loing descendre contreual
Le lyonceau hardy, qui les deuore
Auec' ses dents innocentes encore.
Qui tost apres ose en faueur saillir,
Pour les taureaux indomtez assaillir,
Et appaiser par le sang, qu'il en tire,
Sa longue faim, & l'ardeur de son ire.
Iadis Angloys, iadis preuue tu feis,
Que c'est d'auoir de Francois esté filz,
Et combien vault la bonne discidline
Au naturel, qui à vertu s'incline.
Maintenant donq' edrouuer tu peuz bien
Par la grandeur de tes pertes, combien
D'vn si grand Roy peult sa saige entreprise
Et la vertu, que le ciel fauorise.

A Madame la Contesse de Tonnerre

Ode XVII.

Haulte vrayement dire i'ose
Trois & quatre fois la chose,
Ou les feminins espritz
N'ont peu quelque fois attaindre.
Bien doit doncq' la cheute craindre,
Qui a tel œuure entrepris.
Dieu leur a donné des aisles,

Qui ſont bien aſſez iſnelles,
Pour voler iuſques aux cieux.
Quelle grandeur de couraiges?
De leurs belliqueux ouuraiges
Teſmoings furent noz ayeux.
Le bruit iuſqu'icy reſonne
De celle braue amazone,
Qui par l'eſpez des milliers
A Mars ſe donnant en proye,
Feiſt rougir les champs de Troyê
Au ſang des Grecz cheualiers.
Des ans viuront mil & mile
L'Aſsyrienne, & Camille,
Quel marbre, quel diamant
Eſt plus dur que la memoire,
Qui garde encores la gloire
De Marphiſe & Bradamant?
Thebes encores ſe vante
De ſa Corinne ſcauante.
Sur toy Pindare mordoit
La douce lyre ancienne,
Que la fille Lesbienne
Si doctement accordoit.
Celle qui feiſt plus feconde
De ſes enfans la faconde,
Romme, en memoire tu l'as.
Mainte autre n'eſt plus priſée,
Qui ſe veit fauoriſée
De l'vne & l'autre Pallas.
O plumes trop enuieuſes,

Qui es eaux obliuieuſes
Laiſſez noyer le renom
De tant de celeſtes dames,
Dont ores les triſtes lames
Couurent le corps & le nom!
Combien ſont mieux fortunées,
Qui en cet age ſont nées,
Ou maint gentil eſcriuant
A bien oſé entreprendre
Par ſes doctes vers de rendre
Leur hault honneur ſuruiuant?
La vertu eſt trop ſeuere,
Qui la Muſe ne reuere.
La Muſe aime la vertu.
Tu ne verras donc' Conteſſe,
Deualer de ſa hauteſſe
Ton loz par mort abatu.
Qui publira les louanges
Des noſtres, ou des eſtranges,
Et de toy ne chantera
L'eſprit, la douceur, la grace,
Dont la genereuſe race
De Clairmont ſe vantera?
Ceſt pourquoy mes vers aſpirent
Ou tes louanges les tirent.
Bien que ton ſauoir ſoit tel,
(Si tu le veulx entreprendre)
Que ton renom ſe peut rendre
Par toymeſmes immortel.

A vne Dame.

I'ay oublié l'art de petrarquizer
Ie veulx d'amour franchement deuiſer
Sans vous flater, & ſans me deguiſer.
Ceulx, qui ſont tant de plaintes
N'ont pas le quart d'vne vraye amytié,
Et n'ont pas tant de peine la moitié,
Comme leurs yeux, pour vous faire pitié,
Getent de larmes feintes.
Ce n'eſt que feu de leurs froides chaleurs,
Ce n'eſt q'horreur de leurs feintes douleurs
Ce n'eſt encor' de leurs ſouſpirs, & pleurs,
Que vents, pluye, & oraiges.
Et bref, ce n'eſt, à ouyr leurs chanſons
De leurs amours, que flãmes & glacons,
Fleſches, lyens, & mile autres facons
De ſemblables outraiges.
De voz beautez, ce n'eſt que tout fin or,
Perles, Cryſtal, Marbre, & Iuoyre encor',
Et tout l'honneur de l'Indique theſor,
Fleurs, lys, œilletz, & roſes.
De voz douceurs, ce n'eſt que ſucre & miel
De voz rigueurs n'eſt qu'aloes, & fiel,
De voz eſpris c'eſt tout ce que le ciel
Tient de graces encloſes.
Puis tout ſoudain ils vous font mille tors,
Diſans, que voir voz blõs cheueux retors,
Voz yeux archiers autheurs, de mile mors
Et la forme excellente
De ce que peult l'accoutrement couuer,
Dyane en l'õde il vaudroit mieux trouuer

Ou voir Meduſe, ou au cours s'eſprouuer
Auecques Athalante.
Tout l'orient, auec' toutes les fleurs,
Dont le printemps bigarre ſes couleurs,
Ne fourniroient à peindre vos valeurs,
Ny le cor d'Amalthée.
De leur largeſſe, icy ie n'en dy rien,
Auſsi l'amour, qui eſt ſouuerain bien
Par les preſens d'vn auoir terrien
Ne peult eſtre achetée.
S'il fault parler de voſtre iour natal,
Voſtre Aſcendant heureuſement fatal,
De voſtre chef eſcarta tout le mal,
Qui aux humains peult nuyre.
Quant au treſpas ſcauons quand ce ſera,
Que voſtre eſprit le monde laiſſera?
Ce ſera lors, que là hault on voirra
Vn nouuel Aſtre luyre.
Ce n'eſt aſſez à leur ſubtil parler
Ou ma maiſtreſſe, ou madame appeller,
Cela eſt trop voz beautez r'aualer,
Pour oindre voz oreilles.
Ce mot, Deeſſe, eſt beaucoup mieux duisãt
Mais ie ne puis, tant ie ſuis mal plaiſant,
Vſer ainſi en me contrefaiſant,
De ces faulſes merueilles.
Si pour ſembler autre que ie ne ſuis,
Ie me plaiſois à maſquer mes ennuys,
I'irois au fond des eternelles nuictz
Plein d'horreur inhumaine.

Là d'vn Syſiphe, & là d'vn Ixion,
I'eſprouuerois toute l'affliction,
Et de celuy, qui pour punition
Rid, & meurt à ſa peine.
De voz beautez, ſcauons que i'en dirois,
De voz deux yeulx deux aſtres ie ferois,
Voz blonds cheulx en or ie changerois,
Et voz mains en yuoire.
Quant eſt du teinct, ie le peindrois trop mieux
Que le matin ne colore les cieulx,
Bref, vous ſeriez belle comme les dieux,
Si vous me vouliez croire.
Mais cet enfer de vaines paßions,
Ce paradis de belles fictions,
Deguiſement de noz affections,
Ce ſont peintures vaines.
Qui donnent plus de plaiſir aux liſans,
Que voz beautez à tous voz courtiſans,
Et qu'au plus fol de tous ces biendiſans
Vous ne donnez de peines.
Il n'y a roc, qui n'entende leur vois,
Leurs piteux cris ont faict cent mile fois
Pleurer les monts, les plaines, & les bois,
Les antres & fontaines.
Bref, il n'y a ny ſolitaires lieux,
Ny lieux hantez voire meſmes les cieux,
Qui çà & là ne monſtrent à leurs yeux
L'image de leurs peines.
Ceſtuy là porte en ſon cœur fluctueux

De l'ocean les flotz tumultueux.
Ceſtuy l'horreur des ventz impetueux
Sortans de leur Cauerne.
L'vn d'vn Caucaſe & mõtgibel ſe plaingt
L'autre en veillãt plus de ſonges ſe peinct,
Qu'il nẽ fut onq' en cet orme qu'on feinct
En la foſſe d'Auerne.
Ores luy ſemble eſtre arbre deuenu,
Ores vn mont de nege tout chenu,
Ores l'oyzeau en Meandre congneu,
Ore' il ſe faict accroire
Sentir ſes nerfs tiedement languiſſans,
Entre voz bras les ſiens entrelacans,
Mais tout cela ſont des ſonges paſſans
Par la porte d'yuoire.
L'vn contrefait ce Tantale mourant
De ſoif, qu'il a au milieu d'vn torrent,
L'autre qui paiſt vn aigle deuorant
S'accouſtre en Promethée,
Mais ceſtui la par vn plus chaſte veu,
En ſe bruſlant veult Hercule eſtre veu,
L'autre ſe mue en eau, air, terre & feu,
Comme vn ſecond Prothée.
L'vn meurt de froid & l'autre meurt de chault,
L'vn vole bas, & l'autre vole hault,
L'vn eſt chetif, l'autre à ce qu'il luy fault,
L'vn ſur l'eſprit ſe fonde,
L'autre s'arreſte à la beauté du corps,
On ne Veit onq' ſi terribles diſcords
En ce Caos, qui troubloit les accords

Dont fut basty le monde.
Quelque autre apres, ayant subtilement
Trouué l'accord de chascun element,
Faconne vn rond tendant egalement
Au centre de son ame.
Son firmamẽt est peint sur vn beaufront,
Tous ses esprit sont balancez en rond,
Son pol artiq', & antartiq', ce, sont
Les beaux yeux de sa dame.
Quelqu' autre encor' la terre dedaignant
Va du tiers ciel les secretz enseignant,
Et de l'amour ou il se va baignant
Tire vne quinte essence.
Mais quant à moy, qui plus terrestre suis,
Et n'ayme rien, que ce qu'aymer ie puis,
Le plus subtil, qu'en amour ie poursuis,
S'appelle iouyssance.
Cestuy voulant plus simplement aymer
Veult vn Properce, & Ouide exprimer,
Et voudroit bien encor' se transformer
En l'esprit d'vn Tibulle.
Mais cestuy la, cõme vn Petrarque ardent
Va son amour & son style fardant.
Cet autre encor' va le sien mignardant
Comme vn autre Catulle.
Ie ne veulx point scauoir si l'amitié
Prest du facteur, qui iadis eut pitié
Du pauure tout fendu par la moitié
Sa celeste origine.
Vous souhaiter autant de bien qu'à moy,
Vous estimer autant comme ie doy,

Auoir de vous le loyer de ma foy,
Voila mon Androgine.
Noz bons ayeux, qui cet art demenoient,
Pour en cauſer, Petrarque n'apprenoient,
Ains franchemẽt leur dame entretenoient
Sans fard, ou couuerture.
Mais auſſi toſt qu'Amour s'eſt fait ſcauãt,
Luy qui eſtoit Francois au parauant,
Eſt deuenu menteur, & deceuant,
Et de Thuſque nature.
Ie ſcay qu'Amour eſt le ſubiect des vers,
Et que ſans luy tant d'eſcriuains diuers
Ne voleroyent ſi bien en l'vniuers
Par les bouches eſtranges.
Mais ces beautez, dont tant de bõs eſpritz
Se vont plaignant auoir eſté ſurpris,
Ne furent onq' vers en ſi hault pris
Que chantent leurs louanges.
Voz beautez dõq' leurs ſeruent d'argumẽs,
Et ne leur fault de meilleurs inſtrumens
Pour les tirer tous vifz des monumens,
Auſſi comme ie penſe,
Sans que plus fort vous les recompenſez
De tant d'ennuiz mieux eſcriz que pẽſez,
Amour les a de peine diſpenſez,
Et vous de recompenſe.
Ie ry ſouuent, voyant pleurer ces foulx,
Qui mile fois voudroiẽt mourir pour vous
Si vous croyez de leur parler ſi doulx
Le pariure artifice.

Mais quãt à moy, ſans feindre ny pleurer
Touchant ce point, ie vous puis aſſeurer,
Que ie veulx ſain & diſpos demeurer
Pour vous faire ſeruice.
Si vous trouuez quelque importunité
En mon amour, qui voſtre humanité
Prefere trop à la diuinité
De vos graces cachées,
Changez ce corps, obiect de mon ennuy,
Alors ie croy que de moy ny d'aultruy,
Quelque beauté, que l'eſprit ait en luy,
Vous ne ſerez cherchées.
Et qu'ainſi ſoit, quand les hyuers nuiſans
Auront terny la fleur de vos beaux ans,
Rydé ce marbre, eſteint ces feuz luiſans,
Quand vous verrez encore
Ces cheueux d'or en argent ſe changer,
De ce beau ſeing l'yuoire s'allonger,
Ces lys fanir, & de vous s'eſtranger
Ce beau teinct de l'Aurore.
Qui penſez vous qui vous aille chercher,
Qui vous adore, ou qui daigne toucher
Ce corps diuin, que vous tenez tant cher?
Voſtre beauté paſſée
Reſſemblera vn iardin à noz yeux,
Riant n'aguere aux hõmes & aux dieux,
Ores faſchant de ſon regard les cieulx
Et l'humaine penſée.
N'attẽdez donq' q̃ la grãd' faulx du tẽps
Moiſſonne ainſi la fleur de voz Printẽps,
Qui rend les dieux & les hommes cõtens,

Les ans qui peu ſeiournent,
Ne laiſſent rien, que regretz & ſouſpirs,
Et empennez de noz meilleurs deſirs
Auecques eulx emportent noz plaiſirs,
Qui iamais ne retournent.
Pour faire fin, ie vous prie excuſer
Mon amitie, qui ne peult abuſer,
Et mon eſprit, qui ne ſauroit vſer
De plus belle harengue.
Puis que voz yeulx appris à deceuoir
Da ma parole empeſchent le deuoir,
Et que les miens esblouys de les voir
Font office de langue.
Si ie n'ay peints mes ennuys ſur le front,
Et les aſſaulx que voz beautez me font,
Ils ſont pourtant en grauez plus profond
De ma volunté franche.
Non cõme vn tas de vains admirateurs,
Qui fõt ſouuẽt par leurs ſouſpirs mẽteurs
Et par leurs vers honteuſement flateurs
Rougir la carte blanche.
Deſormais dõq' (Amour) ſi tu m'en croys
Adreſſe là ton petit arc Turquois,
Tes petis traicts, & ton petit carquois,
Et telles mignardiſes,
Preſente les à la legere foy
D'vn plus ſcauãt, mais moins aimãt que moy,
Qui n'ait iamais rien eſprouue de toy,
Que ces belles faintiſes.
Si toutes fois tel ſtyle vous plaiſt mieulx,

Ie reprendray mon chant melodieux,
Et voleray iuſqu'au ſeiour des dieux
D'vne aiſle mieux guidée.
Là dans le ſeing de leurs diuinitez
Ie choiſiray cent mile nouueautez,
Dont ie peindray voz plus grãdes beautez
Sur la plus belle Idée.

La mort de Palinure.

Du cinqieſme de Virgile.

Mais ce pendant Venus de dueil attainte
Degorge ainſi à Neptune ſa plainte,
Le fier deſdaing, l'inſatiable raige,
Qui de Iunon tourmente le couraige,
Que la pitié ny la longue ſaiſon,
Ny iupiter n'ont ſceu mettre à raiſon,
Et que les ſorts meſmes n'ont peu plier,
Me font (Neptune) vn chacun ſupplier.
Auoir parmy les peuples Phrygiens
Rongé, mangé les murs Dardaniens,
Auoir trainé par tout genre de peines
Cruellement les reliques Troyennes,
Ne luy ſuffiſt, mais ſon courroux enclos
Pourſuit encor' leurs cendres & leurs oz.
De ſa fureur la cauſe ie n'entens,
Tu m'es teſmoing, cõbien puis peu de tẽps
Elle agita d'oraige furieux
L'onde Libyque, elle meſla aux cieux
Toutes les mers, & oſa ceſte fole

Mettre (ô forfaict) les tempestes d'Eole
Ou tu es Roy, les Troyennes Gallées
Par son moyen vilainement bruslées,
N'aguere' aussi furent mises en proye
A la fureur des matrosnes de Troye,
Forcant les miens de laisser en arriere
Leurs compaignons, en prouince estrãgere.
Au demeurant, ie te pry que tes eaux
Donnent passaige au reste des vaisseaux,
Et que mon fils (au moins s'il est permis,
Et les destins ces murs luy ont promis)
Puisse aborder au Tybre Ausonien.
Alors respond le fils Saturnien
Roy de la mer, tu peux, ô Cytherée,
Estre par tout en mon regne asseurée,
Dont tu nasquis, & ie merite aussi
Que de ma foy tu estimes ainsi,
Moy, qu'on a veu tant de fois reprimer
Telles fureurs du ciel & de la mer,
Et si n'ay eu (Xante m'en soit tesmoing,
Et Simois) sur terre moindre soing
De ton Enée, alors qu'on veid Achille
Chasser les tiens, & que sa course agile,
Contre les murs demy mors les pressoit,
Lorsqu'à milliers sõ bras les meurtrissoit
Et que les corps les canaulx remplissans
Bouchoiẽt la voye aux fleuues gemissans,
Et que les eaux de Xante ne couloient
Dedans la mer, ainsi qu'elles souloient.
Alors i'ostay soubs vne nue vuide

Ton fils Enée au ſuperbe Pelide
Plus fauory des armes & de nous,
Bien que vouluſſe alors deſſus deſſoubs
Verſer les murs de Troye pariurée,
Dont ie l'auois moymeſme emmurée.
Ce bon vouloir eſt encor' arreſté
Dedans mon cœur, ton fils en ſeureté
(Chaſſe ta peur) conduira ſes nauires
Au port d'Auerue, ainſi que tu deſires.
Vn ſeul ſans plus dans la mer perira,
Vn ſeul ſans plus pour le reſte mourra.
Incontinent que le Pere eut ainſi
Le cœur ioyeux de Venus adoucy,
Ses fiers cheuaux il attele & enbouche
D'eſcumeux freins: leur braueté farouche
Laſche la reſne, & à bride aualée
Raze le hault de la plaine ſalée,
Sur ſon char bleu, les flotz incontinent
Se ſont planez deſſoubs l'eſſeul tonnant,
La mer s'vniſt, les vents audacieux
Fuyent parmy le grand vague des cieux.
Voicy apres vn horrible exercite
De grands poiſſons, Glauque, & ſa blanche Suyte,
Et Palemon, & Phorce auec ſa trouppe,
Et les Tritons à la legere crouppe.
Sur l'aiſle gauche eſtoit l'onde couppée
Deſſoubs Thetis, Melite, & Panopée,
Niſée auſſi à leur bande s'alie,
Auec' Spion, Cymodoce, & Thalie.
La gayeté à ſon ranc retournée
Chatouille ici le cœur douteux d'Enée,

Il faict ſoudain ſes vaiſſeaux enuoiler,
Guinder au maſt, les verges eſtaler.
Chacun ſe prent à tendre le cordaige,
Et à donner la voile au nauigaige,
Ores à dextre, or' à ſeneſtre, & ores
Croiſent bien hault les antennes encorés.
Lors vn bon vent vint empouper la flote,
Au front eſtoit Palinur' le Pilote,
Qui d'auirons vn grand nombre menoit,
Tous vont ſuiuant la route qu'il tenoit.
Ia de la nuit la moyteuſe carriere
Touchoit du ciel la moyenne barriere,
Et les nochers d'vn doulx ſõme allechez
Eſtoyent de ranc ſoubs les rames couchez,
Quand le ſommeil des eſtoilles coulant
L'air tenebreux eſclaircit en volant,
Pour t'abuſer, & d'vn ſomme trop dur
Charmer tes yeux, ô pauure Palinur'
Ne meritant vn ſi triſte mechef.
Luy donq' aſsis au plus hault de la nef
De Phorbe priſt la parole, & la grace.
O Palinur', la Iaſienne race
Noz vaiſſeaux ont le vent & la marée,
La ſaiſon eſt au repos preparée,
Repoſe toy, & tous ennuiz chaſſez
Au long trauail emble tes yeux laſſez,
En cependant ie feray ton deuoir.
Lors Palinur' à peine ayant pouuoir
D'entr'ouurir l'œil, veux tu donq' que i'ignore
La mer paiſible, & ſes doulx flots encor'?

Que ie me fie à ce fier monſtre icy?
Comment veulx tu que i'abandonne ainſi
Mon Prince Enée à la fraude du vent,
Du temps ſerain abuſé ſi ſouuent?
Ainſi parloit au gouuernail fiché,
Et par les yeux aux aſtres attaché.
Le Dieu alors vn rameau ſtygieux
Trempé en l'eau du fleuue obliuieux,
Sur vne temple, & l'autre ſecouant,
Luy ferme lœil vagabond, & mouuant
Ce faux dormir alors non attendu
L'auoit à peine au repos eſtendu,
Quād deſſus luy tumbāt le cruel ſomme
Rēuerſe en l'eau & gouuernail & hōme,
Et auec' luy grande part de la pouppe.
Ceſtuy en vain huche ſouuent ſa trouppe,
Et ceſtuy la, qui en volant s'enfuit,
D'vne aiſle prompte en l'air s'eſuanouit.
La flote alors vſant de la fortune
Qu'auoit promis le bon pere Neptune
Single à plaiſir par les humides plenes.
Et ia les nefz coſtoyoient des Syrenes
Les haulx rochers iadis pleins de dāgers,
Et blanchiſſans d'oſſemens eſtrangers,
L'enroué bruit de l'onde retournée
Tempeſtoit là, quand le bon Prince Enée
Se ſent errer à brides vagabondes.
Luy meſme adōq' par les nocturnes ondes
Seruit de guide à ſon vaiſſeau flotant
Sās gouuerneur, & d'un cœur s'anglotāt
De ſon amy plaint beaucoup l'auenture.

Las

Las il te fault, ô pauure Palinure,
Trompé du ciel, & de la mer ſeréne,
Coucher tout nu ſur la deſerte aréne.

Elegie.

Non que d'excuſe ou feinte ou veritable
Ne ſoit beſoing en ma cauſe equitable,
Non que ie ſoye en doute de la foy
Qui vous vniſt eſtroictement à moy.
Non que ie penſe vn traict de ialouſie
D'eſtre fiché dans voſtre fantaſie.
Pour tout cela, ou pour tel autre poinct,
O le cœur mien, ie ne vous eſcry point,
Mais bien pourtant que la ferme penſée
Qui tient mon ame à la voſtre enlacée
Ne me permet vn ſeul ennuy ſentir,
Ou vn ſeul bien, ſans vous en aduertir.
Or ſaichez donq' qu'Amour qui fauorize
D'vn chaſte cœur la louable entrepriſe,
Au poinct heureux m'a n'aguere aduãcé,
Dont vous m'auez maintefois diſpenſé,
Me remonſtrant or' l'eſtat de mon aage,
Ores les ieux de fortune volage.
Et combien nuiſt d'attẽdre au lendemain
Ce qu'auiourd'huy ſe preſente à la main,
Vous me diſiez (Il m'en ſouuient encore)
Bien que l'ennuy tout mon plaiſir deuore,
Pour voir aſſez, combien à l'aduenir
I'auray pour toy de triſte ſouuenir.
Si veulx ie bien te donner congnoiſſance
Que mon plaiſir n'a point tãt de puiſſance
Sur ma raiſon, que ton aduancement

Ie ne prefere à mon contentement.
Or pourſuy donq' (amy) ton aduantage,
Dont le moyen eſt le ſeul mariage,
Ce bon conſeil vous me donniez alors,
Et moy apres cent contraires effors
Perſuadé de voſtre aduis honneſte,
Finablement à ce poinct ie m'arreſte,
Qui n'ha iamais contenté mon deſir,
Sinon d'autant que c'eſt voſtre plaiſir.
Auſsi les cieulx, & les enfers ie iure,
Que pour ne faire à noſtre amour iniure,
Iamais tel ioug mon deſir n'euſt dompté,
S'il euſt deſpleu à voſtre volunté.
Ce n'eſt vn ioug qui captiue mon ame
Soubz le lyen d'vne impudique flamme:
Ce n'eſt vn ioug, qui dompte mon deſir
Soubz l'aiguillon d'vn follaſtre plaiſir,
Mais c'eſt vn ioug d'amitié coniugale,
Qui d'vne foy honneſtement egale
Separe en deux celle chaſte amitié,
Dont vous auez la premiere moitié.
Ceſte moitié que vous auez pour gaige,
Long temps y a que l'euſtes en partage,
Et ce fut lors qu'Amour & fermeté
Me firent ſerf de voſtre honneſteté.
L'autre moitié, celle qui l'ha ſaiſie,
Croyez qu'elle ha ſi bien eſté choiſie,
Qu'autre ne peult mieulx qu'elle meriter
L'hõneſte amour que ie vous veulx porter.
L'vne a eſté, comme la plus aagée,
Premierement ſur mon cœur partagée,
Et ſur luy meſme en meſme chaſteté

Secondement vne aultre l'ha eſté.
Ne craignez donq, que ſoyez deſſaiſie
De voſtre droict, ou qu'autre fantaiſie
Puiſſe rauir ce cœur, qui n'eſt point mien,
Sinon d'autant que de vous ie le tien.
Cœur, qui l'honneur ſi ſainctement regarde,
Que l'honneur meſme en eſt la ſeule garde,
Cœur, qui ne peult gouſter plaiſir plus doulx,
Que tout hayr pour eſtre aymé de vous,
Cœur, qui ne peult ſentir plus grand dommage
Qu'eſtre affranchi du droit de voſtre hommage.
Plus toſt les Cerfz viuront parmy les eaux,
Et les poiſſons, ou viuent les oizeaux:
Plus toſt ſera la grande mer ſans voiles,
Les boys ſans vmbre, & le ciel ſans eſtoiles,
Et voyra lon plus toſt le monde enclos,
Dedans le ſeing de ſon premier cahos,
Que pour vertu en mon cœur imprimée
Voſtre vertu de moy ſoit moins aymée,
Ou que d'vn cœur honneſtement lié
L'honneſte amour ſoit iamais oubliê.
Ains tout ainſi qu'vn impetueux fleuue,
Plus furieux par vn autre ſe treuue,
Quand les deux cours en vn cours aſſemblez
Vont rauiſſant les arbres, & les bledz,
Pierres, maiſons, boys, & toute autre choſe
Qui au deuant de leur fureur ſ'oppoſe,
Ainſi l'Amour qui en mon chaſte cœur
D'vn autre Amour prent nouuelle vigueur,
Courra touſiours d'vne ſi viue ſourſe,
Qu'aultre Amitié n'arreſtera ſa courſe.
O doncq' heureux, heureux double lyen,

Qui deux eſpris vnis auecq' le mien,
Double lyen, qui d'vne double force
Plus fermement que la corde retorſe
N'eſtreinct le faiz, enchaiſnes dedãs moy
Troys cœurs vnis d'vne eternelle foy,
Soit à iamais ta puiſſance immortelle
Et puiſſe encor' deſſus l'vne & l'autre aelle
De ces deux cœurs, le mien ſi hault voler
Qu'aultre amitié ne le puiſſe aualer.
Combien qu'vn clou par l'autre ſe repouſſe
Ne penſez voir par aucune ſecouſſe
L'accord premier entre nous commencé,
Par le ſecond eſtre deſaduancé:
Car la vertu, dont ceſtuy priſt naiſſance,
A ceſtuy la donne encor' accroiſſance.
Le feu ne peult habiter nullement
Auecques l'eau, ſon contraire element:
Les animaulx de diuerſe nature
Ne prennent point enſemble nourriture.
Mais vn amour ſaigement entrepris,
Qui ſur vertu ſon fondement ha pris,
Ne craincT iamais l'amour, qui luy reſſemble
Car la vertu à la vertu ſ'aſſemble.

Chanſon.

On peult feindre par le cizeau,
Ou par l'ouuraige du pinceau
Toute viſible choſe,
Mais d'Amour le ſeul poingnant traict
Vous peult figurer le protraict
De ma triſteſſe encloſe.
On peult diffinir au compas

De tout ce qu'on void ici bas
La forme en rond vnie,
Mais on ne ſcauroit meſurer
Le mal, que me faict endurer
Mon amour infinie.
Au centre, au tour duquel ſe faict
Du monde le cercle parfaict,
Toutes les lignes tendent,
Et le diuin de voz beautez
Eſt le poinct ou mes voluntez
Egalement ſe rendent.
L'eſprit infus en ce grand corps
Vniſt par differents accords
Et les cieux & la terre,
Et voz ſainctes perfections
Aſſemblent mes affections
Par vne doulce guerre
Du chault, & de l'humidité
Procede la fecondité,
Des ſemences du monde,
Et de ma violente ardeur
Ioincte à voſtre lente froideur,
Naiſt ma peine feconde.
Le mal d'vn corps intemperé
Peult eſtre eſteint ou moderé
Par iuſt d'herbe, ou racine:
Mais du trop de mon amitié
Ou la mort, ou voſtre pitié
Sera la medecine.
La gloire incite l'empereur,
La richeſſe le laboureur,
Le butin l'homme d'armes:

Mais tout le gaing que ie recoy
De mon inuiolable foy,
Ce ſont ſouſpirs & larmes.
Tout cela qu'on void de mondain,
Suiuant du ciel le cours ſoudain,
Se change d'heure en heure,
Mais le deſir ambitieux
Qui me tire apres voz beaux yeux,
Touſiours ferme demeure.
La pierre dont le ſeul toucher
Guide l'aiguille du nocher,
Touſiours ſe tourne au pole,
Et mon cœur de voz yeux touché
Ne peult ſi bien eſtre atаché,
Qu'apres eulx il ne vole.
Le roq des flots marins batu
N'eſt iamais par eulx abbatu,
Mais demeure imployable,
Et mon cœur plein de fermeté
De mille peines tourmenté
N'eſt iamais variable.
La cire transformer ſe peult
En telle imaige que lon veult,
Non pas la gemme dure,
Qui plus toſt ſe laiſſe briſer,
Qu'en autre protraict deguiſer
Sa premiere figure.
Amour graua voſtre beauté
Au plus fort de ma loyauté
De vous tant eſprouuée,
Et mon cœur ſi bien la recoit
Qu'autre beauté, tant belle ſoit,

N'y peult eſtre engrauée.
Tout cœur leger eſt incité
Par les dons, ou l'auctorité,
Que le vulgaire adore,
Mais le mien qui vous eſt aquis,
Par or ne peult eſtre conquis,
Ny par grandeur encore.
Par force, par mine, ou trahiſon,
On peult gaigner vne maiſon,
Tant ſoit elle tenable:
Mais la fortreſſe de mon cœur
Dont voſtre œil fut le ſeul vainqueur,
S'eſt rendue imprenable.
Il ne fault muraille ou rampart
Pour garder qu'vn autre y ait part,
Car ſoyez aſſeurée
Que plus ferme & entiere foy
De loyal ſubiect à ſon Roy
Ne fut onques iurée.
Quant à celle que ie vous doy,
Croyez que vous eſtes de moy
Encores mieulx ſeruie,
Et que pour voſtre honneur garder,
Ie vouldrois le mien hazarder,
Qui m'eſt plus que la vie.
Si vous traictez ſi mal celuy,
Qui vous a plus chere que luy,
Que pourriez vous pis faire
A veſtre cruel ennemy,
Ou celuy qui ſoubs nom d'amy
Vous ſeroit aduerſaire?
Toutefois ſi mon deſplaiſir

Peult contenter voſtre deſir,
Soyez moy pitoyable,
Ou comme bon vous ſemblera,
Iamais rien ne me deſplaira,
Qui vous ſoit agreable.

FIN.

Dialogue d'vn amoureux,
& d'Echo.

Piteuſe Echo, qui erres en ces bois,
Reſpons au ſon de ma dolente voix:
D'ou ay-ie peu ce grand mal conceuoir,
Qui m'oſte ainſi de raiſon le deuoir? (*de voir.*
Qui eſt l'autheur de ces maulx auenuz? (*Venus.*
Comment en ſont tous mes ſens deuenuz? (*nuds.*
Qu'eſtois ie auant qu'entrer en ce paſſaige? (*ſaige.*
Et maintenãt que ſens ie en mõ couraige? (*raige.*
Qu'eſt ce qu'aimer, & ſ'en plãidre ſouuẽt? (*vent.*
Que ſuis ie dõq' lors que mõ cœur en fend? (*enfant.*
Qui eſt la fin de priſon ſi obſcure? (*cure.*
Dy moy, quelle eſt celle pour qui i'endure? (*dure.*
Sent elle bien la douleur qui me poingt? (*point.*
O que cela me vient bien mal à point.
Me fault il donq' (ô debile entrepriſe)
Laſcher ma proye auant que l'auoir priſe?
Si vault-il mieulx auoir cœur moins hautain,
Qu'ainſi languir ſoubs eſpoir incertain.

FIN.

CAELO MVSA BEAT.

L'ANTERO

TIQVE DE LA VIEILLE, ET de la ieune amye.

VIEILLE, auſsi vieille comme ce
Qui apres l'Vnde vniuerſelle
Du iect de la Pierre fecunde
Engendra la Moitié du Monde.

Vieille, plus ſale qu'Auarice,
Vieille, qui ſerois bien Nourice
A celle de Neſtor le Saige,
Vieille, qui portes au viſaige,
Et au moins laids endroictz de toy
Des Sillons à coucher le Doy.
Vieille, qui as, ô vieille Beſtel
Plus d'yeux, que de cheueux en Teſte,
Vieille, à trois petitz boutz de Dentz
Tous rouillez dehors, & dedens,
Vieille, qui as ioue, & Narine

Bordees de Craſſe, & farine,
De baue la Bouche, & Genſiue,
Et les yeux d'Ecarlate viue.
Vieille, qui as telle Couleur,
Que celle, qui par grand' douleur
Du bien d'autruy ſe lamentant
Se va ſoymeſmes tormentant,
Et couchee à plat ſur le ventre
En lieu, ou point le Soleil n'entre,
Pour nourriſſement de ſes œuures
Se paiſt de Serpens, & Couleuures.
Vieille, horrible plus que Meduſe,
Vieille, au ventre, hola ma Muſe,
Veux-tu toucher les Membres ords,
Qui point ne ſe montrent dehors?
Veu que ce, qui au iour ſe montre,
Eſt de ſi hydeuſe rencontre,
Que meſmes le Soleil ſe cache
De peur d'y prendre quelque tache:
Ie te pry, ne t'y ſouille point,
De peur que venant ſur le point
De la Beaulté, pour qui i'endure,
Tu n'y aportes quelque ordure.
Vieille doncq' plus que toy, vilaine,
Vieille, qui rends ſemblable halaine
A celle du ſtigieux Gouffre.
Ou d'vne Miniere de Souphre.
Et ſi à ryre tu te boutes
Semble à ceux, qui ſont aux ecoutes
Ouyr l'epouentable voix

Du Chien Portier à trois aboys.
Vieille, Peur des chaſtes familles,
Vieille, peſte des ieunes Filles
Que tout Pere auare, & antique,
Et toute Matrone pudique
Craignent trop plus, que le Berger
Du loup ne doute le danger.
Bien infortuné deuoit eſtre
L'Aſtre, ſoubz qui tu vins à naiſtre,
Et bien eſtoint fachez les Dieux,
Quand tu naquis en ces bas Lieux,
Qui des maulx y ſemes encore,
Plus que la fatale Pandore.
O que n'ay-ie de vehemence
Autant que tu as de ſemence
D'eſtranges vices, & diuers!
Ma Plume vomiroit vn Vers,
Teint au ſang de ce Malheureux,
Qui de peur du Traict dangereux,
Que la Muſe alloit debendant,
Sauua ſa vie en ſe pendant.
Vieille, que tous oyzeaux funebres,
Chaz huans amys des Tenebres,
Auecq' maint charoingneux Corbeau
Ont ia condamnee au Tumbeau.
Que dy-ie? tu ne mouras point,
Pource que la Mort, qui tout poingt,
Quoy qu'elle ſoit fiere, & terrible,
Te voyant encor' plus horrible,
De toy approcher n'oſera,

Mais de peur tremblente ſera,
Comment? ell' cuydera aincoys,
Que la Mort de la Mort tu ſoys.
Ou bien ſi le Ciel pitoyable
De ce Monſtre tant incroyable
Purge la Terre, qui tel fruict
Voudroit onques n'auoir produit,
Ton Ame ſale, & depiteuſe
Sortant de ſa Priſon hydeuſe
S'en ira blaphemer la bas
Prenant (comme icy) ſes ebas
A donner Peines, & encombres.
Malheur à vous (ô pauures Vmbres)
Qui d'endurer ſerez contraintes
Les fouetz, Torches, & attintes
Et la Cruelle Seigneurie
De ceſte quatrieme Furie.
Quand tu vois (ô Vieille, & Immunde,
Vieille, Deshonneur de ce Monde)
Celle, qui (ſi bien m'en ſouuient)
Sur l'An quinzieme à peine vient.
Qui enuoy' iuſq' aux Talons
Des Cheueulx, ſi creſpes, & blonds,
Qu'ilz font honte au beau Soleil meſme.
Cheueulx dignes d'vn Diadeſme,
Cheueulx, qui d'vn fil delié
M'ont à eux ſi tresfort lié,
Que la Mort le ſeul fer ſera,
Qui ce doulx Lyen briſera.
Cheueulx, dont ce petit Enfant,
Qui ſur les Dieux eſt triumphant,

A faict la Chorde, dont il tyre
Traictz empennez de doulx martyre.
Ces Traictz, sont les beaux yeux ryans
Qui ont (tant me semblent frians)
Ce croy-ie, depuis ma Naissance
Ma Mort, ma vie en leur puissance.
L'Arc, sont ces beaux Sourcilz voutilz,
Ainsi, d'Amour tous les Outilz
(Quoy qu'il s'en fache, ou qu'il en hongne)
Sont empruntez de ma Mignonne.
Qui a bien d'auantaige encores.
Et quoy? ce front, qui or' & ores
Semble le Ciel, quand il decœuure
Le plus luysant de son chef d'Oeuure,
Ou quand quelque petite Nue
Nous rend sa clarté moins congnue.
Ce beau Teint, qui nostre seiour
Embelliſt encor' d'vn beau Iour,
Et tel, qu'on voit, lors que l'Aurore
L'Orient de Pourpre colore.
Teint, qui faict le Ciel amoureux
De la Terre, & moy langoureux.
Ce Nez, ce Menton, ceſte Ioue,
Ces Leures, ou souuent se ioue
Amour, quand il montre en rient
Tous les Thesors de l'Orient.
D'ou sort vne Halaine fleurante
Mieux qu'Arabie l'Odorante.
D'ou sort l'Angelique Parler,
A qui ne pouroit s'egaler

La plus rauiſſante douceur
Du Luc des Ennuiz effaceur,
Encores qu'Albert le manie:
Mais bien reſſemble l'Harmonie,
Et les Accords melodieux,
Qu'on oit à la Table des Dieux.
Bref (& de peur que d'auanture
Mon Oeil, ma Main, mon Eſcriture
Ne ſe garent, ou perdent, voyre
Par ceſte Valee d'Iuoyre,
Et ces petiz Couſtaux d'Albaſtre)
M'Amye eſt vn beau petit Aſtre
Si clair, ſi net, que ie crain' bien,
Que le Ciel ne l'auoue ſien.
Bien eſtoit l'Influence heureuſe
De la belle Eſtoile amoureuſe
Soubz qui M'amye priſt naiſſance,
Et les Dieux, qui ont congnoiſſance
De tout, nous feurent bien Amys
Veu que celle au Monde ilz ont mis
Qui ſeule y a plus aporté
D'Amour, de grace, & de Beauté
Que d'Odeurs l'Arabie heureuſe,
De Perles l'Inde plantureuſe
Ou le verd Printemps de fleurettes
Fideles temoings d'Amourettes.
Que pluſt au Muſes, & charites
M'honnorer ſelon les Merites
De la belle, que i'ayme tant
Sans ceſſe ie l'iroy' chantant

Et par des Vers, qui ſeroyent telz.
Qu'elle, & moy ſerions Immortelz.
Quand tu vois (O Vieille edẽtee!)
Que la Beauté que i'ay chantee,
D'vn œil folaſtre me ſourit
Et noz Cœurs enſemble nourit
D'humides Bayſers, qui reſſemblent
Ceux, qui les Columbes aſſemblent
Remordant, la vindicatiue,
Ma L'eure de ſa Dent laſciue,
Et d'vn long Souſpir adoucy
M'embraſſe, & ſerre tout ainſi,
Que la Vigne au cent braz eſpars
Eſtreint l'Ormeau de toutes pars.
Lors de moy approcher tu oſes
Pour me faire ſemblables Choſes.
Ie ſuy' ton Dieu plus qu'à demy,
Tu m'appelles ton doux Amy.
Motz, qui aux Oreilles me ſonnent
Si doucement, que plus m'eſtonnent
Que les Grenoilles, ou Cygales,
Ou que l'Enroué des Cymbales
De tous les Ecouillez enſemble
De la Vieille, qui te reſſemble:
Et court par la Montaigne Idee
De Lyons indomtez guydee:
Pour l'Amour, qui par tout le Monde
Comme toy, la rend furibonde,
Si que mes Mouelles, qui ardent
Aux douces flãmes, que leur dardent

Les yeux Archers de ma Maitreſſe,
Te voyant, vieille Enchantereſſe,
Deuiennent, ie ne ſcay comment,
Toutes froydes en vn moment.
Or fais-tu maintenant bien voir
Quel eſt (ô Amour!) ton pouuoir.
Certes vanter tu te peux bien
Qu'en Ciel, & Terre n'y a rien,
Qui plus fort que ton feu, ſe treuue.
Tu en as Vieille, faict l'Epreuue
Qui en ta plus chaulde Partie
Es plus froyde, que la Schytie,
Ou les hautes Alpes cornues
De Nege comme toy, chenues.
Toutefoisces Regards meſlez
Aux doulx Bayſers emmiellez
De deux enſemble periſſans
Echaufent tes Oz languiſſans.

FIN.

VERS

LYRIQVES.

Au Lecteur.

IE N'AY, Lecteur, entremellé fort ſuperſticieuſement les Vers Maſculins auecq' les Feminīs, cõme on vſe en ces Vaudevilles, & Chanſons, qui ſe chantent d'vn meſme Chant, par tous les Coupletz, craignãt de contraindre, & gehinner ma Dictiõ pour l'obſeruation de telles choſes. Toutesfois à fin que tu ne penſes, que i'aye dedaigné ceſte diligence, tu trouueras quelques Odes, dont les Vers ſont diſpoſez auecques telle Religion. Cõme la Louange de deux Damoizelles, Des miſeres, & Calamitez humaines : Le Chant du Deſeſperé : & les Louanges de Bacchus.

LES LOVANGES D'ANiou, Au Fleuue de Loyre.

Ode I.

O De qui la viue Courſe
Prent ſa bienheureuſe ſource
D'vne argentine Fonteine,
Qui d'vne fuyte loingtaine,
Te rens au Seing fluctueux
De l'Occean Monſtrueux,
Loyre, hauſſe ton Chef ores
Bien haut, & bien haut encores,
Et iecte ton Oeil diuin
Sur ce Pais Angeuin,
Le plus heureux, & fertile,
Qu'autre, ou ton Vnde diſtile.
Bien d'autres Dieux, que toy, Pere,
Daignent aymer ce Repaire
A qui le Ciel feut donneur
De tout' grace, & bonheur.
Ceres, lors que vagabunde
Aloit querant par le Monde
Sa Fille, dont poſſeſſeur
Feut l'Infernal Rauiſſeur,
De ſes pas ſacrez toucha
Ceſte Terre, & ſe coucha
Laſſe ſur ton verd Ryuaige,
Qui luy donna doux Bruuaige.
Et ceſtuy la, qui pour Mere
Eut la Cuyſſe de ſon Pere,

Le Dieu des Indes vainqueur
Arrouſa de ſa Liqueur
Les Montz, les Vaulx, & Campaignes
De ce Terroir, que tu baignes.
Regarde mon Fleuue, auſſi
Dedans ces foreſtz ici,
Qui leurs Cheuelures Viues
Hauſſent au tour de tes Riues.
Les Faunes aux Piedz ſoudains,
Qui apres Biſches, & Daims,
Et Cerfz aux Teſtes ramees
Ont leurs forces animees.
Regarde tes Nymphes belles
A ces Demydieux rebelles,
Qui à grand' Courſe les ſuyuent,
Et ſi pres d'elles arriuent,
Qu'elles ſentent bien ſouuent
De leurs Haleines le vent.
Ie voy' deia hors d'Haleine
Les Pauuretes, qui à peine
Pouront atteindre ton Cours,
Si tu ne leur fais ſecours.
Combien (pour les ſecourir)
De foys t'a-lon veu courir
Tout furieux en la Plene?
Trompant l'eſpoir, & la peine
De l'auare Laboureur,
Helas! qui n'eut point d'horreur
Bleſſer du Soc ſacrilege
De tes Nymphes le College.

College, qui se recree
Dessus ta Riue sacree.
Nymphes des Iardins fertiles,
Hamadryades gentiles,
Toy Pryape, qui tant vaulx
Auecq' ta lasciue Faulx,
Pales, qui sur ces Riuaiges
Possedes tant beaux Herbaiges,
Que Flore va tapissant
De mainte fleur d'eux yssant
Toy pasteur Amphrisien,
Chacun de vous garde bien
Ses Richesses de l'Iniure
Du Chault, & de la Froidure.
Ces Masses laborieuses,
Que les Mains Industrieuses
Quasi egalent aux Cieux,
Ne sont elles pas aux Dieux.
Qui vouldra doncq' loue, & chante
Tout ce, dont l'Inde se vante,
Sicile la fabuleuse,
Ou bien l'Arabie heureuse.
Quant à moy, tant que ma Lyre
Voudra les Chansons elire,
Que ie luy commenderay,
Mon Aniou ie Chanteray.
O mon Fleuue Paternel,
Quand le Dormir eternel
Fera tumber à l'enuers
Celuy, qui chante ces Vers,

Et que par les Braz amys
Mon Corps bien pres ſera mis
De quelque Fontaine viue,
Non gueres loing de ta Riue
Au moins ſur ma froyde Cendre
Fay quelques Larmes deſcendre
Et ſonne mon Bruyt fameux
A ton Riuaige ecumeux.
N'oublie le Nom de celle,
Qui toutes Beautez excelle,
Et ce, qu'ay pour elle auſsi
Chanté ſur ce Bord icy.

DES MISERES, ET Fortunes Humaines.

Au Seigneur Ian Prouſt.

Ode II.

Bellonne ſeme ſang, & raige
Parmy les Peuples ca, & la,
Et chaſſe à la Mort maint Couraige
De ce fouet tortu, qu'ell' a.
Son Ame ceſtuy cy ottroye
A vn venin froid, & amer.
Ceſtuy la eſt donné en Proye
Au flotz auares de la Mer.
Aucuns d'vne Main vengereſſe
Veulent par la Mort eſprouuer
Si du mal, qui tant les oppreſſe,
Pouront la gueriſon trouuer.

Quelques autres venans de naiſtre
Auant qu'ilz aillent rencontrant
Ce, qui malheureux nous faict eſtre,
Sortent du Monde en y entrant.
Mercure des mains de la Parque
Prent noz Vmbres, & les conduyt
Au Bord, ou la fatale Barque
Nous paſſe en l'eternelle Nuyt.
Ou Minos Iuge inexorable
Toutes Excuſes deboutant,
La Langue autresfois ſecourable
De l'Orateur, n'eſt ecoutant
Le Chemin eſt large, & facile
Pour deſcendre en l'obſcur Seiour
Pluton tient de ſon Domicile
La porte ouuerte Nuyt, & Iour.
La giſt l'Oeuure, la giſt la Peine
Ses pas de l'Orque retirer
A l'eſtroit Sentier, qui nous meine
Ou tout mortel doit aſpirer.
Le nombre eſt petit de ceux ores,
Qui ſont les bien aymez des Dieux
Et ceux, que la Vertu encores
Ardente a eleuez aux Cieux.
Iupiter tient deuant ſa Porte
Deux Tonneaux, dont il faict pluuoir
Tout ce, qui aux Humains aporte
De quoy ayſe, ou triſteſſe auoir.
Qui a veu en ce vieil Poete,
(Et le voyant, ne pleure lors)

La trop toſt ouuerte Boete,
Et les Vertuz volants dehors?
L'Eſperance au bord arreſtee
Outre ſon gré demeure icy
Puis que ſeule nous eſt preſtee,
Gardon' qu'ell' ne ſ'en vole auſſi.

LES LOVANGES D'Amour Au Seigneur René Vruoy.

Ode. III.

Le cler Ruyſſelet courant,
Murmurant
Aupres de l'hoſpitale Vmbre
Plaiſt à ceux, qui ſont laſſez,
Et preſſez
De chault, de ſoif, & d'encombre.
Et ceux, qu'Amour vient ſaiſir,
Leur plaiſir
C'eſt parler de luy ſouuent.
D'Amour ſoyez doncq' mes Chantz,
Par ces Champs
Deſſoubz la freſcheur du Vent.
Ces eaux cleres, & bruyantes
Eaux fuyantes
D'vn Cours aſſez doux, & lent
Donneront quelque froideur
A l'ardeur
De mon feu trop violent.
Erato, à ma Chanſon

Donne Son,
Et me permetz approcher
Pres de toy pour m'eſiouyr,
Et t'ouyr
Du hault de ce creux Rocher.
Le Roy, le Pere des Dieux
Tient les Cieux
Deſſoubz ſon obeiſſance,
Neptune la Mer tempere,
Et ſon frere
Sur les Enfers a puiſſance.
Mais ce petit Dieu d'aymer,
Ciel, & Mer,
Et le plus bas de la Terre
D'vn Sceptre victorieux
Glorieux
Soubz ſon pouuoir tient, & ſerre.
Sans luy, du Ciel le haut Temple
Large, & ample
En Ruyne tumberoit,
Auecq' chacun Element
Tellement
Diſcorde par tout ſeroit.
Amour gouuerneur des Villes
Loix Ciuiles,
Et iuſte Police ordonne,
Et l'heur de Paix, qu'on va tant
Souhaitant,
C'eſt luy ſeul, qui le nous donne.
Les Richeſſes de Ceres,

Les

Les foreſtz,
Les Sepz, les Plantes, & Fleurs
Prennent d'Amour origine,
Gouſt, Racine,
Vertu, Formes, & Couleurs.
Par luy tout genre d'Oyzeaux
Sur les Eaux,
Et par les Boys ſ'entretient.
Tout Animal de ſeruaige,
Et ſauuaige
De luy ſon Eſſence tient.
Par ce petit Dieu puiſſant,
Delaiſſant
Le doulx Gyron de la Mere
La Vierge femme ſe treuue
Et faict preuue
De la flamme doulce amere.
Que me chaut ſi on le blaſme,
Et ſa flamme?
Amour ne ſcait abuſer
Et ceux, qui mal en recoyuent,
Ne le doyuent,
Mais eux meſmes accuſer.
Amour eſt tout bon, & beau,
Son flambeau
N'enflamme les Vicieux:
Iuſte eſt, & de ſimple foy,
C'eſt pourquoy
Il eſt tout nu, & ſans yeux.
Leurs victorieux Charroys

Ducz, & Roys
Doyuent à ſes ſainctz Autelz,
Le Poetique ouurier
Son Laurier,
Et les Dames leur Beautez.
Puis doncq' qu'il eſt noſtre Autheur
Sa Haulteur
Bien adorer nous deuons,
Deſſus ſon Autel ſacré
Saichant gré
A luy, de quoy nous viuons.
La Ieuneſſe (helas) nous fuyt
Et la ſuyt
Le froid Aage languiſſant,
Adonques ſont inutiles
Les Scintiles
Du feu d' Amour periſſant.

DE L'INCONSTANCE des choſes.

Au Seigneur Pierre de Ronſard.

Ode IIII.

Nul, tant qu'il ne meure,
Heureux ne demeure:
Le Sort inconſtant
Or' ſe hauſſe, & ores
S'abaiſſe, & encores
Au Ciel va montant.

La Nuyt froyde, & ſombre
Couurant d'obſcure vmbre
La Terre, & les Cieux,
Auſsi doux que Miel
Faict couler du Ciel
Le Someil aux yeux.
Puis le Iour luyſant
Au Labeur duyſant
Sa Lueur expoſe,
Et d'vn Teint diuers
Ce grand Vniuers
Tapiſſe, & compoſe.
Quand l'Hyuer tremblant
Les Eaux aſſemblant
De Glace polie,
Des Aſtres puiſſans
De dueil gemiſſans
La Rage delie.
La Terre couuerte
De ſa Robe verte
Deuient triſte, & nue,
Le vent furieux
Vulturne en tous Lieux
Les foreſtz denue.
Puis la Saiſon gaye
A la Terre eſſaye
Rendre ſa verdure,
Qui ne doit durer,
Las! mais endurer
Vne autre froidure.

Ainſi ſont retour
D'vn ſucceſsif tour
Le Iour, & la Nuyt,
Par meſme Raiſon
Chacune ſaiſon
L'vne l'autre ſuyt.
Le pueril, Aage
Lubric, & volaige
Au Printemps reſſemble.
L'Eſte vient apres,
Puis l'Autonne eſt pres,
Puis l'Hyuer, qui tremble.
O que peu durable
(Choſe miſerable)
Eſt l'humaine vie,
Qui ſans voyr le Iour
De ce cler Seiour
Eſt ſouuent rauie.
Soubz le grand Eſpace
Du Ciel, le Temps paſſe
Par courſe ſubite
Theatres, Coloſſes
En Ruines groſſes
Le Temps precipite.
Que ſont deuenuz
Les Murs tant congnuz
De Troye ſuperbe?
Ilion eſt comme
Maint Palais de Romme
Caché, deſſoubz l'Herbe.

Torrentz, & Ryuieres
Bruyantes, & fieres
Courent en maint Lieux,
Ou Rochers, & Bois
Sembloyent autresfois
Menaſſer les Cieux.
Les fieres Montaignes
Aux humbles Campaignes
On voit egalees
Maintz Lieux foudroyez
Les autres noyez
Des Vndes ſalees.
Regnes, & Empires
En meilleurs, & pires
On a veu changer,
Maint Peuple puiſſant
Ses Loix delaiſſant
Suyure l'Etranger.
Superbe Couraige,
Qui ne crains Oraige,
Foudre, ny Tempeſte,
A ton fier Marcher
Tu ſembles toucher
Les Cieux de la Teſte.
Mais ta Voyle enflee
De faueur ſouflee
Metz hardiment bas,
Le Ciel variable
Touſiours amyable
Ne te ſera pas.

Quoy doncq' ? ne ſcais-tu,
Qu'vn Buyſſon batu
Moins eſt du Tonnerre,
Qu'vn haut Cheſne, ou Tremble,
Ou qu'vn Mont, qui ſemble
Depriſer la Terre?
Amy, qui pour viure
Des ennuiz deliure,
Que la Court procure
T'es venu ranger
Comme vn Etranger,
En la Tourbe obſcure.
Ne regrete point
L'ambicieux poinct
De ceſte faueur.
Le Ciel fauorable
D'vn plus honorable
T'a faict receueur.
De Ronſard le Nom
Ne ſoit en Renom
Par le Populaire:
Amy, tu es tel,
Que rien, qu'Immortel,
Ne te pouroit plaire.
Laiſſe aux Courtizants
Les ſouciz cuyzans:
Ne ſoys Curieux
Des biens aquerir,
Ou de t'enquerir
Du Secret des Dieux.

A DEVX DAmoyzelles.

Ode V.

Il faut maintenant, ô ma Lyre!
Sur ta meilleure Corde elire
Vn Chant, qui penetre les Cieux,
Par vne auſsi etrange voye
Que celles, à qui ie t'enuoye,
Sont dignes du plus grãd des Dieux.
Dy leur, que ie n'ay l'Artifice
D'vn Peintre, ou Engraueur, qui puiſſe
Au vray le ſemblable egaler:
Mais bien ie les puy' faire viure
Mieux qu'en Tableau, en Marbre, ou Cuyure.
Qui n'ont l'vſaige de parler.
Mes Vers, qui portent ſur leurs Eſles
Les louanges des Damoyzelles,
Se vatent de voler vn Iour
Parmy la Region des Nues.
Et les Beautez du Ciel venues
Sacrer au celeſte Seiour.
Les Beautez iuſques aux Dieux montent,
Celles, que les Muſes racontent.
Les autres, qui n'ont ce bon heur,
Les Vmbres ſolitaires ſuyuent:
Mais les voſtres (ſi mes Vers viuent)
N'iront ſoubz Terre ſans Honneur.
Ie chanteray, que voz Merites

Vous egalent aux trois Charites,
Qui font des Chapeaux floriſſans
A la ioyeuſe Cyprienne,
Danſant auecq' la Trope ſienne
Par les Prez de loing rougiſſans.
Telles ſont les chaſtes Compaignes,
Qui parmy foreſtz, & Campaignes,
Fleuues, & Ruyſſeaux murmurans
Suyuent la Vierge Chaſſereſſe,
Quand d'vn pié leger elle preſſe
Le Doz des Cerfz leger courans.
Qui a veu les Lyz, & les Rozes
Auecq' la belle Aube decloſes
Celuy a veu voſtre beau Teint:
Dont le Blanc, & Vermeil enſemble
Le Pourpre coloré reſſemble,
Et du Laict la Blancheur eſteint.
Qui a conté les fleurs ſacrees
Des Riues, Campaignes, & Prees
Dont l'Air, quand il eſt plus rient,
Orne les Cheueux de la Terre,
Et les Pierres, que lon va querre
Par tant de flotz en Orient:
Celuy a nombré (ce me ſemble)
Voz Graces, & Vertuz enſemble
Auecques les Traictz de voz yeux,
Dont mil', & mile fleches darde
Contre celuy, qui vous regarde,
L'Enfant, qui ſurmonte les Dieux.
Qui de la Harpe Thracienne

A ouy la voix ancienne,
Des foreſtz l'Ebahiſſement,
Les voſtres luy fera pareilles,
Qui ſont des plus rudes Oreilles,
Voyre des Cœurs rauiſſement.
Voulez-vous que ma Plume eſcriue
Comment deſſus la verde Ryue
De Cadme la peu fine Sœur
Eloingnant ſa fidele Trope,
Oſa preſſer la blanche Crope
Du diuin Thaureau Rauiſſeur?
Iadis ſoubz Plume blanchiſſante
Du Ciel la Maieſte puiſſante
Remplit celle, qui enfanta
Les fors Iumeaux auecques celle
Qu'en Ide des troys la plus belle
Au Iuge Bergier tant vanta.
Dela Pluye Iaune coulante
Au Seing d'vne Vierge excellente
Naquit le cheualier volant.
Telles ſont les flammes ſubtiles
Du feu, dont les viues Scintiles
Vont Dieux, & Hommes affolant.
Qui eſt celuy, qui voudroit taire
Le filz du Mari adultere?
Le Monde de Monſtres purgé
De ſes faictz la gloire conſerue,
Des Enfers la Depouille ſerue,
Et le Ciel ſur ſon Doz chargé.
Qui ne cognoiſt bien les deux Ourſes

Fuyantes de Thetis les Sourſes?
Ou qui eſt celuy, que n'attaint
La plainte de la belle Vache,
Qui aux triſtes Riues d'Inache
De l'Amy cruel ſe complaint?
Fuyez doncq' les facons Cruelles
Que Beauté couue ſoubz ſes Eſles.
Faictes à l'Amour humbles vœuz
Qu'à Iupiter ne vous otroye,
Pour croiſtre (ô bien heureuſe Proye!)
Le Nombre des celeſtes Feuz.
Par les mains du chaſte Hymenee
Chacune de vous ſoit menee
Au lieu, ou l'Ennemy humain
Soubz vne agreable Lumiere
De voz Iardins la fleur premiere
Pille d'audacieuſe Main.
Ces petites Vndes enflees
Des plus doux Zephires ſouflees
Sans fin vont diſant à leur Bord,
Heureuſe la Nef arreſtee
Par le mors de l'Anchre iettee
Dedans le Seing, d'vn ſi beau Port.

DV PREMIER IOVR De l'An.

Au Seigneur Bertran Bergier.

Ode VI.

Voicy le Pere au double front,

Le bon Ianus, qui renouuelle,
Le cours de l'An, qui en vn Rond
Ameine la Saiſon nouuelle.
Renouuelons auſſi
Toute vieille Penſee,
Et tuons le Soucy
De Fortune inſenſee.
Sus doncq', que tardons-nous encore?
Auant que Vieillars deuenir,
Chaſſons le Soing, qui nous deuore
Trop curieux de l'Aduenir.
Ce, qui viendra demain,
Ia penſif ne te tienne,
Les Dieux ont en leur Main
Ta fortune, & la mienne.
Tu Voy de Nege tous couuers
Les Sommetz de la foreſt nue,
Qui quaſi enuoye à l'enuers
Le faix de ſa Teſte chenue.
La froide Bize ferme
Le goſier des Oyzeaux,
Et les Poiſſons enferme
Soubz le Criſtal des Eaux.
Veux-tu attendre les frimaz
De l'Hyuer, qui deia ſ'appreſte,
Pour faire de Nege vn amaz
Sur ton Menton, & ſur ta Teſte?
Que tes Membres tranſiz
Priuez de leur verdeur,

Et les Nerfz endurciz
Tremblent tous de froideur?
Quand la Saiſon amolira
Tes braz autresfois durs, & roydes,
Adoncq' malgré toy perira
Le feu de tes Mouelles froydes.
Que toute Herbe, ou Eſtuue,
Tout genial Repas
Mais tout l'Aethne, & Veſuue
Ne rechauffroient pas.
Mon filz, c'eſt aſſez combatu,
(Diſoit la Mere au fort Gregeois,)
Pourquoy ne te reiouys-tu
Auecqu' ces filles quelques fois?
Les Vins, l'Amour conſolent
Le triſte cœur de l'Homme:
Les Ans legiers ſ'en volent,
Et la Mort nous aſſomme.
Ie te ſouhaite pour t'ebatre
Durant ceſte morte Saiſon,
Vn plaiſir, voyre trois, ou quatre,
Que donne l'Amye Maiſon.
Bon vin en ton Celier,
Beau feu, Nuyt ſans Soucy,
Vn Amy familier,
Et belle Amye auſsi.
Qui de ſon Luc, qui de ſa Voix
Endorme ſouuent tes ennuiz,
Qui de ſon Babil quelques fois
Te face moins durer les Nuitz.

Au lict follaſtre autant
Que ces Cheures laſciues,
Lors, qu'elle vont broutant
Sur les herbeuſes Riues.

DV IOVR DES BACchanales.

Au Seigneur Rabeſtan.

Ode VII.

Quel bruyt Inuſité
A mes oreilles tonne?
Ie ſuy' tout excité
De l'Horreur, qui m'eſtonne:
Mon Cœur fremiſt, & tremble,
Euoé, Euoé.
I'oy' la voix (ce me ſemble)
D'vn Cornet enroué.
Ie voy' le deux fois né,
L'Indique Dieu, qui erre
Le Chef enuironné
De verdoyant Lyerre:
Les fiers Tygres ſouſpirent
Soubz le Ioug odieux,
Et tous paiſibles tirent
Son Char victorieux.
Maint Satyre laſcif
Ryant ſoutient à peine
Sur vng Aſne tardif
Le chancelant Sylene.

Triumphe à la bonne heure
Dieu, dont feut le Butin
Ce peuple, qui demeure
Le plus pres du Matin.
Mon Ame epriſe au feu
De ta Liqueur tant bonne
Ce Poetique Vœu
Te conſacre, & ordonne.
Ie te ſalue Pere,
Qui tout Soucy deffent,
Soubz ton Regne proſpere
Fay viure tes Enfans.
Celuy, qui ſceut les Boys,
Et les Rochers attraire,
Qui fiſt les trois Aboys
Tous ebahiz ſe taire,
Sceut au prix de ſa Teſte,
Combien eſt perilleux
Blamer la Saincte feſte
De ton Nom merueilleux.
Sans Iarretz ſe trouua
Le braue Roy de Thrace,
Et ta force eſprouua
L'Echionnee Race.
Bien que tu ſembles eſtre
Au Ryz, Banquetz, & Ieux
Plus idoyne, qu'à dextre
Aux Combatz outraigeux.
Rhete ceſt inhumain
D'vne horrible Machoire

Renuerſé par ta Main,
Feut teſmoing de ta gloire:
Quand les filz de la Terre
Ozerent ſ'auancer
Pour au Ciel faire Guerre,
Et ton Pere offenſer.
Sans toy, n'ard qu'à demy
La furieuſe flamme
De Venus, ô l'Amy
Et du Corps, & de l'Ame!
Donq' à force de boyre
Noye, ou bruſle au dedans,
La facheuſe Memoire
De noz ſouciz mordans.
Amy, ceſte Rigueur
Au vieil Caton delaiſſe,
Mais ou eſt la vigueur
De ta verde Vieilleſſe?
Le Soing de tout affaire
Que n'eſt-il endormy?
Quelquesfois il faut faire
Le fol pour ſon Amy.

DV RETOVR DV Printemps.

A Ian D'orat.

Ode VIII.

De l'Hyuer la triſte froydure
Va ſa Rigueur adouciſſant

Et des Eaux l'Ecorce tant dure
Au doux Zephire amoliſſant.
Les Oyzeauz par les Boys
Ouurent à ceſte foys
Leurs Goſiers eſtreciz
Et plus ſoubz durs glacons
Ne ſentent les Poiſſons
Leurs Manoirs racourciz.
La froide Humeur des Montz chenuz
Enfle deia le Cours des Fleuues,
Deia les Cheueux ſont venuz
Aux foreſtz ſi longuement veufues.
La Terre au Ciel riant
Va ſon Teint variant
De mainte couleur viue,
Le Ciel (pour luy complaire)
Orne ſa face claire
De grand' Beauté nayue.
Venus oſe ia ſur la Brune
Mener danſes gayes & cointes
Aux paſles Rayons de la Lune,
Ses Graces aux Nymphes bien iointes.
Maint Satyre outraigeux
Par les Boys vmbraigeux
Ou du haut d'vn Rocher,
(Quoy que tout bruſle, & arde)
Eſtonné les regarde,
Et n'en oſe approcher.
Or' eſt Tens, que lon ſe couronne
De l'Arbre à Venus conſacré:

Ou que ſa Teſte on enuironne
Des fleurs, qui viennent de leur gré.
Qu'on donne au vent auſſi
Ceſt importun Soucy,
Qui tant nous faict la guerre
Que lon voyſe ſautant
Que lon voyſe hurtant
D'vn Pié libre, la Terre.
Voicy, deia l'Eſté, qui tonne,
Chaſſe le peu durable Ver.
L'Eſté le fructueux Automne,
L'Automne le Frilleux Hyuer.
Mais les Lunes volaiges
Ces celeſtes dommaiges
Reparent: & nous Hommes
Quand deſcendons aux Lieux
De noz Anceſtres vieux,
Vmbre, & Poudre nous ſommes.
Pourquoy doncq' auons-nous enuie
Du Soing, qui les Cœurs ronge, & fend?
Le terme bref de noſtre vie
Long Eſpoir nous deffend.
Ce que les Deſtinees
Nous donnent de Iournees
Eſtimons, que ce'ſt gaing.
Que ſcais-tu ſi les Dieux
Ottroyront à tes yeux
De voir vn Lendemain?
Dy à ta Lyre, qu'elle enfante
Quelque Vers, dont le bruyt ſoit tel,

Que ta Vienne à iamais ſe vante
Du nom de Dorat Immortel.
Ce grand Tour violant
De l'An leger volant
Rauiſt & Iours, & Moys:
Non les doctes Eſcriz
Qui ſont de noz Eſpris
Les perdurables Voix.

CHANT DV DES-
eſperé.

Ode IX.

La Parque ſi terrible
A tous les Animaulx
Plus ne me ſemble horrible,
Car le moindre des maulx,
Qui m'ont faict ſi dolent,
Eſt bien plus violent.
Comme d'vne Fonteine
Mes yeux ſont degoutens,
Ma face eſt d'Eau ſi pleine
Que bien toſt ie m'attens
Mon cœur tant ſoucieux
Diſtiler par les yeux.
De mortelles Tenebres
Ilz ſont de-ia noirciz,
Mes Plaintes ſont funebres,
Et mes Membres tranſiz:
Mais ie ne puy' mourir,

Et ſi ne puy' guerir.
La Fortune amyable
Eſt-ce pas moins que rien?
O que tout eſt muable
En ce Val terrien!
Helas, ie le congnoy',
Qui rien tel ne craignoy'.
Langueur me tient en Leſſe,
Douleur me ſuit de pres,
Regret point ne me laiſſe,
Et crainte vient apres:
Bref, de Iour, & de Nuyt
Toute choſe me nuit.
La verdoyant' Campaigne,
Le flory Arbriſſeau,
Tumbant de la Montaigne
Le murmurant Ruyſſeau,
De ces plaiſirs iouyr
Ne me peut reiouyr.
La Muſique ſauuaige
Du Roſſignol au Boys
Contriſte mon Couraige,
Et me deplaiſt la voix
De tous ioyeux Oyzeaux,
Qui ſont au bord des Eaux.
Le Cygne Poetique
Lors, qu'il eſt myeux chantant,
Sur la Ryue aquatique
Va ſa mort lamentant.
Las! tel Chant me plaiſt bien

Comme ſemblable au mien.
La voix Repercuſſiue
En m'oyant lamenter,
De ma Plainte exceſſiue
Semble ſe tormenter
Car cela, que i'ay dict,
Touſiours elle redict.
Ainſi la ioye, & l'ayſe
Me vient de dueil ſaiſir,
Et n'eſt, qui tant me plaiſe
Comme le deplaiſir,
De la mort en effect
L'eſpoir viure me faict.
Dieu tonnant, de ta foudre
Viens ma mort auencer
Afin que ſoye en poudre
Premier que de penſer
Au plaiſir, que i'auroy'
Quand ma mort ie ſcauroy'.

AV SEIGNEVR Pierre de Ronſard.

Ode X.

Chante l'empriſe furieuſe
Des fiers Geans trop deuoyez,
Et par la main victorieuſe
Du Pere tonnant foudroyez:
Ou bien les labeurs enuoyez

Par Iunon Deesse inhumene
A l'inuincible enfant d'Alcmene,
Chante les martiaux alarmes
D'vn son heroic, & hault style,
Chante les amoureuses larmes,
Ou bien le champ graz, & fertile,
Ou le cler ruysseau, qui distile
Du mõt pierreux, ruysseau, qui baigne
Prez, & spacieuse campaigne.
Chante doncq les biens de Ceres
Et de Bacchus les ieux mystiques,
Chante les sacrees fores,
Seiour des Demydieux rustiques:
Chante tous les Dieux des antiques,
Pluton, Neptune impestueux,
Et les Austres tempetueux,
Bref, chante toute ce, qu'ont chanté
Homere, & Maron tant fameux,
Pyndare, Horace tant vanté,
A fin d'estre immortel comme eux,
En depit du dard venimeux
De celle, qui ne peut deffaire
Ce, qu'vn Esprit diuin scait faire.
Ton œuure sera plus durable,
Qu'vn Theatre, ou vn Colisee,
Ou qu'vn Mausеole admirable
Dont l'estophe si fort prisee
Par le temps a esté brisee
Ou que tout autre œuure excellant
De la main de l'Ouurier volant.

Quant à Moy, puis que ie n'ay beu
Comme toy, de l'vnde ſacree,
Et puis que ſonger ie n'ay peu
Sur le Mont double comme Aſcree,
Ceſt bien force, que me recree
Auec Pan, qui ſoubz les Ormeaux
Faict reſonner les Challumeaux.
Mais toy, ſi deſires pour viure,
Delaiſſer quelque Monument,
Pourquoy auſſi ne veux-tu ſuyure
Quelque haut, & braue Argument?
Amy, vole plus hautement
Et en lieu ſi humble n'amuſe,
Qu'à me louer ta docte Muſe.
Si tu m'euſſes facund Mercure
Voulu eſtre vn peu fauorable,
Et toy Phebus, i'euſſe pris cure
De rendre mon bruyt honorable,
Voyre par Eſcrit memorable
Vn Iour auec triumphe, & gloire
Marier Loyr auecques Loyre.

A VNE DAME CRVELle, & Inexorable.

Ode XI.

Muſe, que tant ie voys cherchant,
Inſpire moy encor' vn Chant,
Vn chant, qui entre en l'obſtinee Oreille
De la Beauté, qui n'a point ſa pareille.

Le feu en la Fournaize eſtreint,
Ard plus, que cil, qui non contreint
Par le Ciel libre en ca, & la eſpars
Donne ſa flamme au Vent de toutes pars.
Amour iuſqu'au profund de l'Ame
A dardé la cruelle flamme,
Que ſuy' contreint de vomir en mes Vers
D'vn ſon Tragic tout eſtrange, & diuers.
Cruelle, tu voys de bien loing
Ce feu, dont tu n'as point de ſoing
Comme celuy, qu'on voit voler parmy
La ville priſe, ou le Camp ennemy.
Tu m'as ouuert le manque Flanc
Auecques ceſt Iuoyre blanc,
Qui montre au bout cinq Perles plus exquiſes
Que d'Orient les Pierres tant requiſes.
Pourquoy arraches-tu le Cœur,
Dont Amour par toy feut vainqueur?
Pourquoy fais-tu ainſi que deux Tenailles,
Sentir tes Mains en mes viues Entrailles?
Les Tygres (ô fiere Beauté!)
N'ont tant que toy, de Cruauté:
Ny le Serpent, qui ſe trayne ſoubz l'herbe,
Ny des Lyons la Semence ſuperbe.
Pas n'auoit ſi grande rudeſſe
La cruelle Vierge Deeſſe,
Qui fiſt aux chiens deuorer le Veneur
Criant en vain, ie ſuy' voſtre ſeigneur.
Qui eſt celuy, qui ne ſ'eſtonne
Quand le Pere courrouſſé tonne?

Dardant ca bas de foudroyante Main
Le Traict vangeur de tout Acte inhumain.
Amour pourtant dedans les Cieux
Enflamme le plus grand des Dieux,
Hommes en terre, & en l'air les oyzeaux,
Et les poyſſons iuſq' au fond de leurs eaux.
O Repaire moins ſouhaitable,
Que le Caucaſe inhoſpitable,
Ou le Rapteur du ſainct feu, va paiſſant
L'Aigle ſacré d'vn poumon renaiſſant
Tu me fais par ta grand froydeur
Sentir plus violente ardeur
Que ceſtuy la, dont le doz grand, & large
Soutient d'vn mont la trop peſante charge.
Qui d'Amour blame les edictz,
Semble ces Geans, qui iadis
Des plus hauts montz vne echelle erigerent,
Et les manoirs celeſtes aſsiegerent.
Ne crains-tu point qu'il ſe courrouſſe?
Ne crains-tu point que de ſa trouſſe
Te darde vn traict empenné de fureur
Pour ſe vanger d'vn ſi cruel erreur?
Ou vas-tu Muſe? ſi grand Ire
Ne conuient à la douce Lyre.
Tu es trop humble, & de trop petit ſon
Pour accorder ſi tragique chanſon.

DE

DE PORTER LES MISERES, & la Calumnie.

Au Seigneur Christofle du Breil.

Ode XII.

Rien n'eſt heureux de tous poinctz en ce Monde
L'air, & le feu, & le ciel, la terre, & l'vnde
Nous font la guerre, & les iuſtes Dieux meſmes
N'ont pardonné à leurs Palaiz ſupremes.
Ne voy-tu pas, que les Signes des Cieux
Sont mutilez de piez, de braz, ou d'yeux?
N'as-tu iamais d'eclypſe couſtumiere
Veu obſcurcir l'vne, & l'autre lumiere?
O que d'ennuy ſans repos nous tormente!
Les vns par faim ont peine vehemente,
Autres on voit en la priſon mourir,
Pluſieurs auſſi à la guerre courir.
Ioyeux ſpectacle à ce furieux Dieu,
Qui maintenant obtient le premier Lieu
Entre les Roys, les Empereurs, & Princes
Au grand dommaige (helas) de leurs Prouinces.
Le flot, le vent, le Pyrate, & rocher
Sont les perilz de l'auare Nocher,
Qui de ſon ayſe, & repos ſ'ennuyant
Aux Indes court, la pauureté fuyant.
Ceſtuy par fer, par cordeau, ou poyſon
Cherche de mort voluntaire achoyſon
Et pour trouuer de ſes maulx allegence,
A pris de ſoy luy meſmes la vengence,
Et ceſtuy la, qui eſt myeux fortuné
Que les premiers, auant que d'eſtre né

Enſeuely d'vn Sommeil eternel,
Faict ſon Tumbeau du ventre maternel,
D'vn egal pié la Mort, qui tout attrape,
Et des petiz les humbles manoirs frape,
Et des plus grands les tours hautes, & fortes
Vne Mort ſcule en mile, & mile ſortes.
De maulx ſoudains, nouueaux, & incurables
Va tormentant les Humains miſerables.
Le Cours des Ans, des Siecles, & Saiſons,
Les grands Citez, & ſuperbes Maiſons
Miſes par terre, & les Ruines groſſes
Des vieux Palaiz, Theatres, & Colloſſes
Montrent à l'œil tout ce, qui eſt ca bas,
Eſtre caduqu', & ſubiect à trepas.
O malheureux, qui batiſt Eſperance
Sur fondement d'incertaine aſſurance!
De tous Eſtaz, de tout Sexe, & tout Aage
Solicitude eſt le propre Heritaige.
Ell' ſuyt des Roys les Palaiz ſumptueux.
Conuentz ſacrez, Parquetz tumultueux,
Le Laboureur la porte en ſa charrue,
Et du Paſteur aux toictz elle ſe rue.
L'Homme de Guerre auſsi la porte en croupe,
Et le Marchant auare dans la Poupe
Rien que vertu, ne domte la Fortune.
Comme le Roc, quand la Mer importune
En ca, & la contre luy ſe courrouſſe,
Rompt les gros flotz, & de ſoy les repouſſe.
O bien heureux qui de rien ne ſ'eſtonne,
Et ne paliſt, quand le Ciel iré tonne!
O bienheureux, que les Torches ardentes,

Et des troys Sœurs les Couleuures pendentes
N'excitent point ! qui n'entrerompt le fruict.
De ſon Repos, pour quelque petit bruict.
Ceſt Homme la pour vray iamais ne tremble,
Bien que le Ciel à la Terre ſ'aſſemble:
Et ont les Dieux ſa fortreſſe munie
Contre fortune, & contre Calumnie.
Le Ciel vengeur, Protecteur d'Innocence,
Donne au peruers ſouuent longue licence
De nuyre aux bons: puis contre eux irrité
Commande au Temps, pere de verité,
Decouurir tout, lors la Cauſe plus forte
Deuient ſoudain la plus foyble, de ſorte
Que la grandeur de la peine compenſe
La tardité de la iuſte vengence.
Eſpere Amy, eſpere, dure, attens
Ceſte faueur & du Ciel, & du Temps.
Et quand le Ciel n'auroit aucun ſoucy,
De tout cela, que nous faiſons ici,
Mais bien ſeroint toutes humaines choſes
Soubz le Pouuoir de la fortune encloſes,
Me vault-il myeux (veu qu'elle faict ſon tour)
Auoir eſpoir de ſon heureux retour,
Qu'eſtre touſiours en peur de la ruyne?
Ceſt Air couuert d'vne obſcure Bruyne
S'eclercira, ces vndes courrouſſees
Iuſques au Ciel par l'Aquilon pouſſees
S'apaiſeront, & par l'Anchre iectee
Au Port ſera la Nauire arreſtee.
O combien doux ſera le ſouuenir
Des maulx paſſez ! pour donq' là paruenir,

Endure Amy, ces peines douloreuſes
Et te reſerue aux choſes plus heureuſes

DE L'IMMORTALITE des Poetes.

Au Seigneur Bouiu.

Ode XIII.

Sus Muſe, il fault que lon ſ'eueille,
Ie veux ſonner vn chant diuin.
Ouure donques ta docte oreille,
O Bouiu, l'honneur Angeuin!
Pour ecouter ce, que ma Lyre accorde
Sur ſa plus haute, & mieux parlante chorde.
Ceſtuy quiert par diuers dangers
L'honneur du fer victorieux:
Ceſtuy la par flotz eſtrangers
Le ſoing de l'or laborieux.
L'vn aux clameurs du Palaiz ſ'eſtudie,
L'autre le vent de la faueur mandie.
Mais moy, que les Graces cheriſſent,
Ie hay' les biens, que lon adore,
Ie hay' les honneurs, qui periſſent,
Et le ſoing, qui les cœurs deuore:
Rien ne me plaiſt, fors ce, qui peut deplaire
Au iugement du rude populaire.
Les Lauriers, prix des frontz ſcauans,
M'ont ia faict compaignon des Dieux:
Les laſcifz Satyres ſuyuans
Les Nymphes des ruſtiques lieux
Me font aymer loing des cõgnuz Riuaiges

La ſaincte horreur de leurs Antres ſauuaiges.
Par le Ciel errer ie m'attens
D'vne eſle encor' non vſitee,
Et ne ſera gueres long temps
La terre par moy habitee.
Plus grand, qu'Enuie, à ces ſuperbes Villes
Ie laiſſeray leurs tempeſtes ciuiles
Ie voleray depuis l'Aurore
Iuſque à la grand Mere des eaux:
Et de l'Ourſe à l'Epaule more,
Le plus blanc de tous les oyzeaux.
Ie ne craindray, ſortant de ce beau iour,
L'epeſſe nuyt du tenebreux ſeiour.
De mourir ne ſuys en emoy
Selon la loy du ſort humain,
Car la meilleure part de moy
Ne craint point la fatale main:
Craingne la Mort, la Fortune & l'Enuie,
A qui les Dieux n'ont donné qu'vne vie.
Arriere tout funebre chant
Arriere tout marbre, & peinture,
Mes cendres ne vont point cherchant
Les vains honneurs de ſepulture.
Pour n'eſtre errant cent ans à l'enuiron
Des triſtes bords de l'auare Acheron.
Mon nom du vil Peuple incõgnu
N'ira ſoubz terre inhonoré,
Les Sœurs du Mont deux fois cornu
M'ont de ſepulchre decoré,
Qui ne craint point les Aquilons puiſſans,
Ny le long cours des Seicles renaiſſans.

FIN.

EPITAPHE DE CLEMENT MAROT.

Si de celuy le Tumbeau veux ſcauoir,
Qui de Marot auoit plus que le nom,
Il te conuient tous les Lieux aller voir
Ou France a mis le but de ſon renom:
Qu'en Terre ſoit, ie te reſpons que non,
Au moins de luy c'eſt la moindre partie,
L'Ame eſt au lieu, d'ou elle eſtoit ſortie,
Et de ſes Vers, qui ont domté la Mort,
Les Sœurs luy ont Sepulture batie
Iuſques au ciel, ainſi, LA MORT NY MORD.

COELO MVSA BEAT.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS